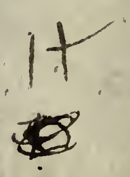
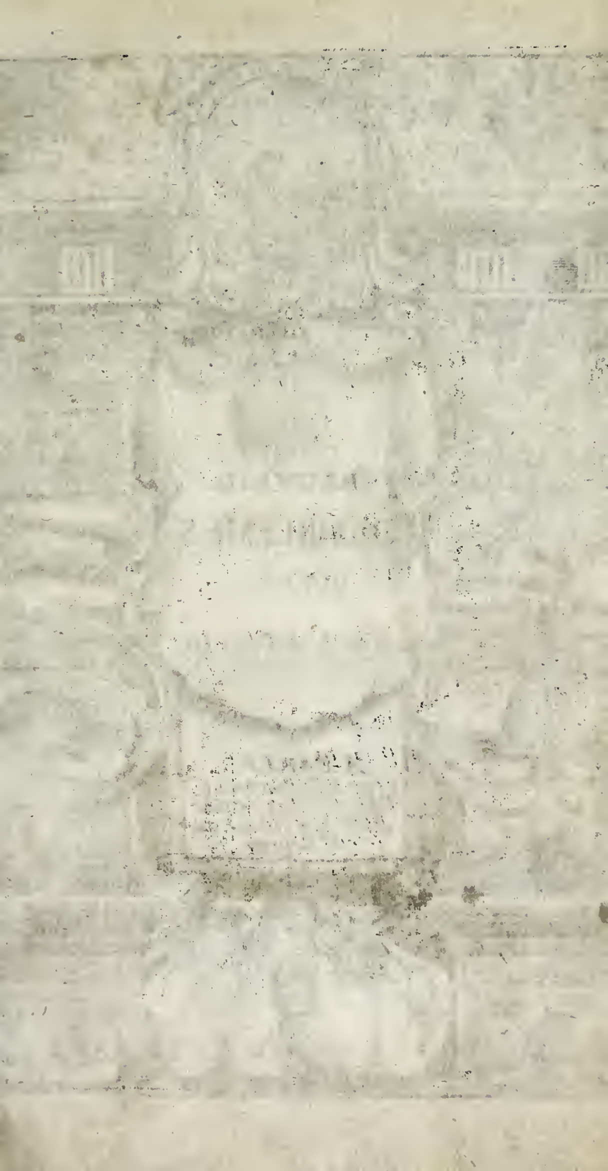
A:G:D:

1707.



Baudoin Emblems






VIGILANTIA VICTRIX.
XTRICABILIS ERROR
HOC VIRTVTIS OP
NON NOBIS.
FESTINA LENTE
NIL IN LVCE VIDET.
IMMOTA RESISTIT
SIC INVIDVS ARD
RECVEIL
D'EMBLEMES
DIVERS.
Par I. BAVDOIN.
A PARIS.
Chez I. Cochart au 5.e
Pilier de la Grande
Salle du Palais au
S.t Esprit.

RECUEIL D'EMBLÊMES, OU TABLEAUX DES SCIENCES & des Vertus Morales.

Par I. BAUDOIN, de l'Academie Françoiſe.



A PARIS,
Chez JEAN COCHART, au cinquiéme pillier de la grande Salle du Palais, au S. Eſprit.

M. DC. LXXXV.
Avec Privilege du Roy.

TABLE DES EMBLÊMES

QV'il n'y a point de Prosperité asseurée, page 3.
Que les choses douces, deviennent souvent ameres, 21.
Que l'honneste Amour, l'Honneur, & la Verité sont inseparables, 37.
Qu'il ne faut pas reveler le secret des Princes, 47.
Que par la Valeur, & par la Prudence, on vient à bout de la Fourberie, & des efforts les plus violens, 57.
Des qualitez d'un Iuge équitable, 65.
Des fruits de la Paix, 75.
Qu'il n'est point de venin si dange-

reux, que celuy d'une méchante langue, 83.
Des Effets de la Philosophie, 93.
De la Nature, & de ses divers effets, 103.
Contre la Gourmandise, 127.
Contre l'Oisiveté, 141.
Contre l'Amour de soy-mesme, 157.
De la Convoitise, ou de la Passion & de sa Nature, 163.
De la Science & de la Pratique jointes ensemble, 175.
Des Voluptez, & de leurs attraits, 185.
De la Discorde, & de ses Effets, 193.
De l'Esprit du Monde, 201.
Des Rebellions, 213.
Du Zele indiscret, 221.
De la matiere, & de ses Conditions, 231.
Des Accords ou des Traitez des Princes, 239.
Qu'il n'est point de grandeur sans déplaisir, 245.
Du Combat de l'Art avec la Nature, 253.

De l'Atome, ou des principes du Mouvement, 259.
Que la Curiosité est toujours nuisible, 269.
De l'vtilité des Arts Mechaniques, 275.
Des Princes en general, & des qualitez qui les rendent considerables, 283.
De la force de l'Art, en la nourriture du Prince, 301.
Que la voye du milieu est la plus seure, 311.
Que la Sagesse humaine est folie devant Dieu, 317.
Que les hommes prudens parlent peu, 323.
De l'Abstinence, & qu'il ne faut jamais croire de leger, 329.
Du Soin & de la Vigilance, 339.
De la Prudence requise en la Conduite de la vie, 345.
Qu'il faut avoir soin de la Pudicité des filles, 355.
Du Riche Ignorant, 363.

Que les Gens de bien ne doivent point craindre la Violence des Riches, 371.

Du Devoir des Enfans envers leurs Peres, 281.



RECUEIL D'EMBLÊMES.





RECUEIL D'EMBLÊMES.

DISCOURS I.

Qu'il n'y a point de prosperité asseurée.

LEs grandeurs du monde ne peuvent mieux être representées que par cét ingenieux Apologue de la Citroüille. On sema de la graine auprés d'un Pin ; Et soit que la nature du terroir, ou le temperament de l'air, ou les frequentes pluyes qui l'arrousoient, la fissent croître & grossir, elle porta ses branches si haut,

qu'à force de ſerrer celles du Pin, & de remper à l'entour, elles en gagnerent le ſommet. Le Pin cependant chargé d'un fruit étranger, le ſupportoit, & le laiſſoit croître. Ce qui fut cauſe que parmi tant de citroüilles qui le tenoient enlaſſé, il s'en trouva une, qui plus groſſe, & plus audacieuſe que les autres, s'étant miſe à l'attaquer: Et bien, luy dit-elle, arbre groſſier & peſant, n'avoües-tu pas que tu es fort peu de choſe au prix de moy? ne vois tu pas comme mes fueilles ſont beaucoup plus vertes & plus larges que les tiennes? comme elles s'élevent par deſſus tes rameaux; & comme je te ſerre ſi bien que tu en es à la géne? Voila ce que dit la Citroüille. De quoy le Pin ne tint compte: mais ſe mocquant de ſon inſolence: Pauvre fruit, luy répondit-il, que tu me fais de pitié! & qu'avec peu de ſujet tu viens t'égaler à moy! à pei-

ne es-tu au monde ! il y a déja plusieurs années que j'y subsiste. Il ne faut que la moindre gelée pour t'en oster : au lieu que je m'y suis toûjours maintenu contre le froid le plus violent. Attends donc que l'Hiver vienne, & tu verras à qui de nous deux demeurera la victoire.

Par ce mysterieux Emblême se doivent entendre, si je ne me trompe, les amoureux de la vaine gloire, & des trompeuses prosperitez de la vie. Ces hommes ambitieux sont de belles hapelourdes, qui n'ont que l'apparence & l'éclat. Le déguissement fait la meilleure partie de leur vertu pretenduë. Tout ce qui manque d'ostentation, passe pour extravagant chez eux : ils ne payent jamais que de mine ; & pour peu qu'il leur arrive de bon succez, ils en deviennent insuportables. Ce n'est donc pas merveille, si lors qu'ils sacrifient à leurs vanitez, ils s'immollent eux-mê-

mes à la riſée publique. Puis que leur humeur altiere les porte naturellement à mépriſer tout le monde, il eſt bien juſte que tout le monde les mépriſe auſſi; & que la ſoif qu'ils ont des grandeurs, ſemblable à celle des hydropiques, les perde à la fin, ſans qu'elle ſe puiſſe éteindre. Cette violente ardeur qu'ils ne ceſſent d'avoir pour les choſes de la terre, eſt un effet de leur Ambition, qu'ils entretiennent d'une eſperance frivole. C'eſt elle qui leur fait bâtir en l'air mille deſſeins ridicules, ou pour mieux dire, mille Chimeres, qui ſe détruiſent à meſure qu'elles ſe forment. C'eſt elle qui leur donne des ſonges pour des veritez, en le flattant d'une puiſſance imaginaire; Elle leur perſuade folement, qu'ils ont aſſez de courage pour ſe rendre redoutables aux plus vaillans, aſſez de merite, pour ſe faire aimer des plus belles Dames, & aſſez de bon-

ne fortune, pour venir à bout des entreprises les plus difficiles. C'est elle qui de moment en moment leur inspire de nouveaux desirs, qui s'étendent plus loin que leurs forces ne peuvent aller; Elle leur promet des conquestes & des thresors, des victoires & des triomphes, des Sceptres & des Couronnes. Mais cette esperance, qu'est-elle autre chose qu'une belle fleur, aussi-tôt morte que née? Qu'est-elle qu'une nombre fugitive, qu'un tourbillon de fumée, qu'une empoule qui flotte sur l'eau, & qu'une vessie pleine de vent? N'a t'elle pas plus de montre que de rapport, plus d'apparence que d'effet, & plus d'enflûre que d'embonpoint? En quoy, ce me semble, elle ne peut mieux être comparée qu'à la Citroüille, qui en est le veritable simbole. A la voir sous l'étenduë de ses larges feuilles, s'étaler si grosse & si polie, sur une couche

de terre, où elle repreſente diverſes formes, & s'éleve inſenſiblement à la faveur de ce qui l'appuye ; on s'en eſtonne d'abord, & il ſemble même qu'elle doive avoir de tres-grands advantages ſur les autres fruits. Mais on trouve aprés tout, que ce n'eſt que ventre & qu'écorce ; que le dedans ne répond point au dehors ; qu'il n'y a rien de ſi materiel, ny de ſi terreſtre ; & qu'en un mot, c'eſt une Citroüille, qui coûte plus qu'elle ne vaut, pour la bien aſſaiſonner, tant le goût en eſt fade, ſi l'art des Cuiſiniers ne l'aiguiſe, & ne luy donne une pointe. Avec tout cela neantmoins, elle veut faire comparaiſon avec le Pin, juſques à ſe faire accroire, quoy qu'elle ſoit extrémement foible, que cét arbre inébranlable, qui eſt l'honneur des foreſts, luy doit ceder en toutes façons, & qu'il eſt bien fort au deſſous d'elle.

En cela elle a pour imitateurs ces

hommes insuportables, qui s'enorgueillissent des biens qu'ils possedent; ces Fanfarons, qui s'imaginent que tout le monde soit né pour eux, qui pour un peu de bonne fortune qu'ils ont, se mocquent de ceux qu'elle traitte indignement? & qui ne prennent pas garde que de toutes les Furies qu'on a mises aux Enfers pour le châtiment des coupables, les plus dangereuses, & les plus severes, sont celles qui doivent punir les Orgueilleux, & se vanger de leur insolence. L'Histoire nous marque peu de gens sujets à ce Vice, qui tost ou tard n'en ayent porté la peine. Témoin cét ancien Pausanias, que ses prosperitez continuelles firent mettre au nombre des plus heureux de son temps. Il luy prit fantaisie un jour de traiter le sage Simonides, qui parmy la bonne chere, étant pressé de luy découvrir quelque secret de Philosophie, & le voyant

par trop attaché aux choſes du monde, dont il étoit idolâtre : *Ne te méconnoy point*, luy dit-il, *& dans le comble de tant de biens qui previennent tes ſouhaits, ſouvien-toy que tu es homme.* En effet, l'orgueilleux Pauſanias éprouva bien-tôt aprés la verité de ces paroles. Car l'inconſtante Deeſſe qui l'avoit favoriſé juſques alors, changea tout à coup ſes careſſes en ſupplices, & le fit tomber entre les mains de ſes ennemis, qui luy témoignerent en même temps, qu'ils en vouloient à ſa vie. Comme il ſe vid donc ſur le point de la perdre : *Malheureux que je ſuis*, s'ecria-t'il, *d'avoir mépriſé l'avis du bon Simonides ! O que ſi ie l'euſſe creu, je ne ſerois pas maintenant reduit en ce déplorable état.* D'où l'on peut aſſez conjecturer, que cét homme pouvoit manquer difficilement d'être mal-traité de la Fortune, pour la trop grande confiance qu'il mettoit en elle. Phi-

lippe de Macedoine n'en usoit pas ainsi, & ne s'en défioit jamais tant, que lors qu'il en recevoit quelques faveurs extraordinaires. Il sçavoit trop bien que ny le titre de Souverain, ny l'Empire qu'il avoit sur tant de peuples, ne pouvoient empécher qu'il ne fût luy-même sujet aux loix de la Parque. A raison dequoy, pour se souvenir toujours qu'il étoit mortel, il avoit mis ordre qu'un de ses Pages se trouvât tous les matins à son lever, pour luy dire ces mots remarquables. *Sire, souvenez-vous que vous estes homme.* Celuy qui l'obligea particulierement à cela, fut à ce que l'on tient, le vaillant Archidamus, fils d'Agesilaus, qui pour répondre à une lettre pleine d'injures & de menaces qu'il avoit receuë de la part de ce Prince, luy écrivit ces genereuses paroles : *Mesure ton ombre, Philippe, & tu ne la trouveras pas plus grande qu'avant la victoire.* Par où ce

grand Conquerant apprit, Que ny les peuples domtez, ny les villes prises, ny les batailles gagnées, ny les superbes Trophées dressées de la dépoüille des ennemis, ne sont pas choses sur qui la fortune n'ait de l'Empire ny qui pussent empécher ses revolutions. Etant, comme elle est, de l'humeur d'une infidelle Maîtresse, elle aime le change, elle n'oblige que par caprice; elle donne à l'un ce qu'elle oste à l'autre, & fait quand il luy plaît, son galand & son favory de l'homme du monde le plus infame, & le moins aimable. Tel fut autrefois ce fameux afranchy de Pompée, cét insolent Menas, que les Satyriques de son temps traiterent si mal, & que l'aveugle Deité dont nous parlons, voulut exposer aux yeux des Romains, pour le plus illustre exemple qu'elle leur eût sceu donner de sa puissance tyrannique. Car aprés l'avoir montré

publiquement chargé de fers & de chaînes, tout déchiré de coups de foüet, & tout couvert de cicatrices que le feu luy avoit laissées, comme autant de caracteres de ses crimes, elle le fit voir enfin en la posture d'un homme libre, qui s'acqueroit tous les jours de nouveaux esclaves, qui regorgeoit de toutes sortes de biens, qui par son authorité se faisoit craindre des plus Grands, & qui avoit l'honneur de commander l'armée navale, en la guerre contre les Pyrates.

De tous ces exemples nous pouvons tirer pour nôtre instruction quelques consequences infaillibles, & qui meritent bien d'être remarquées. La premiere, Que ceux qui par un bon-heur particulier, ou par leur propre industrie, sont en peu de temps devenus riches, en deviennent aussi plus insuportables. La seconde, Que ce nouveau changement leur perd l'esprit, & leur

oſte la raiſon : tant il eſt veritable,
Que l'or eſt un métal, par qui l'homme s'allie
Avecque la folie.

Ces évenemens ſont pour l'ordinaire des joüets de la Fortune, qui eſt non ſeulement aveugle, mais qui rend auſſi aveugles ceux qui la ſervent. Elle-même, & c'eſt la troiſiéme remarque, fait gloire & coûtume enſemble, d'avancer aux grands honneurs ceux qui bien ſouvent en ont le moins, & de laiſſer en arriere les honneſtes gens; d'être envers les uns liberale des choſes ſuperfluës, & de priver les autres des neceſſaires. Il eſt vray qu'elle repare quelquefois l'injure faite à ces derniers, & ſe vange de ſes propres creatures, qu'elle precipite quand il luy plaiſt, du haut de ſa rouë. Par où elle leur apprend, Qu'elle n'eſt pas du tout injuſte, puis que pour les mettre à la raiſon, elle ſçait ſi bien abaiſ-

ser leur orgueil, & châtier leur méconnoissance. Il n'en faut point d'autre exemple que celuy de Sejanus & de Narcisse. Elle finit les prosperitez du premier, par la plus honteuse cheute que le monde eût jamais veuë en la personne d'un Favory ; & se mocqua du dernier, en l'exposant à la risée des gens de guerre, dont il ne receut que des injures & des affronts, au lieu des civilitez & des honneurs qu'il en attendoit. Car en la guerre qu'eurent les Romains contre les peuples de la grande Bretagne, les Legionaires ayant fait refus d'obeïr à Plantius leur General, quoy qu'il fût homme qui entendoit son métier, & dont le commandement ne pouvoit être plus beau ; ce même Narcisse, Afranchy de Claudius, fut envoyé pour les ranger au devoir. Mais dautant qu'il n'étoit pas de condition pour le pouvoir faire, & qu'il se le promettoit neant-

moins, tant il étoit vain, il ſe vid d'abord traité avec ignominie par les ſoldats; qui d'une commune voix le renvoyerent aux Saturnales. Par ce trait de raillerie, dont ils picquoient ordinairement les inſolens venus de bas lieu, ils voulurent que celuy-cy ſe ſouvint de ſa premiere condition d'eſclave, parce que durant les feſtes de Saturne, les Eſclaves commandoient en Maîtres, & en portoient même l'habit aux feſtins, qui leur étoient faits publiquement.

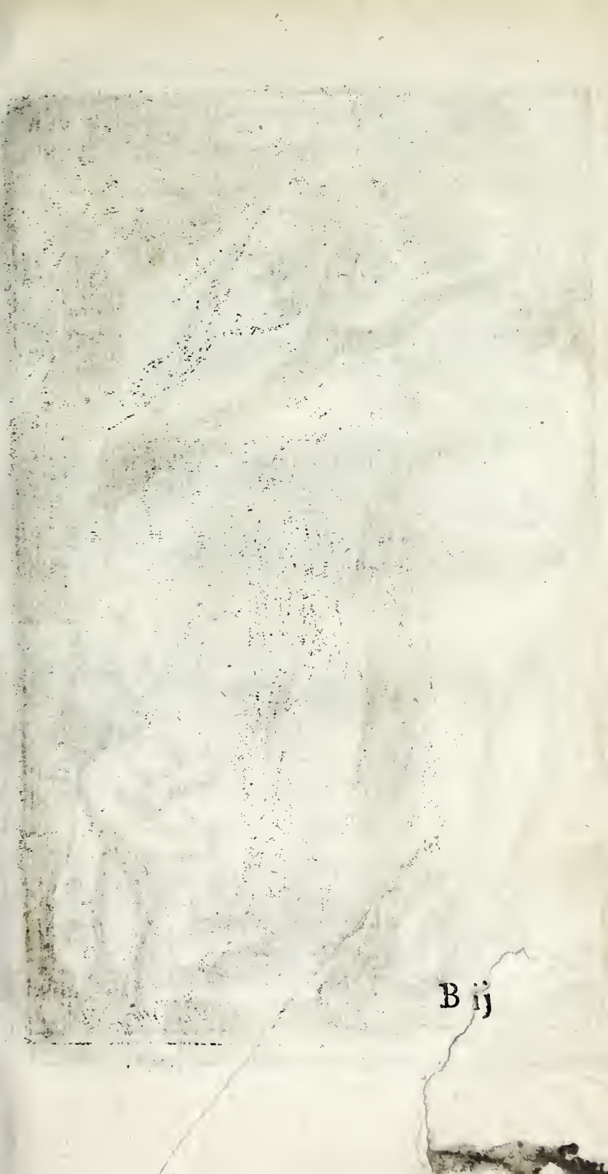
Il ne faut donc pas, ny que les petits devenus grands, s'imaginent de le devoir toujours être, ny que les grands non plus ſe faſſent accroire, qu'ils ne puiſſent devenir petits. C'eſt à eux à ſe repreſenter qu'en l'éternelle viciſſitude des choſes du monde, ce qui éleve les uns, ſert à rabaiſſer les autres. C'eſt à eux à profiter de l'advis du ſage Pittachus, qui dédia une échelle au

Temple

Temple de Metelin, afin d'avertir tous les mortels de leur commune condition, dans laquelle ils ne font que monter & descendre. Qu'ils se souviennent que ces mêmes Romains, qui sous l'Empire d'Antonin virent en moins d'un an Cincius Fulvius fait Consul, & Gardien du Capitole ; ses Fils Tribuns, & sa femme Gouvernante des filles de l'Empereur, s'étonnerent de le voir depuis, dans le même an, & tout en un jour, publiquement décapité, ses enfans jettez dans le Tybre, sa femme bannie de Rome, sa maison rasée, & tous ses biens confisquez. Que si cét exemple ne suffit, qu'ils y adjoutent, celuy de ce vainqueur des Vandales & des peuples d'Afrique, ce puissant Bellisaire, qui par sa cheute prodigieuse apprêta si fort à rire au Roy Gelimer son prisonnier, qu'il ne fit autre chose depuis, & devint le

Democrite de ſon temps. Qu'ils conſiderent un peu le miſerable état de Creſus, de Valerian, de Bajazet; & je m'aſſeure qu'ils m'advoüeront, Que plus on eſt bien avec la fortune, & tant plus de mal il faut en attendre; Que le vray moyen de ne l'irriter pas, c'eſt de ſe ſçavoir connoître ſoy-même, & qu'elle n'a point de force ny de malice, que la reſolution & la patience ne puiſſent vaincre.









DISCOURS II.

Que les choses douces deviennent souvent ameres.

J'Aurois mauvaise grace de vouloir prouver icy que ce qu'il y a de plus doux dans les prosperitez, devient amer à la fin, puis que c'est une matiere que j'ay, ce me semble, assez amplement traittée en l'Emblême precedent. En celuy-cy donc c'est mon intention de faire voir, que si ce mélange de douceur & d'amertume se trouve par tout en general, c'est particulierement en amour qu'il se rencontre. Ce folâtre Enfant se joüant parmy des roses, en voulut fortuitement cueillir une, où se trouva cachée une mouche à miel.

Comme il sentit qu'elle le picquoit, il se mit aussi-tôt à crier ; Et s'adressant à Venus, Je me meurs ma mere, luy dit-il ; c'est fait de moy, si vous ne me secourez. Un petit serpent, qui a des aisles, & que ceux de ce païs appellent Abeille, m'a si fort blessé à la main, que je n'en puis plus. Cette naïfveté de Cupidon toucha la belle Venus, qui luy répondit pour le consoler. Taisez-vous mon fils, vôtre douleur est trop violente, pour durer long-temps: Que si l'aiguillon d'une mouche vous fait tant de mal, jugez par là combien vos fleches en doivent faire.

Je ne pense pas qu'aprés cette feinte, qu'Anacreon a judicieusement inventée, il s'en puisse trouver une plus belle, ny qui soit plus convenable à la nature d'Amour : Soit qu'il le faille nommer le plus ancien de tous les Dieux, au jugement du Poëte Hesiode, qui luy

donne la gloire d'avoir démelé le Chaos ; ou ſoit qu'avec les plus celebres Autheurs on doive avoüer que ſon Empire eſt abſolu ſur toutes les creatures ; & que par les tragiques effets qu'il produit, il paroît aſſez que ſon humeur eſt tyrannique, & que ſes roſes ne ſont jamais ſans épines. Eſtime qui voudra ſes atteintes douces, & ſes coups agreables : Pour moy je veux croire qu'il n'eſt point de playes qui ſe cicatriſent ſi tard, ny qui plus-tôt ſe remettent à ſaigner, que celles qui viennent de luy. Ceux qui le font naître de la pauvreté, luy attribuënt à mon avis, une naiſſance trop baſſe, & mal propre à ſon humeur, qui ne ſe plaiſt qu'aux richeſſes. Mais ceux qui luy donnent pour Nourrice une lyonne, & qui veulent qu'elle l'ait alaité dans les deſerts, ont quelque ſujet de le feindre ainſi, pour repreſenter ſa cruauté. Elle eſt tellement

fatale à ceux qui le ſervent, qu'il s'en trouve peu qui n'en perdent la raiſon ; & qui dans l'ardeur violente qui les transporte, ne ſouffrent tous les tourmens & toutes les inquietudes imaginables. Tel fut le ſentiment d'Apollonius de Thianée ; lors que ſe voyant preſſé par le Roy de Babilone, de luy declarer de quel ſupplice aſſez rigoureux il pourroit punir un Eunuque, s'il oſoit aimer la plus chere de ſes Maîtreſſes ; Sire, luy répondit-il, ſi quelqu'un étoit ſi hardy que de l'entreprendre, vous ne ſçauriez le mieux châtier qu'en le laiſſant vivre. Par où il voulut montrer au Roy, que c'étoit aſſez ſouffrir que d'être amoureux.

La fortune en tous lieux à l'homme eſt dangereuſe
Quelque chemin qu'il tienne, il trouve des combats ;
Mais des conditions où l'on vit icy bas,
Certes celle d'aimer eſt la plus mal-heureuſe.

Voila

Voila ce que dit de cette Paſſion le plus poly de nos Poëtes. Ceux qui l'ont precedé, la definiſſent diverſement ; car ils la nomment ſelon ſes effets, tantôt une loy tyrannique & inévitable, tantôt une choſe pleine de crainte, tantôt une fureur aveugle, & tantôt une ſource de miel & de fiel.

Qu'il y ait de la tyrannie aux loix de l'Amour, c'eſt une choſe ſi manifeſte de ſoy, qu'à moins que de manquer de ſens commun on ne la peut mettre en doute. Car depuis que ce Maître imperieux a fait un Eſclave, il ne ſe contente pas de l'avoir privé de la liberté, qui eſt le plus doux bien de la vie ; mais il prend plaiſir encore à le voir gemir ſervilement ſous les chaines, dont il l'a chargé. Il veut alors, qu'au peril même de ſa vie, il luy rende à tout moment une obeïſſance aveugle ; & que s'il faut violer le droit, ce ne ſoit pas pour

regner, comme fit Ceſar, mais pour joüir de la choſe aimée. Il veut que ce preſſant deſir qui étouffe toutes les autres paſſions, luy ouvre un chemin à travers les feux & les glaces, les mers & les Syrtes, les monts & les precipices. Il veut que ſuivant ſes mouvemens dereglés, il s'étudie à mettre en pratique la diſſimulation, la ruſe, la malice, la perfidie, la vengeance & la cruauté. Il veut qu'aux dépens de ſes plus proches, il fomente lâchement des inimitiez, & des querelles ſanglantes; Qu'il ſe declare ennemi mortel de tous ceux qui choquent ſes deſſeins; & que pour le moindre ombrage que ce ſoit, il mette la main aux armes. Il veut en un mot, qu'il prefere l'ignominie à la gloire, l'injure au devoir, l'oiſiveté au travail, la molleſſe à la valeur; & qu'en toutes ces choſes indignes d'un grand courage, il ne ſe propoſe pour but que

de flechir sous la tyrannie de la Volupté. Pour elle le plus sage de tous les hommes, negligea de cultiver les Vertus morales, & les hautes connoissances que Dieu luy avoit infuses. Pour elle le premier des Philosophes donna de l'encens à la Beauté qui luy avoit donné de l'amour, & fit sa Divinité d'une Creature mortelle. Ne fut-ce pas pour elle qu'Hercule changea sa massuë en quenoüille? qu'Achille servit à genoux Polixene, adoration qui luy coûta la vie; & que par ie ne sçay quel Destin fatal à la gloire des Conquerans Massinisse & Antoine ne furent jamais si fort hays de leurs Soldats, que lors qu'ils furent les plus aimez, l'un de Sophonisbe, & l'autre de Cleopatre?

De ne voir pas maintenant que la crainte est inseparable d'avec un Amant, ce seroit n'avoir ny connoissance ny lumiere naturelle. L'experience le montre, toutes les fois

qu'il s'en rencontre quelqu'un parmy les Dames, & particulierement quand il approche de la perſonne aimée. Car à cét abord, il ſe la figure par deſſus l'humaine condition, & telle qu'une Déeſſe, ſans laquelle il ne peut vivre. Il ſent en ſon ame une ſecrette émotion, & frappé de ſes regards, comme d'un éclat de foudre, il friſſonne, il tremble, il ne ſçait que dire, tant il a peur qu'ils ne luy ſoient pas favorables. Que ſi pour luy renouveller ſes ſervices, il ſe met en devoir de l'entretenir, il ſemble pour lors avoir la langue noüée ; & s'en acquitte ſi mal dans le tranſport où il eſt, qu'on juge auſſi-tôt qu'il n'appartient qu'aux Amans d'uſer en parlant d'une éternelle Hyperbole. Cette timidité procede encore de ce que la paſſion qui eſt exceſſive en celuy-cy, confond peſle-meſle ſes eſprits, & les accable ſi fort, qu'ils ne peuvent faire leur opera-

tion. Adjoûtons y pour une troisiéme marque de sa crainte, qu'on le voit tantôt rougir ; & tantôt pâlir à la rencontre de sa Dame, soit qu'il faille attribuer la cause de l'un à certains rayons imperceptibles, qui des yeux de la chose aimée, passant au cœur de l'Amant, le troublent d'abord, & font que pour le secourir, ce qu'il y a de sang au visage, s'émeut & s'agite; ou soit qu'on doive imputer l'autre à ce que le même sang sentant le cœur foible, s'y retire pour le fortifier. Mais ces apprehensions naturelles aux Amans, seroient peu de chose, si elles n'étoient suivies d'une infinité de chagrins & d'inquietudes, qu'eux mêmes se donnent, & dont j'allegueroïs en vain des exemples, puis que les effets qu'ils en ressentent prouvent beaucoup mi eux cette verité, que ne font mes paroles.

Comme il est donc vray que le

fils de Citherée est pere des défiances, des craintes & des soupçons ; aussi est-il certain qu'estant luy-même Creature de la Folie, il oste la raison & le jugement à ceux qui sont ses adorateurs. Ils ont beau voir le precipice ouvert devant eux, au lieu de reculer, ils avancent, pour s'y jetter dedans ; & quelque grande que soit leur blessure, ils se plaisent à baiser les armes qui l'ont causée. Cette passion n'est donc pas mal nommée par le plus ingenieux de tous les Poëtes, une certaine Fureur aveugle, par qui les sens sont bouleversés ; & les plus nobles fonctions de l'ame entierement ruïnées. Depuis qu'une fois elle possede quelqu'un, il n'est pas possible de luy faire lâcher prise, principalement si c'est au cœur d'une femme qu'elle s'attache. Car alors elle y commande insolemment, & tire avantage de la foiblesse de ce beau Sexe, qu'elle se

plaît à perſecuter.

Ainſi dans le détroit de Seſte & d'Abyde, la dolente Hero voyant du haut d'une tour ſon cher Leandre, que la violence de la tempête avoit jetté mort ſur le rivage; oüit retentir tous les écueils d'alentour des cris qu'elle fit à la feneſtre, d'où elle ſe precipita, pour ſe joindre à luy. En un mot, ainſi finirent leur vie pluſieurs infortunez Amans, dont les déplorables avantures, tous les jours repreſentées ſur le Theatre, aprennent aſſez que cét imperieux Tyran qu'on appelle Amour eſt l'Autheur & le ſujet enſemble des avantures les plus tragiques. Que ſi les Poëtes l'accuſent d'avoir tourmenté Jupiter même, jûſques à luy faire negliger le ſoin des choſes du monde, & de s'être opposé generalement au repos de tous les Dieux; qu'elle apparence y a-t'il de trouver étrange qu'il perſecute les hommes? Ne ſçait-on

pas bien qu'il s'eſt toujours pleu à voir répandre le ſang humain ? que par ſon mouvement Hermionne donna la mort à Pirrhus, Martie à Commode, Timandre à Alcibiades ? & qu'au point de deſeſpoir & de rage, où il mit le mal-heureux Iphis, il le reduiſit à s'étrangler pour la belle Anaxerete ? Toutes ces choſes ſont à mon avis, d'aſſez viſibles effets d'une fureur extraordinaire, qui ſeul fut cauſe que la guerre d'Aſie ſe vid de toutes parts allumée par Helene ; celle des Samiens par Aſpaſie, celle des Phrygiens, par Hippodamie, & celle des Centaures par Dejanire. Par elle-même Gyges Roy des Lydiens, ſe laiſſa porter à l'adoration d'une femme publique ; la mort de laquelle le mit dans une profonde réverie d'eſprit, qui ne l'abandonna jamais juſqu'a la fin de ſes jours : Par elle Alexandre fit mettre le feu dans les ſacrez Temples de Perſe-

polis ; Et par elle encore le renommé Pericles porta ſes armes dans le Peloponneſ.

Aprés avoir montré juſques-icy qu'il n'y a que de l'amertume en Amour, quelqu'un me demandera poſſible, d'où vient donc que les Poëtes l'appellent une ſource inépuiſable de miel & de fiel ? C'eſt, je m'aſſeure, pource qu'il tient de tous les deux enſemble. En effet il a des appas qui flattent les ſens, des douceurs qui les raviſſent, & des charmes qui les enchantent. Il a des attraits inévitables aux Creatures vivantes, & des allechemens ſenſibles aux choſes inanimées. Quelques ſauvages que ſoient les beſtes, il ſçait l'art de les aprivoiſer. Il chatoüille la moëlle des Tygres ; il échauffe la ſeve des Arbres : il ſe gliſſe avec plaiſir juſques dans les veines des Métaux. Mais quoy ? c'eſt un poiſon confit dans du ſucre, & un ſerpent caché ſous

de belles fleurs ; que nous avons à peine cueillies , qu'avec un effort impetueux & nuisible, il nous fait sentir sa venimeuse morsure : En cela semblable à l'Abeille , qui se plaît bien à faire le miel qu'elle nous donne , mais qui ne laisse pas d'avoir un dangereux aiguillon dont elle nous picque , si nous en approchons de trop prés. C'est une comparaison ingenieuse , dont use Plutarque, qui dit là dessus , Qu'elle même étant mortelle ennemie de l'ordure & de l'impudicité , elle s'irrite particulierement contre les hommes lascifs , dont elle ne peut souffrir l'abord , ny en supporter l'haleine. Par où il veut donner à entendre , qu'il n'est rien si doux , ny rien si amer que la Volupté : Aussi le témoigne-t'elle bien au grand dommage de ceux qui la suivent. Car ce qu'au commencement elle les mene par un chemin agreable, & semé de fleurs, n'est que

pour les precipiter inſenſiblement dans un goufre horrible, & tout plein d'épines. Ainſi quelque bon viſage qu'elle leur faſſe, elle les trahit toujours, & les traitte enfin comme une Furie, aprés les avoir amadoüez comme une Syrene. Ce n'eſt donc pas ſans ſujet que les Poëtes qui écrivent de l'Amour, ſe montrent auſſi volages que luy, dans les choſes qu'ils en diſent, & qu'en la plus part de leurs vers ſe repentans de l'avoir loüé, ils ne ceſſent de luy reprocher ſa cruauté, ſon inconſtance, & ſa perfidie. A raiſon de quoy le docte Bacon dit fort agreablement, *Que cette paſſion a ſon flux & ſon reflux dans les ſaiſons des choſes humaines, & qu'il faut tenir pour bien aviſez, ceux qui la ſeparent entierement des principales actions de la vie, dont elle ne fait que troubler le repos.*





DISCOURS III.

Que l'honneſte Amour, l'Honneur, & la Verité ſont inſeparables.

CEt Emblême ſemble tiré d'un ancien marbre, qui ſe void à Rome encore aujourd'huy. Il repreſente la Foy, par l'union mutuelle de trois qualitez inſeparables, qui ſont l'Honneur, la Verité, & l'honnête Amour.

L'Honneur eſt vêtu d'une robbe de pourpre, pour nous apprendre, Qu'étant ennemy des fauſſes couleurs, c'eſt à dire, des apparences trompeuſes, il ayme toujours à ſe produire avec un veritable éclat : & à porter des livrées qui ne ſoient point ſuſceptibles d'aucune tache. Sçachant que ce luy en ſeroit une

grande, de n'avoir rien de beau que l'exterieur, & de recourir aux déguisemens, pour en accroistre son estime; il ne se dément jamais soy-mesme, & tel qu'il est au dedans, tel il paroît au dehors. Aussi n'est-il pas de ces Acteurs ridicules, qui montrent aux autres à jouër plusieurs mauvais personnages, & qui n'en sçavent pas eux-mesme representer un seul qui soit bon. Luy tout au contraire n'enseigne que d'honnestes actions, parce qu'autrement il ruineroit ce qui le soûtient & toute la gloire de son nom se changeroit en infamie. Mais pour empécher que cela n'advienne, il apprend aux hommes à estre constans en ce qu'ils disent & inébranlables en ce qu'ils font. Il est vray aussi qu'en ces deux poincts principalement consiste la Foy, que l'Honneur appuye, & qui est la creature de la Verité, à laquelle il tend la main.

Cette Vierge incorruptible, qu'on peut nommer la fille du Temps, la ruine du Crime, & le support de l'Innocence, a sur le visage mille beautez adorables ; & tant de vives lumieres dans les yeux, qu'à la honte des méchans elle perce les plus obscures tenebres. Elle est peinte nuë, pour nous donner à connoître, Que ceux qui luy font la cour, sont pour l'ordinaire gens de probité, pleins de franchises, amis des Vertus, ennemis des vices ; & tels, comme dit le Sage, qu'ils ne tournent jamais leurs pas à la malice, ny à la supercherie : Ou possible qu'on la represente sans habillement, & sans parures, à cause qu'elle fait gloire de paroître à découvert aux yeux du monde, & de s'exprimer nuëment, ne pouvant souffrir en son langage aucune sorte d'affetterie.

L'honneste Amour tient le milieu entre l'Honneur & la Verité,

d'autant qu'il eſt comme le ciment de tous les deux, & que le nœud dont il les eſtreint, eſt ſi fort, que le temps même, qui briſe tout, a de la peine à le rompre. Cela ſembleroit incroyable, ſi dans l'Hiſtoire Grecque & Romaine il ne ſe parloit encore de pluſieurs hommes illuſtres, qui nous empêchent de le mettre en doute. Mais parce qu'il ſeroit ennuyeux d'en nommer tant à la fois, je me contenteray de l'exemple de Socrate, & de celuy du valeureux Curtius. Le premier étant injuſtement accuſé devant l'Areopage, eſtima plus glorieux de ſortir du monde en avalant la ciguë, que d'y demeurer honteuſement en trahiſſant ſon innocence; il fallut bien que ſon honneur propre, l'amour de ſa Patrie, & la deffenſe de la Verité, le portaſſent à cette noble reſolution? Et il fallut bien encore que ces mêmes conſiderations animaſſent

l'autre

l'autre, quand il se precipita si courageusement dans un gouffre horrible, & dont les exhalaisons contagieuses étoient fatales à son pays.

Cela déclare assez, si je ne me trompe, que les trois figures de cét Embléme ne conviennent pas mal à la Foy, puisqu'à les biens considerer, elles en sont le veritable Symbole. A quoy l'on peut adjoûter encore, sur le sujet de ces trois belles Vertus, qui s'entretiennent inseparablement avec la Foy, Qu'avant la venuë de nôtre Sauveur, les vieux Sabins avoient en grande veneration une Image à à trois têtes, & mesme qu'ils l'adoroient sous les noms de *Sanctus*, de *Fidius*, & de *Semipater* : Par où sembloit estre representée la Sainte Trinité, principal Mystere de la Religion Chrestienne.

Or ce qu'elles se donnent la main, fut premierement de l'institution de Numa Pompilius, qui voulut

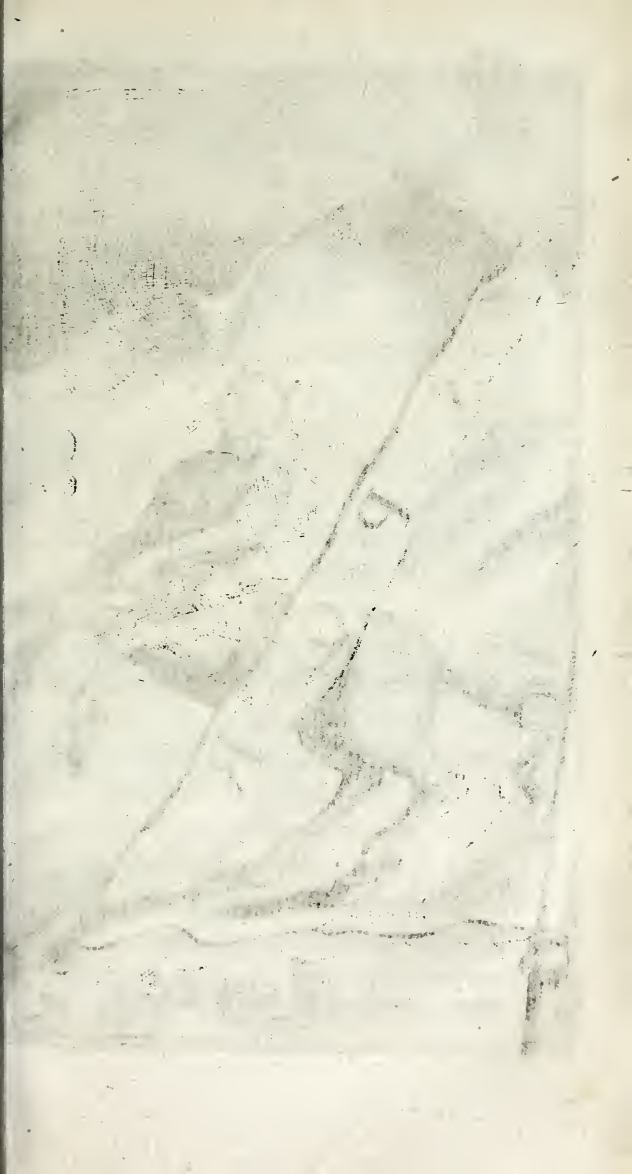
que les Romains le pratiquassent en leurs traitez, comme ils firent successivement, ainsi qu'il se verifie par plusieurs Medailles de la Concorde. Depuis cette Ceremonie passa si bien en coûtume chez les autres Nations, qu'elle est à present observée par la pluspart des peuples du monde, & particulierement par ceux d'Afrique.

Il est necessaire de sçavoir à ce propos, que les Romains appelloient Saint, & Arbitre de la Paix, ce mesme Jupiter à qui les Grecs donnoient en leur langue l'Epithete de *Pistien*, c'est à dire Dieu de la Foy : ce que les Latins n'ont pû mieux signifier que par le mot de *Fidius*, dont j'ay parlé cy-devant. Les curieux en representent la figure aprés les Anciens, dans une niche de marbre, faite en forme de fenestre, où se voyent trois statuës presque semblables à celles que nous venons de décrire, & qui

sont plantées de mesme façon. Toute la difference qu'il y a, c'est que la Verité jointe à l'Honneur, porte sur la teste une couronne de laurier, & que l'Enfant qui leur tend la main n'est pas l'image de l'Amour, ny de l'Innocence. Je tiens neantmoins qu'il ne different pas beaucoup l'un de l'autre; Et que cét enfant sans malice peut estre pris pour l'honneste Amour. Il est icy couronné d'une Guirlande de roses, à la façon des anciennes Dëitez, & particulierement de Pandore, qui la premiere de toutes, en receut une de la main des Graces, lors que les autres Divinitez contribuerent avec elle au chef-d'œuvre de sa beauté: Où il est à remarquer, que les Anciens ne couronnoient pas seulement les Dieux & les Deesses, mais encore leurs Statuës, & celles des Vertus mesmes, principalement de la Foy, de l'Honneur, de la Gloire, & du

Respect, qu'ils disoient estre mariez ensemble ; & que de leur mariage étoit née la Majesté : Aussi est-ce par elle que les personnes vertueuses & de haute naissance se font connoistre , & se rendent recommandables.






S P Q R



DISCOURS IV.

Qu'il ne faut pas reveler le ſecret des Princes.

LEs Romains mettoient au nombre de leurs Enſeignes militaires la myſterieuſe figure du Minotaure; pour montrer par là, Qu'en quelque temps que ce ſoit, les ſecrets des Princes, & des Generaux d'armée, ne doivent pas eſtre moins cachés, que l'étoit anciennement le fameux Labyrinthe qui ſervoit de retraite à ce Monſtre. Que ſi cette maxime eſt conſiderable en toutes les grandes entrepriſes, c'eſt particulierement en celles de la guerre qu'elle doit eſtre obſervée. Et comme il eſt vray que le ſilence

importe beaucoup à la Victoire, il est tres-certain aussi que le déreglement de la langue est cause de la perte des batailles, & de la desolation des Provinces. Tybere, le plus grand Politique de son temps disoit à ce propos, Qu'il falloit que peu de gens prissent part aux délibe-rations des Princes; Et que c'estoit pour cela qu'il n'admettoit en son Conseil que des Ministres fidelles, sur l'integrité desquels il se pouvoit reposer en toute asseurance. Metellus le Macedonien n'ignoroit point cette verité; qui fit que se voyant un jour pressé par un Amy, de luy dire pourquoy ses entreprises avoient un succez si bon & prompt: C'est, luy répondit-il, parce qu'avant d'en venir à l'execution, je les tiens si secrettes, & si cachées, que si ma robe même y prenoit part, je la dépoüillerois aussi-tost, & la brûlerois. Aussi à vray dire, le Conseil étant de soy une chose divine & sa-
crée,

crée, il faut que le Conſeiller ſe garde bien de la profaner, & qu'il ne penetre point ſi avant dans l'intention de ceux qui en ſont les Chefs, qu'au lieu d'en eſtre éclairé, il en ſoit entierement éblouïy. Ce qu'apprehendant Philippides le Comique; & voyant que Lyſimachus luy vouloit communiquer quelque choſe d'importance; Sire, luy dit-il, commandez moy ce qu'il vous plaira pour vôtre ſervice; me voila preſt à le faire, pourveu que vous ne me declariez rien de ſecret.

Les Rois ſouffrent volontiers qu'on faſſe montre de leurs Palais, de leurs beaux meubles, & de ce qu'ils ont de plus precieux, & de plus rare; mais ils endurent difficilement que leurs plus affidez Conſeillers aillent chercher s'il faut ainſi dire, juſques au fonds de leur ame ce qu'ils y tiennent de plus caché. Que ſi quelques-fois le Souverain leur fait l'honneur de ſe découvrir

à eux, il eſt de leur devoir de n'en parler à perſonne; & de ne pas imiter cét ancien Fulvius, qui perdit en un inſtant les bonnes graces d'Auguſte, pour avoir été ſi mal-aviſé, que de reveler à ſa Maîtreſſe quelque ſecret de ſon Maître.

Les anciens Perſes ſe gardoient bien d'en uſer ainſi. Au contraire, ils ſe montroient ſi religieux à ne point violer le ſecret de leur Prince, que ny la crainte, ny l'eſperance ne les y pouvoient faire reſoudre. A quoy les obligeoit ſur toutes choſes l'ancienne diſcipline de leurs Rois, qui vouloit qu'en matiere d'affaires d'Etat le ſilence ne ſe puſt rompre, à moins que de ſe rendre criminel, & digne de mort. C'étoit leur maxime, de châtier les grands parleurs plus ſeverement que toute autre ſorte de coupables, & de ne croire point capable d'aucune choſe de conſequence, celuy qui avoit de la peine à ſe taire, quand

il le falloit necessairement. Un excellent homme des siecles passez nous apprend cecy, lors que traittant de la fidelité des sujets ; Certainement, dit-il, si quelque chose les peut rendre recommendables à leur Prince, c'est la discretion qu'ils montrent avoir à ne reveler jamais ce qu'ils ont oüy dire dans son Conseil.

Mais pour s'asseurer de cette moderation, il est necessaire d'avoir souvent éprouvé leur foy, & sondé l'integrité de leur vie. Car bien que les bonnes actions meritent d'être publiques, & dans la bouche de tout le monde, si est-ce qu'il y en a quelques-unes, qui sont d'une autre nature, & qu'il ne faut pas que l'on sçache, qu'aprés que le succez s'en est ensuivy : tellement que plus on desire de les connoître, & plus il importe de les tenir cachées.

Les Grands ne doivent donc faire part de leurs desseins & de leurs se-

crets, qu'à ceux qu'ils ſçavent être gens de bien, & ſi retenus en leurs paroles, qu'ils ne découvrent jamais le deſſein de leur Maître, mais ſe tiennent toûjours ſur leurs gardes, quand on eſſaye de les ſurprendre. Ainſi l'on peut dire d'eux en quelque façon, qu'à l'exemple des Eſprits celeſtes, ils agiſſent plûtôt par la penſée que par la langue; & qu'encore qu'il y ait ſouvent du vice à ne ſe declarer pas en certaines choſes, c'eſt en eux une vertu de diſſimuler tout, comme s'ils ne ſçavoient rien. A quoy, ſi je ne me trompe, il eſt neceſſaire qu'ils ſe reduiſent pour le bien commun des affaires, dont beaucoup d'eſprits plus penetrans que les autres, tirent quelquefois des conjectures par la ſeule mine de ceux qu'ils prient de leur en apprendre l'état, s'ils ne ſont aſſez ingenieux à ſe déguiſer.

L'Empereur Leon veut pour cét effet que le Conſeiller du Prince

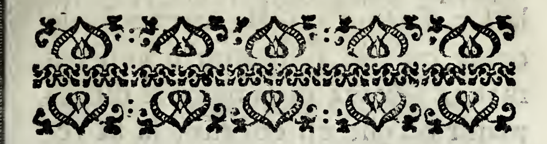
apprenne à être fidel, par l'exacte obſervation du ſilence; n'y ayant point de pire trahiſon dans le monde, que celle qui ſe fait par la langue. Par elle auſſi les mauvais Citoyens violent indignement les loix de l'amour & du reſpect envers leur patrie: Par elles ils animent les mutins, à force de publier la ſedition & le meurtre; Par elle ils entretiennent les peuples dans la Rebellion; & par elle même ils font que les Traîtres ſe vont laſchement jetter dans le party des ennemis, pour en être les eſpions; ſur l'eſperance qu'ils ont que ce leur ſera un chemin pour s'avancer aux grandes Charges, & pour ſe mettre en fortune. Cela ſe void ſi ſouvent, que l'experience ne ſouffre pas qu'on le mette en doute; puis qu'ordinairement dans les armées, ces courages mercenaires & poltrons épargnent ceux qu'ils devroient combattre, & les fortifient par les avis qu'ils leur donnent, ſur

tout quand ils ont découvert quelque secret d'importance , & lors qu'on est sur le point d'en venir aux mains.

Pour remedier à ces laschetez & à ces desordres , les Egyptiens avoient une loy , par laquelle ils condamnoient à avoir la langue coupée tous ceux qu'ils pouvoient convaincre d'avoir découvert quelque point important à leur Etat. Les Atheniens en faisoient de même, & vouloient que ceux qui apprenoient quelque chose de leur Republique , ou par oüy-dire , ou autrement , en avertissent le Magistrat , avant que tout autre , de peur que s'ils en parloient aux particuliers, tout le public n'en receut quelque dommage. Il se raconte à ce propos , qu'en la ville d'Athenes un certain homme ayant dit fortuitement dans la boutique d'un Barbier, que les Atheniens avoient perdu la bataille en Sicile , fut aussi tost saisi

par celuy à qui il en faisoit le conte, & mené devant le Magistrat. Or soit que cét Imprudent manquât d'asseurance à soûtenir ce qu'il avoit dit; ou que par ce bruit il eût donné l'alarme à la Ville, il fut mis en prison, d'où il ne bougea jusques à ce qu'on eût de plus certaines nouvelles de cette affaire. Par cét exemple, & par plusieurs autres que je pourrois rapporter, il me seroit tres-facile de prouver icy combien il importe de ne semer jamais de faux bruits, ou peu vraysemblables, en des affaires de consequence, de peur que d'une trop grande joye il ne s'ensuive à la fin un excez de déplaisir. Mais je me croirois blâmable, si aprés avoir loüé le silence, je ne me l'imposois moy-même, pour expliquer l'Emblême suivant.





DISCOURS V.

Que par la Valeur & par la Prudence, on vient à bout de la Fourberie, & des efforts les plus violens.

VOicy l'image de la parfaite Valeur, qui nous eſt repreſentée par celle de l'invincible Bellerophon. Ce vertueux jeune homme, également recommandable pour ſon grand courage, & pour ſa merveilleuſe beauté, ayant donné de l'amour innocemment à la Reyne des Argiens, n'éprouva que trop à ſon dommage, à quelles extremitez ſe porte une femme, quand elle ſe laiſſe poſſeder une fois à la plus violente de toutes les paſſions; Car dans l'ardeur de la ſienne, cet-

te Impudique ne pouvoit trouver la ſatisfaction qu'elle attendoit de celuy qu'elle ſollicitoit ſi violemment; l'excez de la haine & du déplaiſir qu'elle en conçût, la fit recourir à ſon Mary, pour être vangée. Elle luy perſuada que Bellerophon avoit du deſſein pour elle, & que ce deſſein étoit ſi peu honneſte, qu'il ne pouvoit avoir de ſuccez que par la ruine de ſon honneur. Le voila donc banny en même temps, & lâchement expoſé à toute ſorte d'embuches, & à tous les accidens, qui pouvoient apparemment luy faire perdre la vie: Il ne s'en étonna pas neanmoins, & vainquit par ſa conſtance tous les obſtacles que la rage de ſes ennemis luy oppoſerent pour l'oſter du monde. Or bien qu'en de ſi glorieuſes victoires, il n'y en eut pas une ſeule qui ne fût illuſtre, ſi eſt-ce que le plus haut chef-d'œuvre de ſa valeur fut la défaite de la Chimere.

De quelque façon qu'on pût regarder ce Monſtre, qui tenoit du Lyon, de la Chevre, & du Dragon tout enſemble, il eſt bien à croire qu'il n'étoit pas moins épouvantable que dangereux, pour les dégâts qu'il faiſoit: Et toutesfois ce jeune Herôs reduit à le combattre, & monté ſur le cheval Pegaſe, en vint à bout fort heureuſement.

Pluſieurs Autheurs ſerieux & dignes de foy, nous ont aſſez bien expliqué cette fable: mais je n'en trouve point qui s'en ſoit mieux acquité que Plutarque. Il n'eſt rien ſi fabuleux, dit-il, que ce qu'on publie de la Chimere: Ce qui n'empêche pas toutesfois, qu'un ſi beau conte n'ait pris naiſſance de quelque évenement vray-ſemblable. Car c'eſt une verité receuë parmy tous les peuples de Lycie, qu'Amiſodarus, autrement Iſaras, vint autrefois en leur païs dans un vaiſſeau de Corſaires, qui ſous la conduite d'un

certain Chimarus, homme de courage, mais grandement cruel & brutal, couroit cette côte, & y faiſoit d'étranges ravages. Le navire de ce Pyrate, qui avoit pour enſeigne à la proüe, un Lyon, & un Dragon à la poupe, en attira pluſieurs autres, qui ſe groſſirent en flotte, & incommoderent ſi fort les Lyciens, dont ils empêchoient le trafic ſur mer, qu'ils ſe reſolurent de la purger de ces voleurs, afin de rétablir le commerce, & de repeupler leurs Villes deſertes. Cette reſolution priſe, il ne fut plus queſtion que de trouver quelqu'un qui l'executât. A quoy le valeureux Bellerophon s'eſtant offert, il fut declaré Chef de cette entrepriſe, & s'en acquita ſi bien, qu'ayant donné la chaſſe aux Pyrates, il les défit tous, & vainquit depuis les Amazones.

Ce que je viens de rapporter, n'eſt pas ſans apparence d'avoir été, com-

me tenant plûtôt de l'Hiſtoire que de la Fable. Quelques-uns neanmoins ont un ſentiment contraire; & ſoûtiennent pour veritable, que cette ancienne Chimere, ſi fort vantée dans les écrits des anciens Poëtes, n'étoit autre choſe qu'une montagne oppoſée au Soleil; qui par la reflexion de ſes rayons ſur cette grande maſſe de rocher, brûloit ſi fort la campagne d'alentour, qu'elle en eſtoit ſterile: ou ſi elle produiſoit quelques fruits, ils devenoient ſecs à l'inſtant, par cette chaleur exceſſive: Ce qui fit que Bellerophon connoiſſant la cauſe de ce mal, y voulut mettre remede; & commanda pour cét effet, que cét endroit de la montagne, où la reverberation du Soleil étoit la plus forte, fût promptement abbatuë: D'où il arriva qu'il ne fit plus ſi grand chaud aux plaines voiſines, & qu'ainſi elles devinrent fertiles. Mais dautant que les Lyciens ne

luy ſceurent aucun gré d'un ſi bon office ; il s'en alla fondre ſur eux pour châtier leur ingratitude : Ce qu'il euſt fait aſſeurement, ſi les Dames du païs ne l'euſſent fléchy.

On le repreſentoit ſur un cheval qui avoit des aîles : ce ne fut pas neanmoins ſur cét animal prodigieux qu'il fit de grandes choſes ; mais bien dans un navire nommé Pegaſe. Auſſi eſt-il vray, que les vaiſſeaux de rame, à cauſe de leur merveilleuſe viteſſe, & du juſte contre-temps avec lequel ceux qui manient les avirons, les font mouvoir de part & d'autre, paroiſſent d'abord des animaux aîlez, à quiconque les conſidere de loin. Et dautant que par la defaite de la Chimere, & par ſes autres faits heroïques, Bellerophon merita de vivre dans la memoire des plus grands hommes ; c'eſt à raiſon de cela qu'on le peint monté ſur le cheval Pegaſe, à qui la mort de

Meduſe donna naiſſance, & qui eſt un Symbole de Renommée & d'Immortalité ; La vertu ayant cela de propre, que de donner de l'eſtime aux honneſtes gens, aprés que par ſon moyen ils ont abbatu la crainte qui nous eſt repreſentée par la Gorgone.





DISCOURS



DISCOURS VI.

Des qualitez d'un Iuge équitable.

CEtte Aiguiere & ce Baſſin, qu'on a mis ſur ce Tombeau, ſont les ſymboles d'un Juge équitable, que l'or ny l'argent, non plus que les faveurs, ny les promeſſes des Grands n'ont ſceu corrompre durant ſa vie. Car anciennement, ſi quelqu'un ſe vouloit juſtifier d'un crime dont on le ſoupçonnoit, & montrer qu'il n'y trempoit en façon quelconque, il avoit accoûtumé de ſe laver les mains en pleine aſſemblée. Ce fut ainſi qu'en uſa Pilate, le plus deteſtable de tous les Juges, lors qu'aprés avoir méchamment condamné à mort l'Au-

theur de la vie, il voulut ſe declarer innocent, & en rejetta la faute ſur les Juifs. Or bien que cette ablution exterieure n'ait rien de commun avec la pureté de l'ame, puis qu'elle n'en efface pas les ordures, comme les Mahometans ſe le perſuadent, ſi eſt-ce qu'elle fait ſouvenir les hommes qui ſont dans les grandes charges, de tenir leur conſcience nette de toute ſorte de corruption, en l'adminiſtration de la Juſtice. C'étoit ce qu'Auguſte recommandoit aux Romains, & ce qu'il obſervoit luy même ponctuellement, en leur apprenant par ſon exemple les qualitez que les bons Juges doivent avoir. La principale leur eſt repreſentée dans cét Emblême, qui leur apprend à ne violer jamais le droit, pour ſatisfaire à leur avarice. Car depuis qu'ils ſe laiſſent vaincre une fois, ſoit par leurs intereſts propres, ſoit par un lâche deſir de plaire aux ri-

ches, il faut de necessité qu'ils abandonnent la bonne cause des pauvres. Isidore le remarque ainsi, quand il dit à ce propos *Qu'on ne donne pas volontiers audience à celuy qui n'a rien à donner; mais que la plus-part du temps on le traitte injustement, & à toute rigueur.* A raison de quoy le Prophete Isaye parlant aux Juges d'Israël; *Malheur à vous*, s'écrie-t'il, *qui justifiez le méchant, & qui ostez le bon droit aux Iustes!*

Le vray Juge ne doit ny flechir sous la crainte, ny s'épouvanter des menaces qui luy sont faites; dautant qu'il n'est point de puissance, quelque forte qu'elle soit, qui ne doive ceder à la Justice. Aussi fut-ce pour la faire observer par son exemple, que Phocion n'épargna point son gendre, ny Brutus ses deux enfans, ny Zeleucus son fils, ny soy-même. Pour cette fin encore, Anthiochus Roy d'Asie, écrivit exprés à tous les peuples de sor-

Royaume, Qu'ils n'euſſent point à luy obeïr, en cas qu'il leur commandât quelque choſe, qui fût contraire aux bonnes Loix du pays. Trajan & Anaſtaſe, Empereurs Romains, en ordonnerent autant; Et parmy les Grecs, il ſe remarque, Que Theopompe, Roy de Lacedemone, aima ſi fort l'equité, que pour la mieux obſerver, il crea luymeſme les Ephores, pour eſtre Contrôlleurs de ſes actions. A quoy ſa femme ayant voulu s'oppoſer, ſous pretexte que cette integrité trop religieuſe prejudicieroit un jour à la puiſſance de ſes Enfans; Cela ne m'importe, répondit-il, ſi leur pouvoir n'eſt pas ſi grand, il en durera davantage. Et ſans mentir, ie ne me repreſente jamais, que tous ces grands hommes qui ſont fameux dans l'ancienne Hiſtoire, ont été ſi ardemment amoureux de la Juſtice, qu'en meſme temps je ne trouve, que les uns l'ont aimé d'in-

clination, les autres pour y eſtre obligez par le devoir de leur Charge, & tous enſemble, pour joüir des fruits & des hautes preéminences qu'elle donne à ceux qui la ſervent. Car s'il eſt vray que par l'experience on juge des choſes, elle nous fait voir à l'œil, qu'entre tant de privileges acquis aux Juſtes, ils en ont quatre fort remarquables ; en ce qu'ils peuvent tenir dans le reſpect ceux qui ſont au deſſous d'eux, étouffer l'envie de leurs égaux, ſe rendre redoutables aux Tyrans, & vaincre leurs ennemis plus par la Vertu que par la Force.

Nous liſons à ce propos, dans l'ancienne Hiſtoire, que Denis de Syracuſe, ne craignoit perſonne comme Platon ; & dans les Saintes Lettres, que Saül ſe cachoit plûtôt de David ſon Gendre, que des Philiſtins ſes ennemis : Qu'Aman s'affligeoit plus de ſe voir mépriſé de Mardochée, qu'il ne ſe plai-

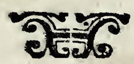
ſoit à eſtre adoré de tous les autres : Et qu'Herode craignoit plus Saint Jean Baptiſte, que tout le Royaume de Judée. Ce qui montre aſſez, que l'effort des armes eſt moins fâcheux aux méchans, que n'eſt l'authorité des gens de bien. Si le Juge veut conſerver la ſienne, qu'il prenne bien garde à ne point ſuivre les mouvemens de ſa paſſion, & à ſe comporter prudemment en tout ce qu'il fait, ſe repreſentant, comme dit Saint Ierôme, qu'il n'appartient pas à tous de bien juger, mais ſeulement à ceux qui ne ſe reglent que par la prudence. Avec tout cela, que l'amitié ny la parenté ne l'obligent point à ſe laiſſer corrompre, puiſque ſelon Ciceron, celuy qui en matiere de juſtice favoriſe ſon Amy, ſe dépoüille de la perſonne de vray Juge : Que s'il ſe connoît enclin à eſtre touché de la miſere d'autruy, qu'en tel cas il ſe ſouvienne, que la compaſſion

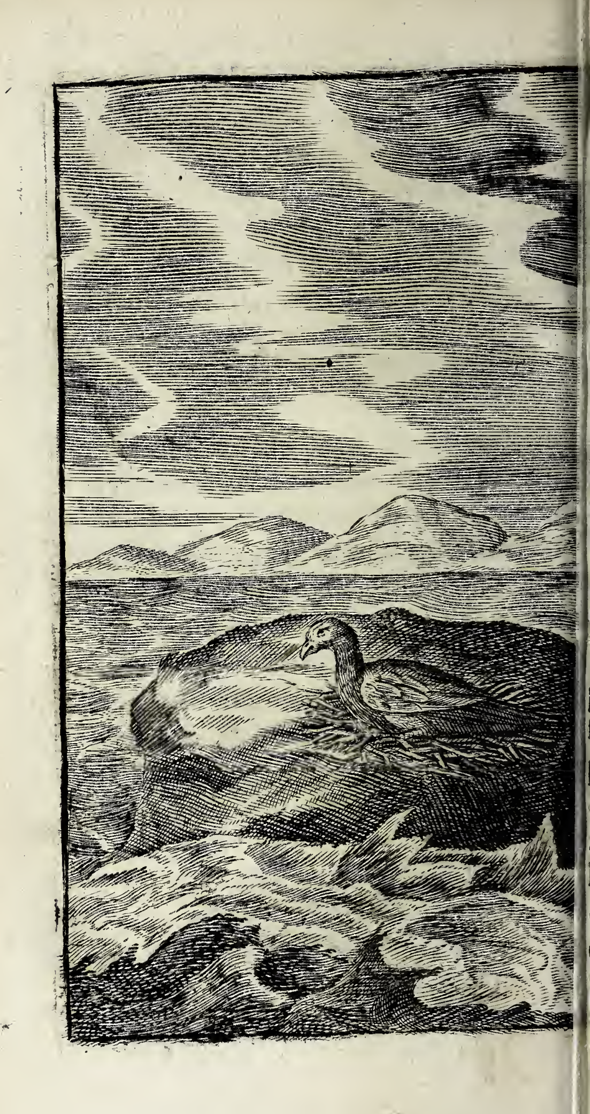
doit eſtre équitable, & non pas injuſte; étant bien certain, comme le remarque Saint Ambroiſe, qu'une trop grande miſericorde, ſe tourne quelquefois en injuſtice. Qu'il faſſe donc en ſorte de tenir en égale balance la Juſtice & la Pitié, par qui l'Empereur Trajan fut eſtimé le meilleur de tous les Princes; & qui furent les deux Vertus, où recourut autrefois Anne Reyne d'Angleterre, quand elle voulut prier Henry VIII. de ne point rompre le mariage qu'ils avoient legitimement contracté enſemble.

A ce que je viens de dire eut égard anciennement le genereux Titus Manlius, lors qu'étant Juge de ſon propre fils en une certaine cauſe, en laquelle les Macedoniens l'accuſoient de concuſſion, il prononça cét Arreſt contre-luy meſme, que ſon fils Tilanus étant manifeſtement convaincu de deniers mal pris, il le deſavoüoit pour ſien,

& le declaroit indigne d'eſtre mis au nombre de ſes anceſtres. Et certainement, comme il n'eſt rien qui range les peuples au devoir, à l'égal d'une juſte ſeverité, le Juge en doit montrer des effets, & dire avec Ciceron, *Qu'il faut ſi bien proceder au jugement que l'on donne, qu'avec toute la moderation que l'on apporte à la peine, elle ne laiſſe pas de s'y trouver toujours jointe.* Auſſi eſt-il vray que ſans elle il n'eſt pas poſſible de pouvoir jamais bien gouverner un Etat. C'eſt ce que les Poëtes nous repreſentent, par les qualitez qu'ils attribuent à Radamante, à l'ancien Minos, & au rigoureux Eacus, tous trois Juges Souverains au Royaume de Pluton. C'eſt là comme le feint ingenieuſement le plus illuſtre de tous les Poëtes Latins, que ceux qui durant leur vie ont imaginé toute ſorte de vices énormes, pour s'en ſervir à la ruine de leur prochain, ſont punis auſſi de toutes les peines imaginables.

imaginables que leurs mauvaiſes actions ont meritées. A quoy particulierement il veut que ſoient expoſez les hommes avares, les Blaſphemateurs, les Traiſtres, & les Impies, dont il repreſente les ſupplices en la perſonne de Tantale, de Syſiphe, d'Ixion, de Salmonée, & de leurs ſemblables. Ce n'eſt pas pourtant qu'il faille inferer de là, que les Juges doivent laiſſer en arriere cette divine Vertu, par qui l'on eſt touché de la miſere d'autruy. Au contraire, il eſt de leur devoir de la pratiquer autant que l'équité le peut permettre, à l'imitation de celuy qui nous jugera tous à la fin du monde, & dont le Prophete Abacuc a écrit, *Qu'il ſe ſouviendra de ſa miſericorde, quand il ſera courroucé.*







DISCOURS VII.

Des fruits de la Paix.

CET Alcyon, qui de plusieurs arestes de poisson jointes ensemble, & cimentées de bouë, bâtit son nid dans la mer, & que Neptune même respecte, puis qu'en sa faveur & de ses petits, il appaise les vents, & calme les vagues; c'est le plus mysterieux Symbole que l'on sçauroit donner de la Paix. A la prendre en particulier avec Saint Augustin; *C'est une serenité d'esprit, un lien d'amour, & une simplicité de pensée.* Mais à parler generalement de ses effets, elle étouffe les guerres, reconcilie les Ennemis, met à la raison les Mutins, retient les desseins

des seditieux, rabaisse les courages altiers, éleve les humbles; & pour dire beaucoup en peu de paroles.

C'est en la Paix que toutes choses
Succedent selon nos desirs;
Comme au Printemps naissent les roses,
En la Paix naissent les plaisirs.
Elle met les pompes aux Villes,
Donne aux champs les moissons fertiles;
Et de la Majesté des Lois
Appuyant les pouvoirs supresmes,
Fait demeurer les diadesmes
Fermes sur la teste des Rois.

Les Anciens Poëtes nous ont figuré cette verité, quand ils ont feint, qu'un certain differend étant survenu entre Neptune & Minerve, pour sçavoir lequel des deux apportoit plus de commoditez au monde, ou l'un par l'Eau, ou l'autre par l'Olivier, on trouva bon d'adjuger le prix à Minerve: Et certainement ce ne fut pas sans raison, parce qu'à le bien conside-

rer, il n'eſt rien qui ſoit plus agreable à Dieu que la Paix. C'eſt elle auſſi qui l'a fait décendre du Ciel en terre, pour l'établir parmy nous: Car ce n'a pas été par les paroles ſeulement, mais par les effets qu'il nous l'a montrée, juſqu'à nous la laiſſer comme hereditaire, & par teſtament. Cela étant il nous faut être d'autant plus ſoigneux de la garder, qu'il eſt veritable, comme le remarquent les Juriſconſultes, que celuy doit être privé de l'heritage, qui n'obſerve pas de point en point le Teſtament & la derniere volonté de ſon Pere; Et voila pourquoy, *Bien-heureux ſont les Pacifiques, parce qu'ils ſeront nommez Enfans de Dieu*: Comme au contraire, malheureux ſont les boute-feux, & les Ennemis de la Paix, dautant qu'ils ſeront appellez Enfans de Sathan, & qu'ils n'auront jamais de part à l'heritage celeſte.

Nous devons donc bien cherir

la Paix, & l'eſtimer pardeſſus toutes les choſes du monde, puis que c'eſt Dieu qui nous l'a donnée, & quand nous n'y ſerions pas obligez par les Loix Chrétiennes, l'exemple même des Anciens nous y devroit inciter : Car tous dépourvus qu'ils étoient des lumieres qui nous ſont infuſes, ils l'eſtimoient à un point, que pour joüir du bien qu'elle apporte, Antiochus donna liberalementaux Romaisndouze mille talens Attiques, qui valent neuf millions d'or, enſemble cinq cens quarante mille boiſſeaux de froment. Auſſi tenoient-ils entr'eux pour une maxime tres-aſſeurée, que la Paix étoit ſi neceſſaire à la conſervation des Etats, qu'ils ne pouvoient aucunement ſubſiſter ſans elle. Ce que le Roy Jugurtha ſceut ſagement remontrer à ſes Enfans; lors que les ayant fait venir devant luy, un peu avant que de rendre l'eſprit : *Souvenez-vous*, dit-

il, que par l'Vnion & la Concorde les moindres choſes s'accroiſſent; comme au contraire par le diſcord & la diviſion, les plus grandes ſe ruinent & ſe diſſipent.

Pour cette raiſon encore les Poëtes ont feint, que le Roy Geryon avoit trois corps, parce qu'il vivoit en une ſi bonne intelligence avec ſes deux freres, qu'on eut dit que tous enſemble n'avoient qu'une ame, & qu'ils n'eſtoient qu'une même choſe. Sur quoy l'on remarque qu'Hercule, quelque invincible qu'il fût, ne les pût jamais vaincre, qu'aprés qu'ils furent ſeparez l'un d'avec l'autre. Par où l'on peut voir, combien eſt veritable cette maxime des Philoſophes, que des forces diviſées ne font jamais d'effet, que lors qu'elles ſont unies. Qu'on ne trouve donc pas étrange, ſi pour la même raiſon que le corps naturel ne peut être ſain, s'il y a du déreglement, & de l'intemperie dans les humeurs; il n'eſt pas poſſible

non plus que le Politique ſe porte bien, tant qu'il y a du deſordre en ſes Provinces, & en ſes principales Villes, qui en ſont comme les membres & les plus nobles parties. Car depuis que la licence & l'impunité authoriſent une fois les deſſeins des Factieux, & leur mettent les armes à la main, on eſt tout étonné que la guerre s'allume dans un Royaume, & qu'ainſi la Paix en étant bannie, ſes fruits les plus doux en ſont de même bannis.







DISCOURS VIII.

Qu'il n'est point de venin si dangereux que celuy d'une méchante langue.

IL seroit difficile de mieux representer les pernicieux effets de la Médisance, que par la nature des guespes, qui volent par troupes sur ce tombeau. Car comme il ne faut attendre ny plaisir ny profit de ces mouches importunes; il n'y a de même rien de bon à esperer d'une langue médisante. Telle fut autre-fois celle du Poëte Archilochus, qui sert de sujet à cét Emblême. Ce méchant homme se plaisoit si fort à parler de tout le monde, qu'il n'épargna point son propre beau pere, & le reduisit à s'aller pendre, tant il eut de hon-

te de voir sa reputation publiquement dechirée par ses écrits satyriques. Et à vray dire, il ne faut qu'une parole picquante, qu'un faux rapport fait à dessein par l'artifice d'un Fourbe, pour produire en moins de rien une infinité de querelles, de partialitez, & d'actes sanglans.

L'ingenieux Ovide nous a voulu donner à entendre cecy fort delicatement, quand il a feint, que des dents de ce dangereux serpent, à qui Cadmus les arracha, pour les semer, on vid naître en mesme temps des hommes armés, qui s'entretuoient. Ce qu'on ne peut mieux appliquer qu'aux langues des Médisans, qui pour cét effet sont appellées serpentines, à cause qu'elles portent leur venin jusques dans le cœur, & font perdre aux plus innocens l'honneur & la vie ensemble.

Saint Pierre disoit, qu'il y avoit

trois ſortes d'Homicides, dont l'un tuë par le glaive, l'autre par la langue, & le troiſiéme par les oreilles; Où il eſt à remarquer que la Médiſance comprend les deux derniers, qui ne ſont pas moins pernicieux, ny moins à craindre que le premier. Cette verité nous eſt confirmée par les ſaintes Lettres, où il eſt dit; Que *le Médiſant eſt l'abomination des hommes*, & qu'il eſt maudit de tous, à cauſe qu'il trouble le commun repos & la tranquilité de la vie. Auſſi eſt-il vray que les plus puiſſans, & les plus ſages l'ont en horreur, & l'apprehendent comme une peſte; en cela ſemblables à l'Elephant, qui pour être, au rapport de Pline, le plus grand & le plus aviſé de tous les animaux, ne laiſſe pas de craindre le rat, à cauſe qu'il a des dents aiguës, & qui rongent juſques à l'os. Mais plus aiguë encore & plus tranchante eſt la langue du Médiſant, de qui l'on peut

dire fort à propos, qu'elle couppe traîtreuſement comme un raſoir neuf, & qu'il n'eſt point de ſi bonne reputation, que ſon venin n'eſſaye de rendre mauvaiſe. C'étoit pour cela que Themiſtocles, cét illuſtre Capitaine Thebain, ne pouvoit trouver d'aſſez grand ſupplice pour les Médiſans, qu'il vouloit qu'ils fuſſent punis plus cruellement que les Voleurs, à cauſe que ces derniers ne s'attaquent qu'aux biens de Fortune, au lieu que ces autres vont ſi avant, qu'il ne tient pas à eux, que par les artifices de leur langue, ils n'attirent inſenſiblement les plus gens de bien, & qu'à la fin couvant un poiſon mortel ſous des diſcours emmiellez, ils ne les engagent malicieuſement dans des pieges dont il leur eſt impoſſible de ſe tirer qu'à leur grand dommage. Pour preuve de cette verité, on n'a qu'à lire la vie de David, où l'on trouvera ſans doute; que toutes les

plaintes qu'il fait de la perſecution de ſes Ennemis , ſont fondées ſur ce qu'ils avoient accoûtumé de médire de luy ; & que de leur ſeule détraction il en tire tout le ſujet de la haine qu'il leur porte.

Il eſt des hommes d'un ſi mauvais naturel, qu'ils font gloire de médire de leur prochain & de le railler , ſans conſiderer combien dangereuſes & damnables en ſont les conſequences. Il y en a d'autres, qui ſont bien-aiſes en leur ame d'oüir blâmer en compagnie quelques-uns de leur connoiſſance, quoy qu'ils n'en faſſent aucun ſemblant ; Et d'autres encore, qui au lieu de prendre puiſſamment leur cauſe en main , ou pallient lâchement ce que l'on en dit, ou ſe font meſme de la partie ; & leur reprochent de petits défauts , tandis que les leurs propres ſont ſi grands , qu'ils ne ſouffrent point de comparaiſon. J'obmets ceux qui par une mauvaiſe

habitude qu'ils ont prise de blâmer les autres, font passer leurs railleries jusques à leurs parens mesmes, ou jusques à ceux qui leur font du bien; & qui ne croyent pas médire de bonne grace, s'ils n'emportent tout à fait la piece, ou du moins, s'ils ne picquent jusques au sang. De cette nature étoit autre-fois un certain Medius, si grand railleur, & si ennemi des personnes de probité, qu'un jour s'étant mis à discourir ouvertement de la Raillerie, devant les Courtisans d'Alexandre, *Messieurs*, leur dit il, *vous ne faites qu'effleurer la peau, quand vous parlez de quelqu'un; Et ne considerez pas, qu'il n'est que de mordre tout de bon. Car de cette façon, bien que la playe puisse guerir, la cicatrice en reste toûjours*; paroles qu'on'on ne peut autrement appeller, qu'abominables & diaboliques.

Or parmy toutes les diverses especes de médisance, je n'en trouve point

point de pire que celle de ces ames perduës, qui de leur Createur méme en font le ſujet de leurs paroles injurieuſes, & de leurs blâphemes horribles, juſques à tourner en riſée la Sainte Ecriture, qu'ils expliquent à contre-ſens; En cela plus dignes du feu, & de tous les autres ſupplices, que n'étoient anciennement ceux qui ſe mocquoient des livres de la Sybille, les gardiens deſquels pouvoient de puiſſance abſoluë, condamner à mort tels hommes impies, s'ils étoient convaincus d'avoir proferé le moindre mot contre le reſpect qui ſe devoit à ces volumes ſacrez.

Que ſi l'on demande maintenant, d'où vient que la Médiſance eſt aujourd'huy ſi commune, je réponderay en peu de paroles, que cela procede de ce qu'on y prête ordinairement l'oreille trop volontiers; A raiſon dequoy l'Empereur Domitian haïſſoit non ſeulement

les Médiſans, mais ceux auſſi qui les écoutans ſans les réprendre, devenoient pires qu'eux mêmes. Ce qui a fait dire au grand Saint Bernard, que le Calomniateur porte le diable en la bouche, & que celuy qui l'écoute, le porte en l'oreille. Et certainement, comme nous avons trois differentes vies, à ſçavoir la ſpirituelle, qui conſiſte en la grace de Dieu; la corporelle, qui eſt attachée à l'ame, & la civile qui dépend de la bonne reputation; il n'y a point de doute qu'une méchante langue eſt d'autant plus pernicieuſe, qu'elle fait ſouvent trois meurtres par un ſeul coup. Car avec ce qu'elle tuë l'ame du médiſant, & de la perſonne qui l'écoute, elle prive encore de la vie civile celuy à qui elle oſte l'honneur.

Voila generalement pour ce qui eſt du vice de la langue, dont nous pourrons nous exempter, ſi nous conſiderons avec Lactance, qu'il

n'eſt point d'homme ſi aviſé, qui ne puiſſe faillir quelquefois : avec Saint Hierôme, qu'il faut fuïr la Detraction de la bouche, autant que celle des oreilles ; avec Saint Chryſoſtome, que pour n'ouïr blâmer autruy, c'eſt une eſpece de prudence bien grande, que de fuïr les aſſemblées des faineans, & avec un Payen même, qu'il faut tenir pour gens noircis d'infamie ceux qui parlent mal de leur prochain, ou qui prennent plaiſir aux contes injurieux que les Calomniateurs ont accoûtumé d'en faire.







DISCOURS IX.

Des effets de la Philoſophie.

LA Fable d'Orphée, qui n'a jamais été fidellement expliquée, nous figure la reſſemblance de toute la Philoſophie. Car la perſonne d'Orphée (homme merveilleux & vrayement divin, ſi excellent en l'art de bien chanter, que par la douceur de ſon Harmonie il attiroit à ſoy toutes choſes) eſt capable de nous conduire à la deſcription de la Philoſophie, par un chemin grandement facile : Etant veritable, que les travaux d'un ſi excellent homme, ſont preferables à ceux d'Hercule ; tout ainſi que les effets de la Sageſſe gagnent le

dessus à ceux de la Force.

Orphée aimoit tellement sa femme, que la mort l'ayant ravie au plus beau de son âge, la grande confiance qu'il avoit en la douceur de sa Lyre, luy fit entreprendre de s'en aller aux Enfers, esperant que par ses prieres, il fléchiroit à pitié les Ombres; comme en effet son esperance eut le succez qu'il se promettoit. Car les ayant appaisées & adoucies par les charmes de sa voix & de sa Lyre, il fit si bien qu'il luy fut permis de reprendre sa femme, & de la ramener; à condition neanmoins qu'elle le suivroit, & que luy ne regarderoit jamais derriere, qu'il ne joüit de la lumiere du jour. Il s'en falloit fort peu qu'il ne fût hors de danger, quand l'impatience de son amour, & l'inquiétude où il étoit, luy firent rompre sa promesse, & ainsi sa femme tomba derechef aux Enfers. Le regret qu'en eut Orphée fut si grand, qu'il ne

voulut plus depuis oüir parler d'aucune femme, & se retira dans les solitudes. Ce fut là que par les charmes de sa Lyre, & de sa belle voix, il attira à soy toute sorte d'animaux, qui se dépoüillans de leur naturel sauvage, sans se laisser plus emporter à la cruauté, l'environnoient comme en un Theatre, & n'avoient de l'attention que pour oüir la melodie de cette Lyre merveilleuse, & qui les sçavoient si bien aprivoiser. Disons encore que cette Musique avoit tant de pouvoi r & de force, qu'elle ébranloit hors de leurs fondemens naturels les montagnes & les forests, qui se transportoient de leur place, pour se ranger prés de luy. Il fut quelque temps à voir avec admiration l'heureux succez de ces Prodiges, lors qu'il advient à la fin que les femmes de Thrace transportées des furieux mouvemens du Dieu Bachus, se mirent à faire un bruit si horri-

ble avec leurs cornets enroüez, qu'il ne fut plus poſſible d'oüir la Muſique d'Orphée.

Ainſi toute cette force, qui étoit comme le lien de cét ordre, venant à ſe rompre, la confuſion s'y méla tout auſſi-toſt : De ſorte que les animaux retournans à leur naturel ſauvage, ſe firent la guerre comme auparavant; outre que les rochers & les foreſts reprirent leur premiere place : En un mot Orphée même fut mis en pieces par ces femmes furieuſes, qui en ſemerent les membres par la campagne. Cependant le fleuve d'Helicon conſacré aux Muſes, s'attriſta de telle ſorte de cette mort, que du regret qu'il en eut, il cacha ſon eau dans les lieux ſouſterrains; puis il en fit derechef rejaillir la ſource par un autre endroit.

L'intention de cette Fable me ſemble être telle: La Muſique d'Orphée eut ces deux proprietez, d'appaiſer

paiser les Enfers, & d'attirer à soy les bêtes sauvages & les forests. L'un se peut rapporter fort à propos à la Philosophie Naturelle, l'autre à la Morale & à la Civile. Car pour en parler veritablement, le plus excellent chef-d'œuvre de la Philosophie Naturelle, consiste à sçavoir rendre à un corps sa premiere forme, aprés l'avoir comme renouvellé, en le purgeant de toute matiere corruptible, & terrestre; & pareillement (ce qui semble être le moindre degré des operations naturelles) à conserver ce même corps en état, & en retarder la dissolution, & la putrefaction.

Or presupposant qu'il y ait moyen de le faire, il est impossible d'en voir l'effet autrement, qu'en y procedant par la voye des temperamens que la Nature requiert, comme par la parfaite Harmonie d'une Lyre, & par un concert accomply.

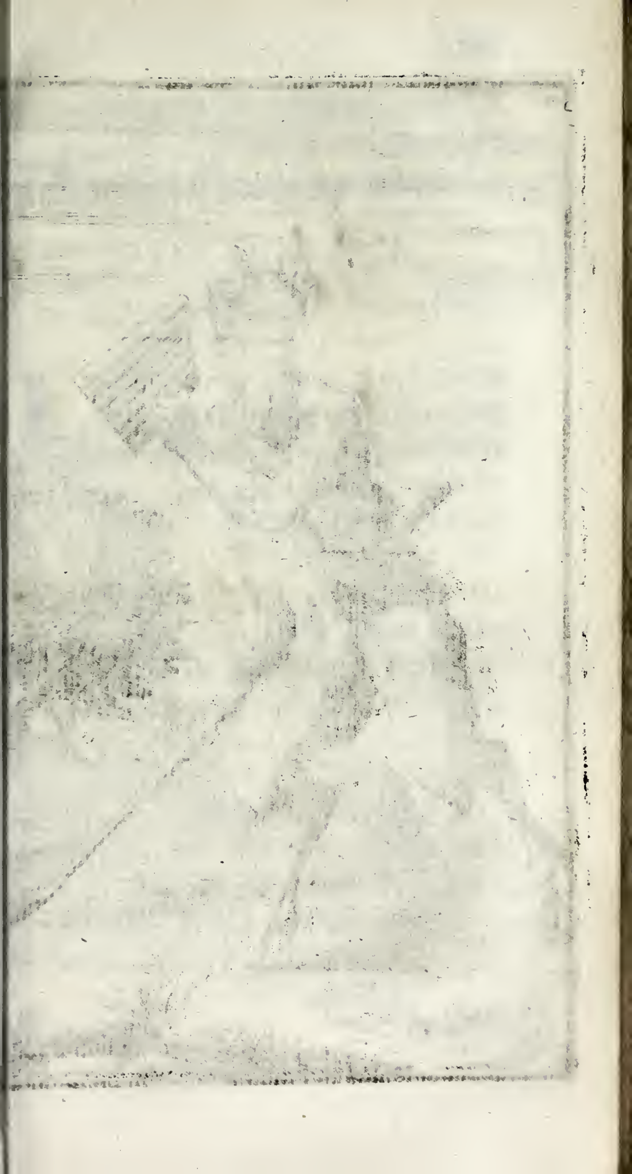
Que si la chose semble trop dif-

ficile de soy, la principale raison pour laquelle on n'en vient pas à bout la plus-part du temps, ne procede comme il est vray-semblable, que d'un soin trop curieux & hors de saison, qui se joint à un excez d'impatience. Donc la Philosophie s'attristant avec beaucoup de raison, de ne pouvoir suffire à un tel effet, se tourne du côté des choses humaines, & par le moyen des persuasions & de la force de l'éloquence, distillant dans les courages des hommes l'amour de la Vertu, de la Paix, & de l'Equité, elle fait que les peuples s'unissent tous en un corps, qu'ils reçoivent tres-volontiers le joug des loix, & que se soûmettans à l'Empire, ils oublient entierement leurs affections indomptées, en écoutant les preceptes de la Discipline, ausquels ils rendent obeïssance. De cette union de volontez il arrive enfin, qu'ils se bâtissent des villes, & que les cam

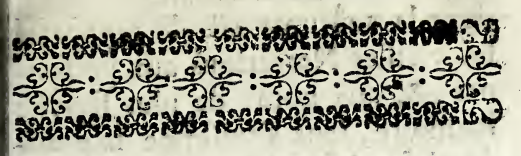
pagnes ſont labourées, & les jardins cultivez, & embellis d'arbres fruitiers qu'on y plante.

Suivant cecy, la Fable n'a pas feint ſans ſujet que les rochers & les bois étoient tranſportez enſemble hors de leur lieu naturel, par l'harmonieuſe Lyre d'Orphée. Or c'eſt avec un fort bon ordre accompagné d'une excellente invention, que le ſoin des choſes civiles ſuit aprés le vain effort qu'on a fait de renouveller le corps humain, & de le maintenir toûjours en une parfaite ſanté; Et voila pourquoy l'inévitable neceſſité de la mort, qui ne ſe fait que trop connoître par ſes effets, inſpire dans les courages des hommes un ardent deſir de ſe mettre en honneur par leurs merites, & par le moyen d'une loüable reputation. Davantage la Fable n'ajoûte pas ſans raiſon, qu'Orphée ayant perdu ſon Epouſe, quitta les femmes & le mariage, pource que

les plaiſirs des Nopces, & l'amour des enfans détournent les hommes des choſes grandes, & des plus ſublimes merites envers la Patrie, lors qu'ils ſe contentent de chercher l'immortalité en leurs décendans, plûtôt que de l'acquerir eux-meſmes par leurs beaux faits. Ajoûtons à cecy, qu'encore que les œuvres de la Sageſſe paroiſſent le plus entre les choſes humaines, elles ne laiſſent pas toutesfois d'être encloſes dans leurs limites. Car il arrive bien ſouvent qu'aprés que les Royaumes & les Etats ont été bien fleuriſſans durant quelque temps, ils ſe trouvent enfin expoſez aux troubles, aux ſeditions, & aux guerres, comme à des orages impetueux. C'eſt alorsque dans ces deſordres les Loix deviennent muëttes d'abord, & que les hommes retournent au premier train de leurs mauvaiſes inclinations.







DISCOURS X.

De la Nature & de ses divers effets.

LEs Anciens voulant representer la Nature, l'ont fort exactement décrite sous la personne de Pan; bien que toutesfois ils ne parlent point de la Genealogie de ce Dieu. Les uns luy donnent pour frere Mercure, les autres luy attribuënt une extraction bien differente. Car ils disent que Penelope s'étant abandonné à la passion de tous les Amans qui la recherchoient, elle engendra Pan. Cette mesme opinion a sans doute donné sujet à quelques-uns des plus modernes, d'approprier au nom de Penelope, l'ancienne Fable de Pan, chose qui n'est que trop commune à plusieurs

dont la coûtume eſt de rapporter les vieilles Narrations aux perſonnes, & aux noms de plus fraiche memoire, ſans s'aviſer de la grande obſcurité qui en arrive. Cela ſe peut remarquer pour deux raiſons. L'une, que Pan, Dieu fort ancien, étoit long-temps avant Ulyſſe; Et l'autre, que ſi quelque particuliere Vertu rendoit Penelope recommandable, c'étoit ſans doute ſa Chaſteté. Il ne faut non plus oublier icy la troiſiéme generation qui s'attribuë au Dieu Pan, à ſçavoir qu'il nâquit de Jupiter, & d'Ibrie, qui ſignifie injure, ou affront. Mais de quelque façon qu'il ait été engendré, on luy donne pour Sœurs les trois Parques.

Les Anciens le repreſentoient avec des cornes aiguës, qui s'élevoient vers le Ciel, tout velu par le corps, & portant la barbe longue. Il étoit my-homme & my-bête, depuis le haut juſques en bas, & avoit des

pieds de Chevre. Pour marque de sa puissance, il portoit en sa main droite une Fluste à sept tuyaux; En la gauche une Houlette recourbée par le haut bout, & se couvroit de la peau d'un Leopard. Entre les plus honnorables charges qu'on luy donnoit, il pouvoit se vanter d'estre le Dieu des Chasseurs, des Bergers, & de tous les Villageois en general. Luy-mesme presidoit aux montagnes; & aprés Mercure, il étoit le second Messager des Dieux. Les Nymphes le reconnoissant pour leur Chef, ne cessoient de sauteller, & de dancer à l'entour de luy. Avec cela les Satyres le courtisoient d'ordinaire, principalement le plus vieux d'entr'eux, appellez Silenes. J'obmets le pouvoir qu'il avoit, de travailler les esprits de certaines frayeurs superstitieuses & vaines, que pour ce même sujet on nommoit *terreurs Paniques*, Les effets de son courage,

& de sa vaillance ne furent pas en grand nombre. Il defia Cupidon à la lutte, qui le vainquit, & prît dans ses rets le Geant Typhon. L'on raconte encore de luy, que sa bonne fortune voulut qu'allant à la chasse, il découvrit la Deésse Ceres; laquelle surprise de regret & de fascherie, à cause du ravissement de Proserpine avoit mis en peine tous les Dieux, qui pour la chercher s'étoient separez l'un d'avec l'autre. Ayant eu l'asseurance de se dire aussi grand Musicien qu'Apollon, il fut declaré Victorieux par Mydas, à qui des oreilles d'asne furent données secretement, pour punition d'avoir fait un jugement si injuste & si temeraire. L'on ne dit pas beaucoup de choses des Amours de Pan; dequoy je m'étonne d'autant plus, qu'entre les Dieux à peine s'en trouvoit-il un seul qui ne fut de complexion amoureuse. Tout ce qu'on en dit, c'est qu'il

ayma la Nymphe Echo, & même qu'il la tint pour sa femme, ensemble une autre Nymphe appellée Syringue; & que Cupidon l'embarqua dans cét Amour, pour se vanger de la hardiesse qu'il avoit euë de le défier à la lutte. C'est merveille qu'il n'eût aucuns enfans, puisque l'ordinaire des Dieux est d'estre feconds. Il est vray qu'on luy donnoit comme pour fille, une certaine *Iambe*, qui entretenoit ses hôtes avec des contes faits à plaisir, pour les inciter à rire; Et mesme quelques-uns tenoient, qu'il avoit eu cette fille de sa femme Echo. Dans toutes les anciennes Fables je n'en trouve point de plus excellente que celle-cy, ny qui soit pleine de plus de secrets & de mysteres de la Nature. Par le nom de *Pan*, nous est representé l'universelle Generalité des choses; ou si vous voulez, cette mesme Nature, dont nous venons de parler. Les

Philoſophes n'ont jamais eu que deux opinions touchant ſon origine ; comme en effet ils n'en ſçauroient avoir davantage. Car il faut de neceſſité qu'elle procede, ou de Mercure, qui eſt le *Verbe Divin*, ou des confuſes ſemences des choſes. Pour le regard du premier, outre que les ſaints Ecrits n'y mettent aucun doute, les Philoſophes ne le nient non plus, ceux-là principalement dont les argumens ont approché de plus prés de la Divinité. C'eſt une maxime infaillible, que tous ceux qui ont mis un principe aux choſes, l'ont rapporté à Dieu, ou du moins que luy donnant une Matiere, ils l'ont eſtimée diverſe en puiſſance. De maniere que tout ce differend aboutit à cette diſtribution, que le monde a pris ſon origine de Mercure, ou bien de tous les Amoureux ou Rivaux.

La troiſiéme generation de Pan, eſt telle, qu'il ſemble, comme l'on

dit, que les Grecs ayent eu le vent des mysteres des Juifs par le moyen des Egyptiens, ou que la connoissance leur en soit venuë par quelque autre voye. C'est icy qu'en ce qui touche l'état du monde, je le considere, non en sa pure naissance, mais tel qu'il fut aprés la cheute d'Adam, à sçavoir, sujet à corruption & à peché; suivant quoy l'état dont je parle, se peut appeller en certaine façon la creature de Dieu, & du peché mesme. Les trois differentes generations de Pan peuvent encore sembler veritables, si l'on en fait une distinction qui soit conforme aux temps & aux choses. Car ce Pan, tel que nous le contemplons maintenant, & à qui nous deferons plus d'honneur qu'il n'est requis, prend son origine du *Verbe divin*, moyennant la matiere confuse, la *Prevarication*, & la corruption s'y faisant une entrée au dedans. Or c'est avec beaucoup de

raiſon qu'on luy donne pour ſœurs les Deſtinées & la Nature des choſes, puis qu'en effet c'eſt la liaiſon des cauſes naturelles, qui attire avec ſoy la Naiſſance, la Durée, la Decadence, les Eminences, les Défauts, & l'heureuſe iſſuë des choſes, ou finalement tout ce qu'on tient leur arriver par la volonté du deſtin. L'on attribuë de plus des cornes à l'Univers, & ces cornes, comme toutes les autres, ſont d'ordinaire plus larges par le bas, & plus aiguës par le bout. Cela nous apprend, qu'en quelque choſe que ce ſoit, il n'eſt point de Nature qui n'abou-tiſſe en pointe & en Pyramide. Par exemple les Individus, comme infinis, ſe raſſemblent avec les Eſpeces, qui ſont encore pluſieurs en nombre; les Eſpeces montent par aprés juſques aux Genres, qui s'élevant au deſſus, ſe reſſerrent plus generalement, ſi bien qu'il ſemble à la fin, que la Nature ſe reduiſe

toute en un corps. Or je ne pense pas qu'on s'étonne, si les cornes de Pan s'avoisinent des plus hautes nuës, si l'on considere que le sommet de la Nature, ou plûtôt les Idées universelles, parviennent en certaine façon aux choses divines, & qu'il n'est pas difficile de passer bien-tost de la Metaphysique à la Theologie naturelle.

Disons encore que c'est avec beaucoup de gentillesse & de verité, qu'on dépeint le corps de la nature tout velu, à cause des rayons des choses qui en sont comme les poils. Car toutes les choses du monde, ont leurs rayons, les unes plus, & les autres moins. Cela se découvre assez clairement en la puissance visuelle, & en châque Vertu qui opere un peu de loin; de qui l'on peut dire veritablement, qu'elle darde ses rais par dehors. Mais entre les poils du Dieu Pan, ceux de sa barbe paroissent fort longs, pour

montrer que les rayons des corps celeſtes penetrent mieux, & qu'ils operent de beaucoup plus loin que ceux de tout autre corps. De là vient que le Soleil nous ſemble barbu, quand il élance icy bas quelques-uns de ſes rayons en perçant le nuage qui s'oppoſe à ſa clarté. La Nature nous eſt auſſi repreſentée deux formes, pour la difference par qu'il y a des corps ſuperieurs aux inferieurs. Les ſuperieurs ſont à bon droit denotés ſous une figure humaine, tant à cauſe de leur beauté & de l'égalité de leurs mouvemens, que pour la conſtance & l'empire qu'ils ont ſur la terre, & ſur les choſes terreſtres. Quant aux inferieurs, il leur doit ſuffire d'eſtre peints en bêtes irraiſonnables, & brutes, puis qu'ils n'ont rien de reglé, outre que ce ſont les corps celeſtes, qui les gouvernent. Or cette meſme deſcription du corps appartient à la participation des Eſpeces,

Especes, veu qu'on ne peut dire d'aucune Nature qu'elle soit simple, mais bien qu'elle tient de tous les deux. Ainsi nous voyons que l'homme a je ne sçay quoy de commun avec la Plante, & la Plante est une partie du corps inanimé ; ce qui montre assez, qu'il n'est rien dans le monde qui n'ait deux formes, & qui ne soit composé de l'espece superieure, & de l'inferieure. Quant à l'Allegorie des pieds de Chevre, je trouve qu'elle est fort subtile, à cause du mouvement des corps celestes aux parties superieures de l'air & du Ciel. Car comme la Chevre est un animal dispos à monter, & qui grimpe d'ordinaire sur les rochers, y sautelant à petits bonds ; Les choses destinées au globe inferieur, en font de mesme, avec une merveilleuse vitesse ; comme il est aisé de remarquer aux nuées, & dans les autres Meteores.

Les Enſeignes d'Harmonie & de ſouveraineté, que le Dieu Pan porte en ſes mains, ne ſont pas ſans un myſtere particulier. Par ſa Fluſte à ſept tuyaux, il faut entendre le concert de l'Harmonie des choſes; ou plûtôt leur commune concorde, composée d'un mélange de concontraires accords, & cauſée par le mouvement des ſept Etoiles errantes. Sa Houlette eſt grandement bien appropriée aux voyes de la Nature, qui ſont en partie tortuës & droites. Mais ſur tout ce qu'il y a de courbé dans les parties d'enhaut, montre que les œuvres de la Providence divine ſe font dans le monde par divers tournoyemens; & qu'à telle fois, lors que nous attendons le ſuccez de quelque affaire, nous en voyons reuſſir une autre à laquelle nous ne penſions nullement; comme il advint en la vente de Joſeph en Egypte, & ainſi des autres. Nous éprouvons

ordinairement dans les Etats Politiques, que ceux qui les veulent gouverner avec la Prudence requise, ont recours à divers pretextes, & à certaines voyes obliques, par le moyen desquelles ils ne laissent pas de faire pour le peuple tout ce qu'ils jugent luy pouvoir estre profitable : ce qui nous apprend, qu'il n'est point de Sceptre ny de bâton, pour un Symbole d'Empire, qui veritablement ne se courbe, & ne se plie par le haut bout.

L'on a feint que le manteau de Pan étoit d'une peau de Leopard, semé de petites taches ; pour montrer que le Ciel est embelly d'Etoiles, la Mer de diverses Isles, & la Terre de Fleurs. D'ailleurs, les choses particulieres ont accoûtumé d'estre diverses autour de la surface, qui leur sert comme de toict. L'office de Pan ne se pouvoit proposer ny expliquer plus au vif, qu'en le faisant Dieu des Chasseurs. La

raison que j'en donne, est, que toute action naturelle, soit de mouvement, soit de progrez, ne sçauroit mieux estre comparée qu'à une chasse. Les Arts & les Sciences chassent aprés leurs propres œuvres, & les desseins des hommes ont pareillement leurs pretentions & leur fin. En un mot l'on peut dire à bon droit que les actions naturelles vont toutes à la chasse, lors que par des moyens artificieux & subtils, elles cherchent ce qui peut contenter leur goust, ensemble les plaisirs & les delices du corps.

Le Lyon suit le Loup, & le Loup suit la Chevre.

L'on tient que Pan est le Dieu de tous les Laboureurs en general, parce que ce sont les hommes du monde, qui en leur façon de vivre s'accommodent le mieux à la Nature; qui tout au contraire est corrompuë dans les Villes, & à la

Cour des grands Rois, par un excés de déguisement & d'affetteries.

Or l'on attribuë plus particuliement au Dieu Pan, un Empire dans les montagnes, parce que la nature des choses se découvre mieux des lieux haut élevez, que des basses vallées; si bien que tels lieux sont ordinairement les plus propres à la Contemplation. De dire maintenant, que Pan est aprés Mercure un second Messager des Dieux, c'est une Allegorie toute Divine; estant veritable qu'aprés le *Verbe Divin*, la forme de cét Univers entonne les loüanges & les grandeurs de la Sapience éternelle. Ce Cantique du Prophete Royal le témoigne assez.

Les Cieux vont publiant la gloire du grand Dieu,
Et le Firmament dit; Ie suis sa Creature,
Et l'œuvre de ses mains.

Les Nymphes font passer le temps

au Dieu Pan, c'eſt à dire les Ames des vivans, qui ſont les delices du monde, & Pan meſme en eſt le conducteur. Nous voyons auſſi que les choſes ſuivent leur inclination naturelle comme leur chef, autour duquel elles danſent l'une aprés l'autre, avec une infinie diverſité, conforme à leur propre coûtume, ſans mettre jamais aucune fin à leur mouvement. Quelque part où ſe puiſſe tranſporter cette Nature infinie par le Dieu Pan, elle eſt toûjours accompagnée des Satyres & des Silenes, c'eſt à dire de la Jeuneſſe. Car il n'y a rien dans le monde qui ne ſe laiſſe fleſtrir à la fin, aprés avoir pouſſé dehors les rejettons de ſa premiere vigueur. De maniere que ſi quelqu'un regarde de bien prés comme un ſecond Democrite, les affections de l'un & de l'autre âge, il les trouve poſſible auſſi ridicules, que celles des Silenes & des Satyres.

Quant à la doctrine qui nous est proposée touchant les terreurs Paniques, elle me semble inventée avec beaucoup de Prudence. Il n'y a celuy qui ne sçache, que tous les hommes en general tiennent de la Nature une certaine crainte, & une apprehension de la vie, ou de l'essence, qu'on appelle conservation, capable de bannir & d'effacer tous les maux qui leur peuvent survenir. Il est vray neanmoins que cette mesme Nature ne sçait tenir aucune Mediocrité, veu que ce luy est une chose ordinaire de méler ensemble les apprehensions profitables, & les terreurs inutiles & vaines. C'est pourquoy si des yeux de l'ame on pouvoit penetrer bien avant dans la nature des choses, on les trouveroit toutes pleines de telles erreurs, principalement les affaires humaines, lesquelles durant l'affliction & l'adversité, ne manquent jamais d'estre fort travaillées

d'une certaine superstition, qui ne peut mieux être comparée qu'à une terreur Panique.

Par la témerité de Pan, qui fut si hardy que de défier Cupidon au combat, les Poëtes nous ont voulu representer, que la Matiere a je ne sçay quelle inclination, & un certain appetit à ruiner le monde, & à le reduire à son ancien Chaos; mais que l'extréme concorde, ou la parfaite union des choses, denotée par l'amour, ou par le Dieu Cupidon, tient cette violence en arrest, & la contraint de ne point sortir des bornes, ny hors de l'ordre requis; tellement que c'est un grand bien pour les hommes & pour les choses du monde, qu'en ce combat le Dieu Pan demeure vaincu. A cecy se rapporte encore ce qui arriva à Typhon, lors qu'il se trouva pris dans des filets. Car quelques grandes & extraordinaires que puissent être les choses, veu que Typhon signifie

signifient tumeur; soit que la terre, les mers, & les nuages viennent à s'enfler, rien n'empêche que la Nature n'enveloppe en des rets indissolubles, les superfluitez des corps, & qu'elle ne les lie ensemble, comme si elle en faisoit une chaîne de diamans, afin qu'ils ne sortent point hors de leurs bornes.

Pour le regard de ce qu'on attribuë à ce Dieu, qu'allant à la chasse, le bon-heur voulut pour luy seul, qu'il trouvât la Deésse Ceres, & que tous les autres Dieux ne la pûrent jamais rencontrer, quelque peine qu'ils y prissent; cela contient un avis, qui n'est pas moins veritable qu'il est judicieux, & plein de Prudence. Cét avis nous apprend, que ce n'est pas des Philosophes, comme des plus grands Dieux, dont il faut attendre l'invention des choses utiles, & bien-seantes à la vie, quand même ils employeroient à cét effet toutes les forces de leur es-

prit; mais seulement du Dieu Pan, c'est à dire de la subtile experience, & de la reconnoissance universelle de l'état du monde; invention qui n'avient la pluspart du temps que par accident, & comme en chassant. Par le défi de Pan & d'Appollon en l'Art de Musique, nous est enseignée cette doctrine salutaire, qu'il est impossible que celuy qui a trop bonne opinion de soy-même, & qui s'emporte hors des limites, puisse resserrer des liens de sobrieté la raison & le jugement humain. Car il faut remarquer icy, qu'il y a deux sortes d'Harmonie, ou de Musique; l'une de la Providence divine, & l'autre de la Raison humaine. Le gouvernement des choses du monde, & les plus secrets jugemens de Dieu, sonnent à l'entendement humain, ou, pour mieux dire, aux oreilles des mortels, je ne sçay quoy de rude & de discordant. Or bien que cette igno-

rance soit à bon droit representée par des oreilles d'Asne, il est vray neanmoins qu'on les porte pour l'ordinaire en cachette, & non pas en public; d'où vient que le grossier populaire ne peut ny voir ny remarquer la difformité de tels jugemens. Bref, il ne faut pas s'étonner si l'on a dit que le Dieu Pan n'aimoit que la Deésse Echo, pour montrer que le monde jouït de soy-même, & en soy, de toutes les autres choses. Et comme celuy qui aime, ne desire que de jouïr, le desir tout au contraire n'a point de bien où l'abondance se trouve. Voila pourquoy le monde, comme content de soy-même, est sans amours, & sans desirs de jouïr, si ce n'est possible qu'il aime le Discours, representé par les Nymphes & par l'Echo, ou s'il est plus exact, par Syringue. Or entre les plus excellentes parties de la parole, on choisit la seule Echo, pour la marier avec le monde. Aussi

eſt-elle la vraye Philoſophie, qui repete fidellement les paroles de l'Univers, qui écrit ce que ſa bouche luy dit ; & qui n'étant qu'une reſſemblance & une réflection de luy-même, n'y ajoûte rien du ſien, & ne fait ſeulement que reïterer les mots aprés luy. Il appartient à la perfection & au merite du monde de ne faire aucuns Enfans, étant bien veritable que le monde engendre quant à ſes parties : mais quant à ſon tout, comment peut-il engendrer, ſi hors de luy-même il ne ſe trouve aucun corps ? Touchant ſa fille putative, appellée *Iambe*, c'eſt une certaine addition à la Fable, ſagement inventée pour repreſenter les Sciences qui agiſſent autour de la Nature des choſes, & s'étendent par tout en quelque temps que ce ſoit ; mais qui en effet ſont inutiles, & comme autant d'enfans expoſez ; tantôt plaiſantes, à cauſe de leur cajolerie, & quel-

queſois auſſi, facheuſes & importunes.





DISCOURS XI.

Contre la Gourmandise.

A Voir cét homme qui n'est que ventre, on juge aussi-tôt qu'il represente la Gourmandise. Il a le col d'une gruë, tel que le souhaittoit avoir autre-fois le dissolu Philoxene, afin de gouster mieux les viandes, & de les savourer plus long-temps. Avec cela il tient d'une main un Loir, & de l'autre un Butor, parce qu'à l'imitation de ses oiseaux insatiables ; il ne se peut jamais saouler ; & tant plus il mange, tant plus il s'imagine d'en avoir besoin.

Ce vice veritablement est une grande brutalité, puis qu'au rapport de Seneque, l'homme a le ven-

tre si vaste; que la mer & la terre luy peuvent à peine suffire, au lieu qu'un pré suffit à un Bœuf, & une forest à quantité d'Elephans. Aussi faut-il avoüer, que les déreglemens & les excez insuportables de la Nature, ont toûjous rendu odieux ceux qui les ont faits, & particulierement les Princes. Suetone ledit ainsi en la vie de Vitellius, où il luy reproche, qu'il devoroit la chair des Sacrifices, sans se donner presque le loisir d'attendre qu'on l'eût tirée du feu : qu'au reste il mêloit ensemble la cervelle des Faisans & des Paons, les entrailles des Murenes, & les langues des Fenicopteres. Ce que Tacite remarque encore, & il y ajoûte, que dans les huit mois de son Empire, il consomma vingt-deux millions, cinq cens mille écus, en ses dissolutions, & en ses débauches. Cela m'oblige à croire, que les plus grandes calamitez qui s'attacherent autrefois à la for-

tune des Romains, ne procederent que de leur luxe, & particulierement de leur Gourmandiſe, qui en faiſoit la principale partie. Et comme les maux qui naiſſent de cette Hydre ſont infinis, auſſi eſt-il impoſſible de les décrire tous. Le grand S. Jerôme en rapporte deux bien remarquables, quand il dit, qu'elle eſt un obſtacle aux fonctions de l'eſprit, & au corps un braſier de Concupiſcence. A quoy ſe rapporte encore le ſentiment de S. Chryſoſtome, qui l'appelle la cauſe efficiente de toutes les maladies qui mettent l'homme au tombeau. Euſebe dit, que Domitius Afer mourut à la table, & que les viandes qu'il avoit mangées, l'étoufferent en la compagnie de ſes amis. Ce qui verifie aſſez ce que dit Galien; *Que ceux qui ont trop de ſoin de leur ventre, ne peuvent, ny eſtre ſains, ny vivre long-temps.* Ils ſe procurent la mort eux-meſmes

par le deſeſpoir, qui eſt le pire de tous les maux, & leur refuge ordinaire, quand il ne leur reſte plus de quoy fournir à leur dépenſe ſuperfluë : témoin Gabinius, cét homme voluptueux, qui s'étrangla miſerablement, ayant un jour veu ſes comptes, & trouvé qu'aprés avoir dépenſé la meilleure partie de ſes biens en feſtins, & en autres débauches, il ne luy reſtoit plus que cent ſeſterces. J'en pourrois nommer quantité d'autres, qui ont paſſé leur vie comme luy, & qui l'ont finie auſſi de même. Mais il me ſuffit de dire que les plus celebres Autheurs de leur temps, les ont tous eus en execration, & que leur memoire eſt & ſera toûjours infame dans les Ecrits qu'ils en ont laiſſez. Poſſidonius en ſes Epigrammes, & Theodore d'Hieropolis, peſtent tous deux contre l'Athlete Theagines, & contre Milon Crotoniate, l'un deſquels mangeoit un Bœuf,

& l'autre un Taureau. Solithée le tragique reproche à Lythierſa, fils de Mydas, qu'il étoit ſujet à ſa bouche plus qu'homme du monde. Theopompe attribuë ce même vice à Thiar, Roy des Paphlagoniens. Hellamie fait une invective ſur le même ſujet contre Eriſicton, fils de Myrmedon, ſurnommé Atho, c'eſt à dire *inſatiable*. Eubole en ſon Anthiope, reproche le meſme aux Theſſaliens ; & Palemon écrivant à Timée, dit que les Atheniens furent ſi peu jaloux de l'honneur de leur Nation, & ſi effrontez, qu'ils dédierent un Temple à la Gourmandiſe. J'obmets là deſſus les penſées des Commiques, entre leſquels un certain Platon rapporté par Athenée, eut fort bonne grace de reprocher à Philoxene le Leucadien, que ſes plus ſerieuſes occupations étoient dans une cuiſine, où il faiſoit ſon Dieu de ſont ventre. Et Hermippe l'eut en-

core meilleure, lors que parlant de Notippe le Tragique, homme gourmand, s'il en fût jamais : Certainement, s'écria-t'il, si tous les autres soldats sçavoient joüer des couteaux aussi bien que celuy-cy, il ne faudroit que les envoyer à la guerre ; car je m'asseure qu'un jour ils engloutiroient tout le Peloponese.

Mais qu'est-il besoin de tant d'exemples, puis qu'on sçait bien que toutes les Histoires generalement blasment le luxe des tables ? N'a-t'il pas toûjours été banny des Republiques bien policées ? Les Atheniens ne defendirent-ils pas à leurs Enfans de n'entrer jamais dans la maison de Gnosippe, parce qu'il étoit insatiable à un point, que la Gourmandise le faisoit haïr de tout le monde ? Les Lacedemoniens n'aprirent-ils pas de Lycurgue leur Legislateur, l'Art de regler leur dépense ? Et n'est-il pas vray encore,

que les anciens Romains firent une Loy, par laquelle ils ordonnerent à tous les Bourgeois de manger en public, pour leur oſter par ce moyen la trop grande liberté qu'ils avoient de ſe remplir de vin & de viande ; Epaminondas, ce grand Capitaine Thebain, haïſſoit ſi fort les yvrognes & les gourmands, qu'il chaſſa de ſon armée avec ignominie, un certain ſoldat, qu'il ſçavoit être ſujet à ces deux vices infames, & qui à force de les pratiquer, étoit devenu ſi gros & ſi gras, que trois targes pouvoient à peine ſuffire à luy couvrir le ventre.

Tels hommes materiels & terreſtres, qui ſemblent ne faire gloire que de leur em-bon-point, & qui ſouhaiteroient volontiers que leur ame fût comme leurs corps, une peſante maſſe de chair, ne nous loüeront-ils point encore les banquets de Cothys Roy de Thrace, ceux de Cleopatre Reine d'Egypte,

deduits au long par Socrate le Rhodien ; ceux d'Ariane, dont il eſt fait mention dans Plutarque ; ceux d'Antiochus Roy de Syrie ; ceux de Demetrius Phalerée, qui dépenſoit tous les ans ſix cens talens ; ceux d'Alexandre le Grand, qui diſſipoit en delicateſſe de table, tout ce qu'il gagnoit de butin dans les païs de conquêtes ; ceux de Lucullus, par qui fut premierement introduit le luxe dans Rome ; & encore plus ceux de Neron, & de Commode, qui pour contenter leurs ventres toûjours affamez, dépeuplerent l'air d'oiſeaux, la mer de poiſſons, & la terre de ce qu'elle a de plus delicieux ? Ne voudront-ils point élever au Ciel toute cette engeance d'hommes gourmands qui rampent comme eux ſur la terre. Tel fut autrefois le Romain Apicius, ce devorateur public des Finances du Capitole, qu'on tient avoir compoſé un livre de l'Art de

faire des ſauſſes, & des ragouts; outre qu'il prit bien la peine luy-meſme d'aller juſques en Lybie, ſur un ſimple rapport qu'on luy fit, qu'il y avoit en ce païs là certaines figues delicieuſes, & d'une groſſeur demeſurée. Le prodigue Criſpin, acheta un mulot ſix mille ſeſterces. Caligula, qui mangea avec des femmes de mauvaiſe vie preſque tout le Treſor que Tibere luy avoit laiſſé. Neron qui ne ceſſoit d'yvrogner depuis midy juſqu'à minuit. Heliogabale qui ne faiſoit point de feſtin à moins de cent ſeſterces; Le jeune Maximin, qui en un ſeul repas beut un demi-muid de vin, & mangea quarante livres de chair. L'Empereur Getha, qui ſe fit ſervir par ordre Alphabetique de toute ſorte de mets exquis, & qui fut trois jours entiers à ſe ſaouler; Claudius Albinus, qui en un ſeul ſoupé mangea cent poiſſons, dix melons, cinq cens figues,

trois cens huiſtres, & vingt livres de raiſins. Aſtidamante Mileſien, devora luy ſeul toute la viande qu'on avoit ſervie au Roy Ariobazanes en un feſtin ſolemnel.

Voila les honneſtes gens qui loüeront ces Sardanapales, pour tant d'exploits remarquables qu'ils auront faits à la table. Comme au contraire, ils blaſmeront les diettes de Pythagore, les banquets Attiques, les dîners des peuples d'Arcadie, les ſoupers des Lacedemoniens, & l'abſtinence des Thraces. Ils tiendront pour ridicules les Prêtres Egyptiens, qui étoient trois jours entiers ſans manger; les Mages de Perſe, qui ne vivoient que d'herbages; & les Gymnoſophiſtes des Indes, qui n'avoient que des pommes en leurs repas ordinaires. Ils ne voudront point oüir parler d'Anacharſis, Zenon Telemachus; & Protogenes, qui faiſoient leur plus delicieuſe nourriture de féves,

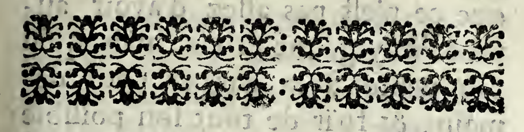
ves , de glands , de raves , de poires ſauvages , & de lupins : Cette auſterité leur fera mal au cœur : Elle paſſera chez eux pour oſtentation , & ne leur ſervira que d'un ſujet de riſée. Mais qu'ils ſe mocquent tant qu'ils voudront de la ſobrieté de ces grands hommes, pour tout cela leur memoire ne laiſſera pas d'eſtre à jamais en veneration. Cette glorieuſe habitude , par laquelle ils ont trouvé l'art de domter la faim avec peu de choſe , les a mis en poſſeſſion de toutes les vertus ; au lieu que la Gourmandiſe a rendu eſclaves de tous les Vices , ceux qui n'ont vêcu que pour elle , qui les a fait mourir miſerablement. Que ſi l'on recherche bien quelle a été leur vie , & quelle eſt ordinairement celle de leurs ſemblables , on trouvera que c'eſt un Monſtre épouvantable , qui tient beaucoup plus de la beſte que de l'hom-

me , & d'avec qui ſont inſeparables generalement tous les défauts les plus imparfaits de l'ame & du corps.









DISCOURS XII.

Contre l'Oisiveté.

CE mysterieux Emblême est tiré d'un Symbole de Pythagore, qui defend de s'asseoir sur le Boisseau; comme s'il vouloit montrer par là, que l'homme ne doit jamais estre Oisif, n'y s'attendre aux biens-faits d'autruy; mais plûtôt se faire du bien à soy-même par son travail, & par sa propre industrie. Car c'est asseurement ce que signifie le Boisseau, ancienne mesure d'Athenes, contenant autant de bled qu'il en falloit en un jour, pour la nourriture d'une personne. De maniere que quand Pythagore dit, qu'il ne faut pas s'asseoir dessus, c'est comme s'il disoit,

que ce n'eſt pas aſſez d'avoir aujourd'huy gagné ſa vie ; mais qu'il faut penſer à la gagner pour demain, & fuïr de tout ſon poſſible l'Oiſiveté, comme la pire de toutes les choſes du monde.

Elle eſt en effet le plus grand mal de la vie : & cette propoſition n'eſt pas ſi obſcure, qu'elle ne paroiſſe claire à quiconque la voudra conſiderer. Je veux qu'il ſoit veritable, qu'entre tant de maux qu'on abhorre naturellement, il n'y en a point de plus odieux aux hommes que ceux qui ſont attachez à la Pauvreté, comme encore les maladies du corps, & les vices de l'ame ; ſi eſt-ce que pour contagieuſes que ſoient ces imperfections, il n'eſt pas incompatible qu'on n'en retire quelques fois de l'ütilité, & meſme qu'il n'y puiſſe avoir en elles je ne ſçay quoy de loüable. Car nous voyons par épreuve, que celuy là n'eſt pas moins genereux, qu

ſçait vertueuſement uſer des richeſſes, que cét autre qui n'en poſſedant aucunes, les mépriſe au lieu de les deſirer. L'on en peut dire de meſme des maladies, leſquelles quoy qu'inſupportables au corps, ſont neanmoins cauſe bien ſouvent, que l'ame ſe détachant des affections de la terre, ſe ramaſſe toute en ſoy, pour s'élever avec moins de peine à la contemplation des choſes celeſtes. Quant au Vice, encore qu'il ne puiſſe de ſoy cauſer aucun bien, il peut toutesfois eſtre joint à beaucoup de bonnes choſes. De maniere que dans les tenebres meſmes de celuy qui en eſt attaqué, l'on voit quelquefois éclater une merveilleuſe vivacité d'eſprit, accompagnée d'autant de reſolution que de grandeur de courage.

L'Ancienne Hiſtoire nous donne de beaux exemples, en la perſonne d'Annibal, d'Alcibiades, de Silla,

de Catilina, & de plusieurs autres, qui dans le mélange de leurs vices, ne laissoient pas de cacher de grandes vertus ; si bien que pour leurs qualitez bonnes & mauvaises, on les pouvoit proprement nommer des Monstres composez d'une diverse nature.

S'il est donc vray que le Vice, tout pernicieux qu'il est, peut avoir quelque liaison avec les choses bonnes & loüables ; de ce que je viens de dire il faut inferer, que l'on doit fuïr l'Oisiveté, non seulement plus que les maladies du corps, & les disgraces de la fortune : mais encore plus que le Vice mesme. Car outre qu'une si dangereuse peste n'a jamais été cause d'aucun bien, il est impossible qu'il y ait la moindre conformité entre elle, & les qualitez qui sont reéllement bonnes, ou du moins qui en ont quelque apparence. Où cét Hydre croupit lâchement, là n'éclate aucun

rayon

rayon d'eſprit ; là n'eſt conceuë la moindre penſée de gloire : Et là finalement ne ſe remarque, ny trace de Vertu, ny ombre d'Immortalité. L'on peut donc bien dire que les ames oiſives n'ont point de vie, non plus que ces eaux marécageuſes, qui à force de croupir deviennent mortes, ou corrompuës. En quoy les hommes oiſifs ſont d'autant plus à blâmer, qu'au lieu que les vicieux n'imitent ſeulement que les bêtes, en perdant l'uſage de la Raiſon, qui eſt le plus precieux don de Dieu & de la Nature. Ces autres par leur moleſſe engagent leur condition dans un malheur ſans exemple, dautant qu'ils ſe privent enſemble de la vraye Raiſon, & du bon ſens, toutes leurs meditations n'étant que pure folie. C'eſt eſtre plus qu'inſenſé, dit le plus Sage de tous les hommes, que de mener une vie oiſive. Que ſi l'on en demande la cauſe; c'eſt que par l'Oi-

siveté les passions sont aux hommes, ce que les écueils sont d'ordinaire aux mal-avisez Navigeurs; & qu'elle est à proprement parler, la racine & la source de toutes sortes de maux, comme étant plus dommageable que n'est le Vice. On ne mettra jamais en doute cette verité, si on considere bien qu'encore que le Vice soit comme naturel à plusieurs, il n'est pourtant pas contraire à la nature de l'homme, de qui les mauvaises inclinations sont comme des rejettons, que pousse au dehors un confus mélange d'humeurs contraires & mal reglées. Mais quant à l'Oisiveté, c'est une contagion fatale à l'humaine Nature, de qui elle est mortelle ennemie. Car étant certain que l'Action & la Contemplation sont naturelles à l'homme, c'est asseurement contre sa Nature, quand il avient qu'il ne s'adonne ny à l'un ny à l'autre. Ainsi d'autant plus que

sont infames, odieuses & detestables les choses contre Nature; d'autant plus aussi doit on fuïr l'Oisiveté plûtôt que le Vice; bien que non pas comme ennemy, mais comme une chose qui gaste & qui détruit entierement la Raison, le Sens, & l'Humanité.

Or ce n'est pas seulement au corps naturel, mais encore au Politique, que l'Oisiveté cause ces pertes & ces dommages. Elle mesme ne détruit pas moins les grands que les petits, & ruine aussi-tost les Etats des Princes, que les maisons des particuliers.

Elle a perdu les Rois, elle a perdu les Villes,
Et par elle ont regné les discordes civiles.

Possible aussi fut-ce pour exterminer un si grand mal, que durant le Regne d'Amasis, on ordonna que châque Citoyen eût à comparoître tous les ans devant son Juge, pour

luy déclarer à quoy il employoit le temps, sur peine d'estre condamné à mort. Solon ayant apris cette mesme loy des peuples d'Egypte, l'imposa depuis aux Atheniens; & voulut de plus, qu'il fût permis à chacun d'accuser en jugement les paresseux & les faineans, comme personnes que l'Oisiveté rendoit esclaves des vices. On pratiqua le semblable à Rome, où pas un Citoyen n'osoit paroître en public, s'il ne portoit sur luy quelque marque de sa profession, ou du métier dont il se servoit à gagner sa vie.

L'homme a donc bien tort d'être paresseux, puis qu'au dire d'Aristote il n'y a rien d'oisif en la Nature, & qu'il est certain que toutes les choses de l'Univers ont leur travail, & leur tâche à faire. Cette verité ne peut estre contredite; & nous avons une connoissance plus forte que celle de la Nature, qui

nous oblige à la confesser. Car avec ce qu'il est à croire que les Anges s'occupent perpetuellement à servir Dieu, les Cieux à rouler, les Astres à communiquer leurs influences, & les Elemens à les recevoir, pour en produire diverses choses; nous voyons par experience que toutes les Creatures travaillent, comme les oiseaux à voler, les poissons à nager, les Quadrupedes à courir, les Reptiles à ramper, & les Plantes à se renouveller. Jugeons par là de ce que doit faire l'homme, qui est le plus noble de tous les Animaux, & comme le but principal, pour lequel Dieu a creé l'Univers. Il a tort sans doute, s'il ne deteste l'Oisiveté, & s'il ne mange son pain à la sueur de son visage, comme le devoir & les Loix divines l'y obligent. Car il luy vaudroit autant estre enseveli tout en vie, que de vivre dans le monde, & de n'agir pas. Tel a été le senti-

ment des Anciens, comme il ſe verifie par l'exemple de Turrantius Senateur Romain. Ce grand homme voyant qu'en conſideration de ſes travaux paſſez, & encore plus de ſon âge qui étoit de quatre vingt-dix ans, Jules Ceſar l'avoit diſpenſé d'aller au Senat, s'en retourna en ſon logis, & n'y fut pas plûtôt arrivé, qu'il voulut que ſes gens l'enſeveliſſent, & le pleuraſſent comme s'il eût été mort. Cependant quelques-uns de ſes voiſins, qui accoururent au bruit, l'ayant prié de leur dire pourquoy il faiſoit cela; C'eſt, leur répondit-il qu'on m'a oſté mon Employ, pour me reduire à l'Oiſiveté, qui eſt la mort de l'eſprit, & le tombeau de l'homme vivant. Ce qui fit une ſi forte impreſſion dans ſon ame, qu'il ne voulut point reſſuſciter de cette mort imaginaire, qu'on ne l'eût auparavant remis en ſa charge, pour l'exercer à l'accoûtumée. En effet

ç'a été par le travail que les plus grands Politiques ont toûjours fait heureuſement fleurir les Etats. Car il s'eſt veu par épreuve, qu'en toute ſorte de perils & d'évenemens de mauvais Augure, leur vigilance a ſçeu détourner l'orage, dont ils étoient menacez. De maniere qu'on ne peut deſavoüer, qu'en agiſſant de l'eſprit dans le Cabinet, ou de la main dans le Camp, ils n'ayent fait les plus illuſtres actions qui ſe liſent dans l'Hiſtoire. Elle nous le témoigne par l'exemple d'Alexandre, dont la plus forte raiſon, pour animer ſes ſoldats étoit de leur dire, qu'il devoit à ſa diligence toutes ſes Victoires & ſes Conqueſtes.

A cecy ſe rapporte ce que nous liſons de Marc Aurele, qui ſur le meſme ſujet parlant à ceux de ſa Cour : L'Oiſiveté, leur dit-il, offence les Dieux, ſcandalize les hommes, gaſte les Etats, corrompt

les Bons, & acheve de perdre les méchans. Les voiries des villes, les cloaques des ruës, & les sentines des navires, infectent moins l'air que cette commune peste n'infecte le monde. Voila pourquoy je puis dire sans mentir (& j'en atteste les Dieux immortels) que durant vingt ans que j'ay été en charge au Senat, & depuis dix autres qu'il y a que je gouverne l'Empire, j'ay fait foüetter, jetter dans des puits, enterrer tous vifs, pendre, gesner & bannir plus de trente mille vagabonds, & plus de dix mille femmes publiques, que la seule faineantise avoit débauchées. Ce grand Empereur traittoit ainsi les hommes oisifs; & ainsi les punissoit. Caton le Censeur n'alloit jamais par la ville, qu'il ne donnât de l'apprehension aux gens de métier qui se hastoient de travailler, quand ils le voyoient, pour n'estre repris & mis à l'a-

mende s'ils n'avoient la main à l'œuvre.

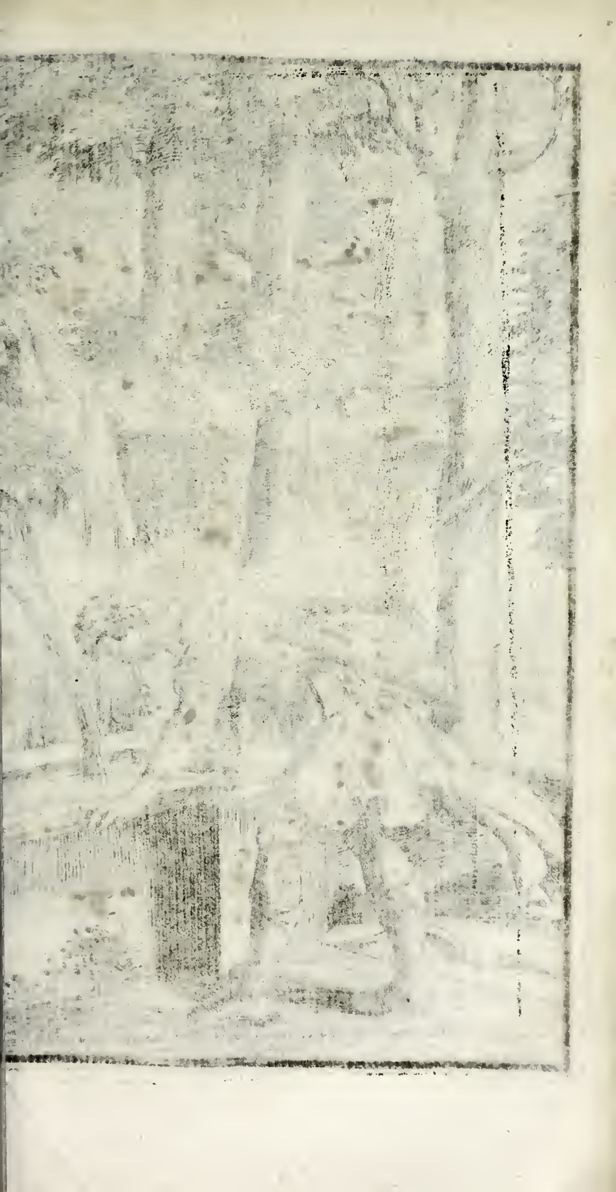
L'homme donc étant né pour travailler ; comme l'oiseau pour voler, il faut qu'en ses plus tendres années, il apprenne à s'y accoûtumer, & qu'il se souvienne de ces peuples dont fait mention Aristote ; lesquels dés aussi-tost que les enfans étoient nez, les plongeoient dans de l'eau froide, pour les endurcir à la fatigue comme les Poëtes feignent que Thetys y plongea son fils Achille. Aussi à vray dire c'est le seul travail,

Qui vient à bout des plus penibles choses,
Qui peut changer nos épines en roses,

& qui a mesme éleve par dessus la condition des mortels tous ces illustres Herôs que l'Antiquité nous vante si fort. Dans les saintes Lettres, Moyse, Joseph, Samuel, David : Dans l'Histoire

prophane, Hercule, Theſée, Jaſon, Pyritous, Ulyſſe, Alexandre ſeront encore en la bouche de la Poſterité tous ceux qui ſçauront imiter ces grands Chefs par des actions laborieuſes, & dignes de la memoire des hommes.






Marie, Brio



DISCOURS XIII.

Contre l'Amour de soy-mesme.

LA Nature avoit avantagé Narcisse de tant de beautez & de graces, qu'il étoit un sujet d'admiration à tous ceux qui le regardoient. Mais la bonne opinion qu'il se donnoit de soy-mesme à cause de sa beauté, luy faisoit avoir un dégoust insuportable de toutes choses. Ainsi s'aimant un peu trop, au desavantage de tous les autres, qu'il méprisoit, il se retira dans les forests, pour y mener une vie solitaire parmy les plaisirs de la chasse, avec quelques-uns de ses compagnons, qui en étoient idolatres. La Nymphe Echo l'accompagnoit en quelque lieu qu'il allât, estant a-

moureuſe de luy. Cependant qu'il paſſoit ainſi ſa vie, ſon Deſtin le conduiſoit d'ordinaire au bord d'une fontaine, pour s'y repoſer au plus chaud du jour. Ce fut là que voyant à ſa perte ſa propre image, il ſe mit à la contempler avec paſſion. Plus il ſe miroit dans cette onde, & plus il admiroit ſa beauté. Mais enfin ne ſe pouvant laſſer de regarder ſon portrait, l'excez du plaiſir qu'il y prit le fit devenir immobile; Tellement qu'il fut changé en la Fleur appellée de ſon nom. Or cette meſme fleur s'épanoüit au commencement du Printemps; l'on tient qu'elle eſt conſacrée aux Dieux infernaux, comme à Pluton, à Proſerpine, & aux Eumenides.

Cette Fable repreſente le ſuccez & le naturel de ceux de qui la beauté du corps, ou de telle autre qualité, dont la ſeule Nature les a doüez, & non leur propre indu-

ſtrie, en tirent un ſujet de s'aymer eux-meſmes, avec une paſſion exceſſive. Auſſi voit-on ordinairement que les eſprits qui ſont là reduits, ne s'employent guere volontiers au bien du public, ny aux affaires Politiques. Toute la raiſon que j'en puis apporter eſt que dans l'êtat de la vie qu'ils menent, il leur avient ſouvent d'eſtre baffoüés & tenus à mépris. De maniere que ſe voyant ainſi mocquez, ils ſe troublent, & s'aviliſſent. C'eſt pourquoy la pluſpart du temps ils ſe retirent aux champs, pour y mener une vie ſolitaire & privée avec quelques-uns de ceux qui ont accoûtumé de les courtiſer, & qui pareils à la Nymphe Echo, les flattent en tout ce qu'ils diſent, & les ſecondent toûjours, avec une complaiſance de paroles. Cependant, ceux-cy gaſtez & rendus encore plus vains, tant par la converſation de telles perſonnes, que par leur molle façon

de vivre, demeurent comme éperdus & ravis de la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mesmes. De cét amour propre, se forme en eux une extréme faineantise, & un assoupissement qui les saisit de toutes parts; les engourdit si fort, que toute la vivacité de l'esprit, les abandonne aussi-tost: Voila pourquoy les hommes de cette humeur sont fort à propos comparez aux fleurs du Printemps. La raison est, pource que tels esprits fleurissent, & sont en estime en leurs commencemens: Mais depuis qu'ils viennent sur l'âge, ils ne font que languir: si bien que tout l'espoir qu'on s'est donné d'eux se perd & s'évanoüit. A cecy se rapporte encore que ladite fleur est voüée aux Dieux infernaux, pour montrer que tels hommes ne sont bons à rien. Car les Anciens avoient accoûtumé de consacrer aux Ombres & aux Deïtez infernales, tout ce qui ne portoit

toit aucun fruit, & qui ne faiſoit que paſſer, comme le vaiſſeau qui voguant en pleine mer, fend les vagues legerement, ſans laiſſer aucune trace de la route qu'il tient.







DISCOURS XIV.

De la Convoitise, ou de la Passion, & de sa nature.

SEmele étant amoureuse de Jupiter l'obligea d'un inviolable serment, à luy promettre de ne l'éconduire d'aucune chose qu'elle luy pût demander; si bien qu'ayant requis le le Pere des Dieux de coucher avec elle, de mesme qu'avec Junon, son indiscrette demande fut cause qu'elle mourut dans les flammes. Aprés sa mort, l'Enfant qu'elle avoit conceu dans son ventre, en fut tiré dehors, & mis par Jupiter en son propre flanc, jusques à ce que le terme destiné à l'accouchement arrivât. Ce Roy des Dieux ne pouvoit marcher, & sembloit estre

boiteux, pour la grande incommodité que luy causoit cét Enfant; qui pour ce sujet fut appellé *Bacchus*, ou *Denis*, à cause de la peine qu'il luy donna durant qu'il l'eust dans sa cuisse. Mais aprés qu'il fut venu au monde, Proserpine eut charge de l'élever durant quelques années. Son visage avoit de l'air de celuy d'une femme; tellement qu'il paroissoit ambigu de sexe, ou Hermaphrodite. On tient qu'il demeura mort & ensevely quelque espace de temps, au bout duquel il revint au monde. En sa jeunesse il inventa le premier l'usage du vin, & les moyens de cultiver la vigne; ce qui le mit si fort en estime, qu'il conquit tout le monde, jusques aux dernieres contrées des Indes. On le voyoit ordinairement sur un Char tiré par des Tygres, & autour de luy certains Demons tous difformes, appellez *Cubales*, qui trepignoient devant ce Dieu; dont la compagnie

étoit encore honorée de celle des Muſes. Il prit à femme Ariadne, aprés que Theſée l'eut abandonnée. Les Anciens luy conſacroient le Lierre, & le diſoient être inventeur de certaines ceremonies, qu'ils nommoient ſacrées, bien qu'elles fuſſent pleines de fureur, de débauche, & de cruauté : Auſſi ſon vray métier étoit de rendre les autres troublez, & de tourner la Raiſon en rage. Il eſt certain qu'aux Fêtes ſolemnelles de Bacchus, appellées *Orgies*, deux excellens hommes furent mis en pieces par ſes Prêtreſſes, à ſçavoir Penthée, & Orphée; l'un pour avoir voulu regarder ſes ceremonies du haut d'un arbre, & l'autre en joüant de la Lyre. Or peu s'en faut que les proüeſſes de ce Dieu ne ſe confondent avec celles de Jupiter.

Cette Fable a je ne ſçay quel rapport avec la coûtume, ou l'Habitude ne s'en pouvant trouver de

meilleure en toute la Philosophie Morale. Par la personne de Bacchus nous est representée la nature de la Convoitise, ou de la Passion. La mere de la plus nuisible Convoitise qu'on puisse trouver, n'est autre que l'appetit, ou le desir d'un bien apparent. Cette Passion se conçoit par une envie illicite, devant qu'estre bien étenduë, ou examinée. Mais lors que l'affection commence à boüillir, sa propre mere, à sçavoir la nature du bien, se ruine & se perd dans un embrasement superflu. Ainsi tant qu'il se trouve de la Convoitise dans l'esprit de l'homme, qui en est comme le Pere, signifie par Jupiter, elle se cache & se nourrit au dedans, principalement en la partie inferieure, où elle picque l'ame si avant, que ses actions en sont incommodées, & vont de travers. Mais depuis que par le moyen du Consentement & de l'Habitude, elle

est confirmée & reduite en acte, Proserpine prend le soin de l'élever durant quelque temps; Cela veut dire, qu'elle cherche à se cacher dans les lieux écartez & sousterrains, jusques à ce que secoüant le frein de la honte, & de l'apprehension, elle devient effrontée, & se couvre du pretexte de quelque Vertu, méprisant finalement l'Infamie. Il est encore tres-veritable, qu'une forte affection semble avoir un sexe ambigu, parce que son impetuosité tient de l'homme, & son impuissance de la femme.

Ils ont feint que Bacchus revint en vie, aprés estre mort, pour montrer qu'il ne faut pas ajoûter foy aux Passions, qui ont cela de propre, de paroître endormies, & comme éteintes : mais qui ne manquent jamais de se réveiller bien-tôt, quand l'occasion s'en presente, ou lors qu'elles ont tant soit peu de matiere. Quant à l'invention de la

Vigne, je la trouve ingenieuse & prudente, parce que toute Affection est accorte & active à chercher des attrayemens. Mais entre tant de choses qui sont parvenuës à la connoissance des hommes, il n'en est point de plus puissante que le Vin, pour éveiller & enflammer quelque Passion que ce soit; aussi tout le reste n'a rien de commun avec cecy. L'on attribuë à Bacchus l'honneur d'avoir conquis plusieurs Provinces, & entrepris une guerre éternelle, parce que la Convoitise ne se contente jamais des choses acquises; au contraire elle veut toujours passer outre, éprise qu'elle est d'un desir insatiable & sans bornes.

Les Tygres se tiennent auprés d'une Passion si dereglée, & tirent son Char; pour montrer que lors que l'Affection ne va plus à pied, mais en coche, ayant gagné la victoire sur la Raison, elle se mon-

tre cruelle & indomptable à tous ceux qui s'oppoſent à ſes forces. Or ce n'eſt pas ſans ſujet que certains Demons ridicules ſautent autour du chariot de Bachus, à cauſe que toute Paſſion débordée produit aux yeux, en la bouche, & en l'action, des mouvemens incivils, brutaux, mal-ſeants, & pleins de legereté: d'où vient que tel paroît agreable à ſoy meſme en quelque émotion de Colere, d'Orgueil, ou d'Amour, qui ſemble tout à fait ridicule & difforme aux autres.

Les Muſes tiennent compagnie à Bachus, pour montrer qu'il n'eſt point d'Affection qui ne ſemble favoriſée de quelque Doctrine. Et c'eſt en cecy que la complaiſance des eſprits amoindrit la majeſté des Muſes, lors qu'elles ſe rendent eſclaves de l'Affection, au lieu d'eſtre les guides de la vie. Entre les autres Allegories, celle-cy me plaît, à ſçavoir que Bachus ſe rendit

amoureux d'une femme abandonnée d'un autre mary; estant certain que l'Affection veut & desire ce que l'Experience a rebuté. Et je dis que tous ceux qui s'assujettissent à leurs propres affections, & les suivent ne font qu'accroître le prix des choses dont ils veulent joüir (soit qu'elles consistent aux honneurs, aux richesses, aux amours, en la gloire, en la science, ou en telles autres qualitez) qu'ils suivent indiscrettement des passions, que les autres ont quittées il y a long-temps, aprés les avoir éprouvées.

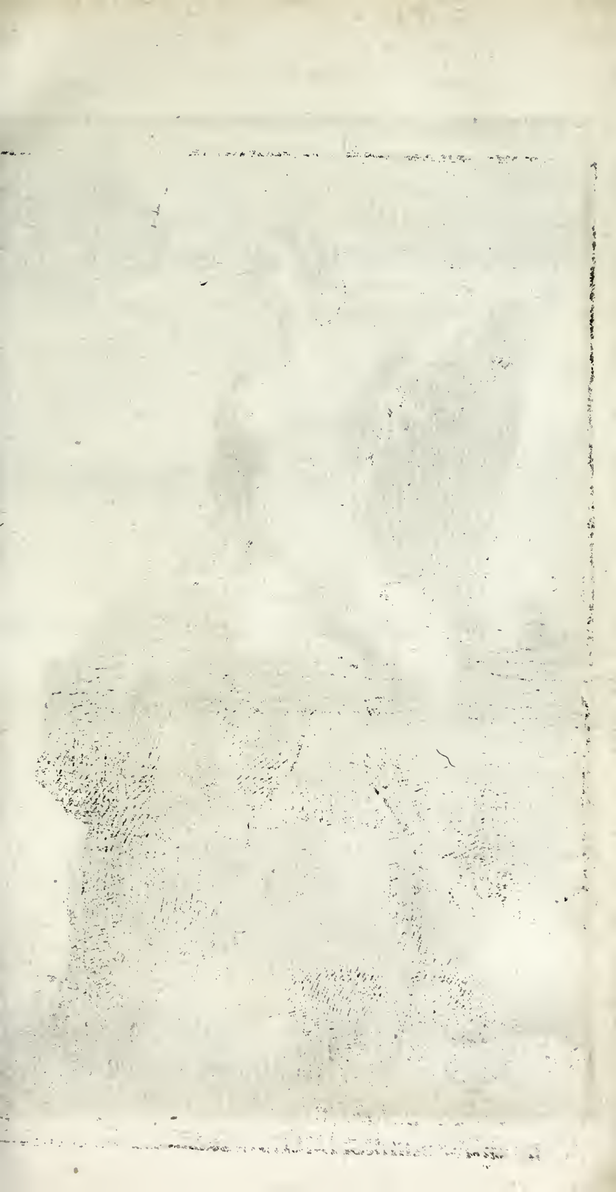
Le Lierre fut consacré à Bacchus avec beaucoup de mystere. Cét arbre a celà de propre, de conserver sa verdure en Hyver, puis de ramper autour des murailles, & de les embrasser de ses rameaux. Quant au premier, il n'est point d'Affection, qui par le moyen de la repugnance, & comme par une

maniere d'Antiperistase, ne se maintienne en vigueur & en verdure en Hyver, à l'imitation du Lierre. Pour le regard du second, l'excez de la Passion qui prédomine en l'homme, embrasse toutes les actions & tous les conseils humains, se mélant comme le Lierre, & tournoyant parmy eux. Ce n'est pas merveille encore, si les coûtumes superstitieuses s'attribuent au Dieu Bacchus; étant veritable que toute Affection dereglée se laisse emporter entierement aux fausses Religions.

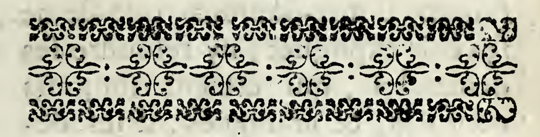
Pantée ayant été dechiré & demembré par les Prêtresses de Bacchus avec Orphée, nous apprend qu'une Affection ardente se rend ordinairement revesche, & du tout contraire, soit aux curieuses recherches, soit aux avis salutaires & libres. Bref, la confusion entre les personnes de Bacchus, & de Jupiter, peut estre fort proprement adaptée à nôtre propos, veu que les

entreprises illustres & honorables, jointes aux merites signalez & glorieux procedent tantost de la Valeur, ou de la Raison, & tantost d'une Affection cachée, ou d'une Convoitise secrete, quelques loüanges qu'y puissent apporter les langues, & les voix de la Renommée; de maniere qu'il n'est pas beaucoup facile de distinguer les faits de Bacchus, d'avec ceux de Jupiter.









DISCOURS XV.

De la Science, & de la Pratique jointes ensemble.

LEs Anciens ont tenu le Sphinx pour un Monstre, qui paroissoit diversement à la veuë. Il avoit le visage & la voix d'une jeune fille, les plûmes d'un oyseau, & les pieds d'un griffon. Sa demeure ordinaire étoit au païs de Thebes, sur le sommet d'une haute montagne, d'où il sortoit pour se mettre en embusche dans les grands chemins: Puis comme il avoit assailly, & reduit sous sa puissance les voyageurs, il leur proposoit certains Enigmes embarrassez & obscurs, qu'on estimoit venir de la part des Muses. Si ceux ausquels il les proposoit,

étoient ſi mal-heureux, que de ne ſçavoir expliquer, ny reſoudre ſes demandes, qui étoient toujours confuſes, & ambiguës, il les déchiroit tout auſſi-toſt. Cette miſere ayant duré long-temps, les Thebains propoſerent pour recompenſe l'Empite de Thebes, à quiconque pourroit expliquer les Enigmes du Sphinx, puis qu'il n'y avoit pas d'autre moyen pour le vaincre.

La grandeur de ce ſalaire émeut tellement Oedipe, homme prudent, & plein de vivacité, mais incommodé de ſes jambes, qu'il ſe reſolut d'en venir à l'épreuve. S'étant donc preſenté au Monſtre avec beaucoup de confiance, d'abord il luy demanda quel pouvoit être l'animal qui venoit au monde à quatre pieds, qui n'en avoit que deux par aprés, puis trois, & à la fin quatre comme auparavant. Oedipe répondit à cecy ſans s'étonner, que cét Animal n'étoit autre que l'hom-

me, qui aprés sa naissance sembloit aller à quatre pieds, tant qu'il étoit enfant, se soustenant par le moyen de ses jambes & de ses mains : mais étant devenu grand à quelque tems de là ; se servoit des deux pieds, jusques à ce qu'en sa vieillesse il prenoit un bâton pour s'appuyer, si bien qu'il sembloit en avoir trois ; & finalement en son dernier âge, ses nerfs étãs affoiblis, il demeuroit couché dans son lict, où il rampoit, comme s'il en avoit quatre. Oedipe ayant gagné la victoire par cette veritable réponse, donna la mort au Monstre, dont le corps fut mis sur un asne & ainsi mené en triomphe. On le fit Roy des Thebains, suivant les conditions accordées.

Cette Fable qui n'est pas moins ingenieuse que belle, semble avoir esté inventée sur le sujet de la Science, jointe à la Pratique. Car ce n'est pas sans raison que la Science peut être appellée un Monstre,

dautant qu'elle produit dans les esprits des ignorans d'étranges étonnemens. Elle est differente de figure & de veuë, pour les diversitez des sujets ausquels elle s'occupe. Son visage ressemble à celuy d'une femme, & sa voix aussi, à cause de son agréement, & des charmes de son langage. On luy donne des aîles, parce que ses inventions discourent & volent en mesme temps: car les Sciences se communiquent entr'elles, comme nous voyons qu'en un instant un feu en allume un autre. C'est à propos qu'on luy attribuë des griffes aiguës & ravissantes, pour montrer que les argumens & les axiomes des Sciences penetrent bien avant dans l'esprit, & qu'ils s'y attachent de telle sorte, qu'il luy est presque impossible de bouger, & de se developer. Le Saint Philosophe remarque cecy, lors qu'il dit, *Que les paroles des Sages sont comme des aiguillons, & des*

cloux, qui penetrent fort avant. Or il n'eſt point de Science qui ne ſemble faire ſa demeure ſur les montagnes: car on la tient de ſoy pour une choſe ſublime, & qui d'enhaut découvre l'Ignorance de toutes parts, comme du ſommet de quelque rocher.

L'on feint encore que la Science ſe met en embuſche aux chemins publics, parce qu'en quelque lieu qu'on ſe trouve durant ce pelerinage de la vie humaine, il ſe preſente toujours aſſez de matiere & de ſujet à la Contemplation. Ce Monſtre propoſe aux hommes des queſtions difficiles, & des Enigmes divers, aprouvez des Muſes, & poſſible ennemis de la cruauté, durant qu'ils font leur ſejour parmy elles. Car tant que nos études, nos meditations, & nos recherches n'ont point d'autre fin que la Science, l'entendement n'eſt ny reſſerré ny geſné, au contraire il diſcourt li-

brement, & quelque doute qu'il puiſſe avoir, il ſemble être chatoüillé de je ne ſçay quel plaiſir, qui ne ſe peut exprimer. Mais depuis que ces Enigmes paſſent des Muſes au Sphinx, c'eſt à dire à la Pratique, ſi bien qu'ils mettent en inquiétude l'Action, l'Election, & la Reſolution; c'eſt à lors que les Enigmes commencent d'être faſcheux & cruels. D'où il arrive qu'en cas qu'on ne les puiſſe ny expliquer, ny reſoudre, ils travaillent étrangement les eſprits des hommes, juſques à les diſtraire de toutes parts, & à les déchirer entierement. C'eſt pourquoy deux conditions ſe propoſent en cét Enigme, à ſçavoir la ruine de l'eſprit à celuy qui ne les ſçait point expliquer; & l'Empire, à quiconque en donne l'intelligence : car l'homme qui entend bien une choſe, en acquiert la fin; & il n'eſt point d'Ouvrier qui n'ait de l'empire ſur ſon ouvrage.

Ces Enigmes ſont de deux ſortes, dont l'une comprend la nature des choſes, & l'autre celle de l'homme : Auſſi deux Empires ſont les recompenſes de ceux qui les ſçavent expliquer ; à ſçavoir l'Empire ſur la Nature, & l'Empire ſur les hommes. La propre & derniere fin de la vraye Phyſique, n'eſt autre que l'Empire ſur les choſes naturelles, c'eſt à dire ſur les Corps, ſur la Medecine, & ſur une infinité d'autres objets ſemblables, bien que les Profeſſeurs, qui dans les Echoles demeurent ſatisfaits de tout ce qui ſe preſente d'abord, ſemblent mépriſer, & comme rejetter les cauſes, & leurs effets. L'Enigme propoſé à Oedipe, pour l'explication duquel il s'acquit le Royaume de Thebes, appartient à la nature des mortels. Auſſi celuy qui a penetré comme il faut, dans celle de l'homme, peut de ſoy-meſme bâtir ſa Fortune, & ſe dire

nay pour commander.

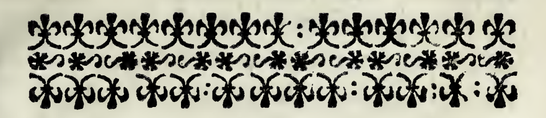
Suivant ce que je viens de dire, ce ne fut pas ſans ſujet qu'Auguſte Ceſar prit pour Emblême le Sphinx, ſoit qu'il le fiſt à deſſein, ou de cas fortuit ; & à vray dire, ce Prince bien plus ſçavant que tous les autres dans les maximes d'Etat, expliqua fort heureuſement durant le cours de ſa vie pluſieurs Enigmes, ſur la nature de l'homme. En quoy il eût manqué d'inclination & de vivacité, s'il fût tombé pluſieurs fois en des perils manifeſtes, & qui euſſent attiré ſa ruine. La Fable ajoûte, que le corps du Monſtre vaincu fut mis ſur un Aſne : ce qui me ſemble inventé avec beaucoup de gentilleſſe, pour montrer qu'il n'eſt point de choſe ſi ſubtile ny ſi cachée, qui ne puiſſe être compriſe par un eſprit peſant & retif, aprés avoir eſté publiée, & bien entenduë.

Il ne faut point oublier icy, que le Sphinx fut vaincu par un hom-

me qui avoit les jambes toutes gaſtées ; eſtant certain que ceux qui courent à la haſte à l'explication des Enigmes , ſont enfin vaincus par le Sphinx ; & qu'au lieu de venir veritablement aux effets, ils ne font que laſſer & déchirer leur eſprit, à force de controverſes , & de diſputes.




Marie Briot



DISCOURS XVI.

Des Voluptez, & de leurs attraits.

CE que l'on dit des Syrenes, s'approprie fort bien, mais en un ſens aſſez commun, aux pernicieux attraits de la Volupté. Sur quoy je diray, que la Sageſſe des Anciens eſt comme un raiſin qui n'a pas eſté bien preſſuré: car quelque choſe qu'on en puiſſe tirer, le meilleur y demeure toûjours. Les Syrenes, filles d'Achelois & de Terpſichore, qui eſt une des neuf Muſes, eurent des aîles au commencement; mais elles en furent privées, pour avoir temerairement deffié les Sœurs d'Apollon. De leurs plûmes les Muſes en firent des guirlandes: depuis elles eurent toujours des aî-

les ſur leur teſte, hormis les Sœurs des Syrenes : leur demeure ordinairement étoit en certaines Iſles delicieuſes ; d'où découvrant les vaiſſeaux de loing, aprés les avoir abordez, elles amuſoient premierement par leur chant les navigeurs, puis les charmoient de telle ſorte, qu'elles leur donnoient la mort, s'il leur avenoit de tomber une fois en leur puiſſance. Elles ne chantoient pas toujours une meſme choſe ; mais elles attiroient un chacun par les moyens qui leur ſembloient les plus conformes à leur inclination. Cependant elles cauſoient de ſi grandes pertes, que leurs Iſles ſe découvroient de fort loing, toutes blanches d'oſſemens, pitoyables reſtes des corps qu'on n'avoit daigné enſevelir. A ce mal univerſel furent trouvez deux differens remedes, l'un par Ulyſſe, & l'autre par Orphée. Les compagnons d'Ulyſſe eurent commandement de leur

Chef de ſe boucher les oreilles de cire. Luy-meſme deſirant d'en voir l'épreuve, & de s'exempter du peril qui le menaçoit, ſe fit attacher fort & ferme au maſt du navire, & commanda tres-expreſſement à ſes gens, de ne le point délier, quelques inſtantes prieres qu'il leur en fiſt. Pour le regard d'Orphée, ſans ſe reduire aux fers ny aux chaînes, il ſe mit à chanter tout haut ſur ſa Lyre les loüanges des Dieux immortels; Et ce fut par ce moyen qu'il ſe tira de danger, en évitant les chants des Syrenes.

Cette fiction regarde les diverſes façons de vivre des hommes, & ſemble contenir en ſoy une Parabole, qui n'eſt pas moins évidente qu'elle eſt agreable. Les Voluptez, qui procedent d'une trop grande abondance de choſes, & d'un excez de plaiſir, raviſſent, comme aîlées, les perſonnes par leurs premiers attraits. Mais la Scien-

ce a fait en ſorte de tenir l'eſprit humain tant ſoit peu en arreſt, & de penſer à ce qui luy peut avenir ; ſi bien que par ce moyen elle a coupé les aîles aux voluptez, choſe qui eſt avenuë au plus grand honneur des Muſes. Car depuis que par l'exemple de quelques-uns, l'on découvrit que la Philoſophie pouvoit faire naiſtre le mépris de la Volupté, on la tint auſſi-toſt pour une Science aſſez forte pour élever l'ame au deſſus de la terre, où elle étoit attachée, & rendre meſme celeſtes les penſées humaines, dont la vigueur eſt au chef. La mere des Syrenes demeura ſeule ſans aîles, & fut contrainte d'aller à pied. Celle-cy n'eſt ſans doute autre choſe, qu'un amas des Sciences legeres, qui n'eſtant inventées que pour la Volupté, ſemblent neanmoins avoir eſté grandement eſtimées par cet Ancien. Nous avons dit que leur ſejour étoit en certaines Iſles de-

licieuſes ; pour montrer, que ceux qui ayment les Voluptez, cherchent des lieux à l'écart, pour les y goûter avec plus de molleſſe & de liberté. Quant au chant artificiel des Syrenes, & au dommage qui arrivoit, c'eſt une choſe ſi commune à tous, & ſi claire de ſoy, qu'elle n'a pas beſoin d'interprete. Ce qu'on dit des oſſemens des corps qu'elles devoroient, qui ſe découvroient de loing, comme des montagnes blanchiſſantes, eſt une choſe qui tient plus du ſubtil que du vray-ſemblable. Et toutesfois cela nous apprend, que les exemples qui nous viennent d'autruy, ne ſervent de gueres contre la corruption des Voluptez, quelques clairs & manifeſtes qu'ils ſoient. Il ne reſte maintenant que le Symbole des remedes, qui n'eſt ny ſecret, ny deſtitué de prudence. Ces trois choſes nous ſont propoſées, pour guerir un mal ſi grand & ſi violent

que celuy-cy ; dont il y en a deux qui viennent de la Philoſophie, & le troiſieme de la Religion.

Le premier moyen d'éviter le danger, eſt de luy reſiſter d'abord, en fuyant ſoigneuſement toutes les occaſions qui peuvent tenter l'eſprit, ou bien le porter au mal. Dequoy nous eſt une fort belle figure, la prudence qu'eurent les compagnons d'Ulyſſe à ſe boucher les oreilles de cire : Remede qui s'applique pour l'ordinaire aux courages mediocres & rampans, au lieu que les eſprits ſublimes & genereux, ont moyen de ſe trouver en ſeureté, meſme au milieu des Voluptez ; pourveu qu'auparavant ils ſe ſoient fortifiez d'une ferme reſolution. Je diray bien davantage, c'eſt qu'ils n'ont rien de plus agreable que de voir l'experience de leurs propres vertus, & de découvrir la brutalité des Voluptez jointes à un excez de folie, la contemplant

plustost pour la mépriser, que pour en approuver l'usage. C'est ce que dit Salomon, lors que dans les plaisirs où il s'est trouvé plongé, il conclud par cette belle Sentence, *La Sapience ne m'a jamais abandonné.*

Aussi est-il veritable que ces Heros peuvent quelquesfois estre comme inébranlables au milieu des plaisirs, & se tenir debout dans leurs precipces : pourveu toutesfois qu'à l'imitation d'Ulysse, ils defendent à ceux de leur conseil de ne leur obeïr en ce qui est nuisible, & capable de leur corrompre l'esprit. Mais de tous les remedes que nous venons de donner, le plus utile, & de plus grande efficace, est celuy d'Orphée, qui rendit sans effet les voix des Syrenes, en chantant les Loüanges des Dieux. Par où nous sommes avertis, que les meditations des choses divines surpassent en douceur & en force tous les plaisirs de nos sens.



DISCOURS XVII.

De la Diſcorde, & de ſes effets.

CEs deux perſonnes illuſtres, que vous voyez aſſiſes dans un même Trône témoignent aſſez à leur mine combien eſt grande l'inquietude de leur Ame, & le juſte ſujet qu'elles ont d'aprehender cette Furie qui les menace. C'eſt la plus dangereuſe des Eumenides; j'entens la Diſcorde, dont le regard contagieux n'eſt pas moins à craindre que le Flambeau qu'elle porte. Elle s'en ſert d'ordinaire à brûler les Cœurs, aprés qu'elle y a fait gliſſer dedans une Hayne ſecrette, & un inſatiable deſir de Vengeance. Ainſi d'une petite flammeche elle en al-

lume ſouvent un grand Braſier, & reduit en cendres, en moins de rien des Villes entieres, qui ſont l'ouvrage de pluſieurs ſiecles. Car c'eſt par elle, comme dit Saluſte, que les plus grandes choſes s'aneantiſſent, ainſi que les moindres prennent accroiſſement par l'Union mutüelle. A cecy ſe rapporte l'exemple de cet ancien Roy des Parthes, qui ſe voyant ſur le point de ſortir du monde, fit appeller deux de ſes enfans; à l'un deſquels il donna ſix fleches, & luy commanda de les rompre toutes enſemble. Ce que n'ayant pû faire, aprés que le plus jeune les eut priſes, & miſes en pieces l'une aprés l'autre, ce ſage Prince ſe ſervit de cette invention comme d'un ſujet ingenieux, pour leur apprendre, que tant qu'ils vivroient enſemble en bonne intelligence, leurs ennemis, quelque puiſſance qu'ils euſſent, ne leur pourroient jamais nuire.

C'eſt pourquoy Ariſtote en ſes Oeconomiques, donnant la definition d'une vraye Cité : Elle n'eſt autre choſe, dit-il, qu'une mutuelle union entre les Citoyens. Car ſi les habitans d'une ville veulent bien vivre, il eſt neceſſaire qu'il n'y ait entr'eux ny Diviſion ny Diſcorde. Et en ſa Politique, il prouve que l'homme n'a point de plus beau chemin que l'Union, pour atteindre à la parfaite Felicité. Cela fit dire fort ſagement à Democrite, qu'une ville qui ſe donne en proye à la Diſcorde, eſt entierement perduë : à Socrate, qu'il n'eſt point de peſte qui ſoit pareille à la Diſſention : & à Piſiſtratus, que la plus grande faute que puiſſent faire des Citoyens, c'eſt d'être eux-meſmes les Boute-feux des guerres civiles.

Mais qu'eſt-il beſoin de recourir aux raiſons, pour appuyer une Verité qui ſe ſoûtient d'elle-meſme, & que tant d'exemples que nous

en avons, ont renduë indubitable? N'est-il pas vray que les partialitez des habitans de Babilone, furent causes que Cyrus ruina leur ville de fonds en comble? L'ancienne Carthage ne fut-elle pas détruite par les sanglantes mutineries de ses principaux Citoyens? Ne sçait-on pas qu'Alexandre se servit adroitement de la division des Grecs, pour se les assujettir, & que les Juifs trouverent la perte de leur Etat, dans les propres desordres de leurs Tribuns? Il faut qu'on m'avouë, que Semiramis n'eût pas si facilement conquis les Indiens, sans les differens qui s'éleverent entr'eux. Ny que le peuple d'Athenes n'eût pas si souvent vaincu les Lacedemoniens, si la seule Discorde n'eust été la principale cause de leur malheur. Ce fut elle mesme qui fit tomber les Numides sous la puissance des Romains, & qui perdit enfin la fleurissante Ville de Rome,

aprés qu'elle eut durant tant d'années, regné dans le calme. Il ne faut donc pas s'étonner, si l'Athenien Aristides fit autresfois de si grands efforts, pour pacifier les troubles qui naissoient de jour en jour, & qui prenoient de nouveaux accroissemens entre ses Compatriotes; Ny si le Censeur Cassius preferant à toute autre chose le bien de la Republique, consacra son Palais à la Concorde, & luy dressa une riche Statuë, afin que tous ceux qui le visiteroient fussent avertis, que les ennemis de la tranquilité publique n'étoient point les bien-venus chez luy.

Le divin Platon traitant de la Discorde dit, dit que c'est le propre de ce mal contagieux, de s'attaquer aux plus saines parties d'un Etat, de renverser les bonnes loix, de méprisér les Magistrats, de forcer les Jugemens, & de remplir toutes choses de cruauté, de vio-

lence, & de rage: car il est certain que tous les lieux où elle se donne de l'Empire, deviennent enfin autant de Forests, qui ne sont peuplées que d'hommes sauvages & brutaux. Aprés la ruine de Numance, que les Romains avoient long-temps tenuë assiegée, bien que toutesfois en vain; Scipion ayant prié Tiresias, Prince des Celtes, de luy dire la cause d'une si forte resistance, il luy répondit que l'Union des forces de l'ennemi, l'avoit toûjours defẽduë, & que son malheur ne procedoit que de sa propre discorde. Par où l'on peut bien juger, que tout ce qui est arrivé de tragique & de malheurs aux hommes a toûjours pris son origine, de cette peste universelle. D'elle-même aussi se doit ensuivre la derniere decadence des choses du monde, qui n'arrivera jamais qu'on ne voye tout l'ordre de la Nature se des-unir, & tous les Elemens se dissoudre, à

force de renouveller l'un contre l'autre, leur ancienne querelle. Ce qui montre aſſez que les plus celebres Autheurs de l'Antiquité, n'ont pas ſans raiſon accuſé cette Furie d'être cauſe de la deſolation des Royaumes, & de celle des grands Princes. Ce qu'un des meilleurs eſprits de noſtre ſiecle a judicieuſement exprimé par ces beaux vers.

La Diſcorde au crein de Couleuvres,
Peſte fatale aux Potentats,
Ne finit ſes tragiques œuvres,
Qu'en la fin meſme des Etats:
D'elle naſquit la freneſie,
De la Grece contre l'Aſie;
Et d'elle prirent le Flambeau,
Dont ils deſolerent leurs terres;
Ces deux Freres de qui les Guerres
Durent encor dans le Tombeau.




Marié.B.f.



DISCOURS XVIII.

De l'Esprit du Monde.

L'Enfer étant écheu en partage à Pluton, il perdit toute esperance de se pouvoir jamais marier avec quelque Deïté celeste ; s'il y procedoit par les voyes qui sont ordinaires à l'Amour ; si bien qu'il fallut de necessité qu'il tournât ses desseins au Ravissement.

Il sçeut donc si bien prendre son temps, qu'il ravît Proserpine fille de Ceres, tandis qu'elle cueïlloit des Narcisses dans les prairies de Sicile, & ainsi l'ayant enlevée dans son coche, il la mena droit aux lieux sousterrains, où d'abord elle fut honorablement receuë, & salüée Reine des Enfers. Cependant Ceres ne

pouvant trouver sa Fille, qu'elle aymoit fort, en fut tellement fachée, qu'avec un flambeau qu'elle prit en main, elle courut tout le monde pour la chercher. Mais comme elle vid que toute sa queste étoit inutile, & qu'il y avoit quelque apparence qu'elle étoit dans les Enfers, elle eut recours aux gemissemens & aux larmes, ne cessant d'importuner le Pere des Dieux qu'il luy fist rendre sa fille. En effet Jupiter touché de ses prieres, ordonna en sa faveur, que si Proserpine n'avoit encore goûté d'aucune chose de celles qui étoient en Enfer, il seroit permis à Cerés, de l'enlever; mais cette condition fut nuisible à Cerés dautãt qu'il se trouva que Proserpine avoit mangé trois grains d'une Pomme de Grenade. Pour tout cela neanmoins Cerés ne quitta pas sõ entreprise, & recourut derechef aux plaintes & aux prieres. A raison dequoy Jupiter vou-

lut, que Proſerpine partageant le temps de l'année, ſeroit ſix mois avec ſon mary, & autant de temps avec ſa mere. Il arriva depuis, que par un effort un peu trop audacieux, Theſée & Pirithoüs eſſayerent de la ravir à Pluton, & de l'enlever hors de ſa couche. Mais le malheur voulut pour eux, qu'étant laſſez du chemin, comme ils furent arrivez, là bas, ils s'aſſirent ſur une pierre, d'où ils ne purent jamais bouger, mais y demeurerent attachez éternellement. Le Royaume des Enfers demeura doncques à Proſerpine, à laquelle fut deferé un excellent privilege. C'eſtoit une Loy generale, que quiconque déſcendroit aux Enfers, n'en pourroit jamais revenir. Or à cette Loy fut ajoûtée cette exception, que ſi quelqu'un portoit un rameau d'or en la maiſon de Proſerpine, il auroit moyen d'aller dans ces demeures ſombres, & meſme de s'en

tirer. Ce Rameau unique en son espece, se trouvoit dans une grande & obscure forest, & n'avoit aucune tige. Il poussoit d'un autre arbre que du sien ses rameaux dorez, dont les feuïlles ressembloient à des gluaux; que si l'on en coupoit un, il en croissoit aussi-tost un autre.

Cette Fable, qui appartient à la Nature, semble examiner de prés la Force, l'Abondance, & la Fecondité, qui se trouvent aux lieux sousterrains. C'est d'où les choses du monde empruntent leurs rejettons, & leurs germes, jusques à ce qu'elles retournent enfin à leur premier être, & qu'il s'en fait une resolution entiere. Par Proserpine les Anciens ont voulu signifier cét Esprit celeste, qui se cache & se renferme dans la terre, representée par Pluton: Cét Esprit dis-je, qui separé du Globe superieur, se retient soy-mesme, comme il nous est declaré par ces vers:

Soit que par sa fraischeur, il faille que la terre
Les semences du Ciel en ses veines enserre.

L'on feint que ce même Esprit a été enlevé de terre, parce qu'il est impossible de le rendre *Fixe*, tant qu'on luy donne le temps de se rendre *Volatile*: si bien que par une soudaine distraction on le voit se congeler & se fixer, comme si quelqu'un vouloit mesler ensemble l'air avec l'eau; ce qui ne se peut autrement que par le moyen d'une *Circulation* rapide, & precipitée. D'où provient que l'on voit ces deux corps assemblez dans leur propre écume, & l'air comme enlevé hors de l'eau. Ce n'est pas sans sujet qu'on adjoûte, que le ravissement de Proserpine avint, lors qu'elle cueilloit des Narcisses dans les vallées, parce que Narcisse prend son nom de l'assoupissement qui le saisit, quand il fut changé

en cette fleur. Cela nous apprend, qu'il faut ravir l'Esprit de la Matiere terrestre, puis le preparer & le disposer, quand il commence de s'endurcir, & de se congeler. C'est encore avec une tres-grande raison qu'on attribuë à Proserpine un honneur qui n'appartient qu'à elle seule, quand on l'appelle Dame, & maitresse de *Dis*; à cause que cét Esprit là gouverne toutes choses en ces lieux sousterrains, sans qu'il semble que Pluton, qui en est étonné, s'en apperçoive luy-mesme. C'est encore ce mesme Esprit que les forces celestes, denotées par Ceres, tâchent de tirer, & de reünir avec un soin merveilleux. Quant au flambeau tout ardent qui se voit dans la main de Cerés, il nous figure sans doute le Soleil qui court autour de la terre; & qui auroit plus de force que toute autre chose à recouvrer Proserpine, si cela se pouvoit, &

si elle ne demeuroit immobile & ferme. La raison de cecy nous est fort bien expliquée par les conditions accordées entre Iupiter & Cerés ; estant certain qu'il y a deux moyens de resserrer l'Esprit dans une matiere solide & terrestre. Le premier se peut par *Obstruction*, ou *par Constipation*, qui est une pure violence, & un emprisonnement. Le second par l'administration de l'aliment proportionné ; en quoy ne se trouve rien de violent, ny qui agisse avec resistance : car l'Esprit enclos trouvant de quoy se nourrir, ne cherche point à se rendre *Volatile*, & demeure *Fixe*, en sa propre terre. Cela nous est representé par la pomme de Grenade que Proserpine gouta ; qui fut cause que sa mere Cerés ne la put tirer des Enfers, quand pour cét effet elle courut tout le monde avec un flambeau à la main. Aussi la principale cause pour la-

quelle l'Esprit des corps metalliques & des Mineraux se resserre pour l'ordinaire au dedans, c'est à raison de la solidité de leur masse; Mais celuy des Animaux & des Plantes, habite des corps qui sont poreux, tellement que le chemin d'en sortir luy seroit ouvert, s'il n'y étoit retenu par le goust, & par le plaisir qu'il y prend. Quant à la condition de six mois, elle n'est autre qu'une gentille description de la division de l'an; veu que cét Esprit épandu sur terre à l'égard des choses Vegetables, s'éleve durant l'Esté aux parties d'en-haut, & se rencontre en Hyver en celles d'en-bas.

Ie viens maintenant à l'effort que Thesée & Pyrithoüs firent ensemble, de mettre Proserpine hors des Enfers. Ce nous est un exemple, qu'il advient souvent que les plus subtils Esprits qui descendent icy-bas dans plusieurs corps, ne peu-

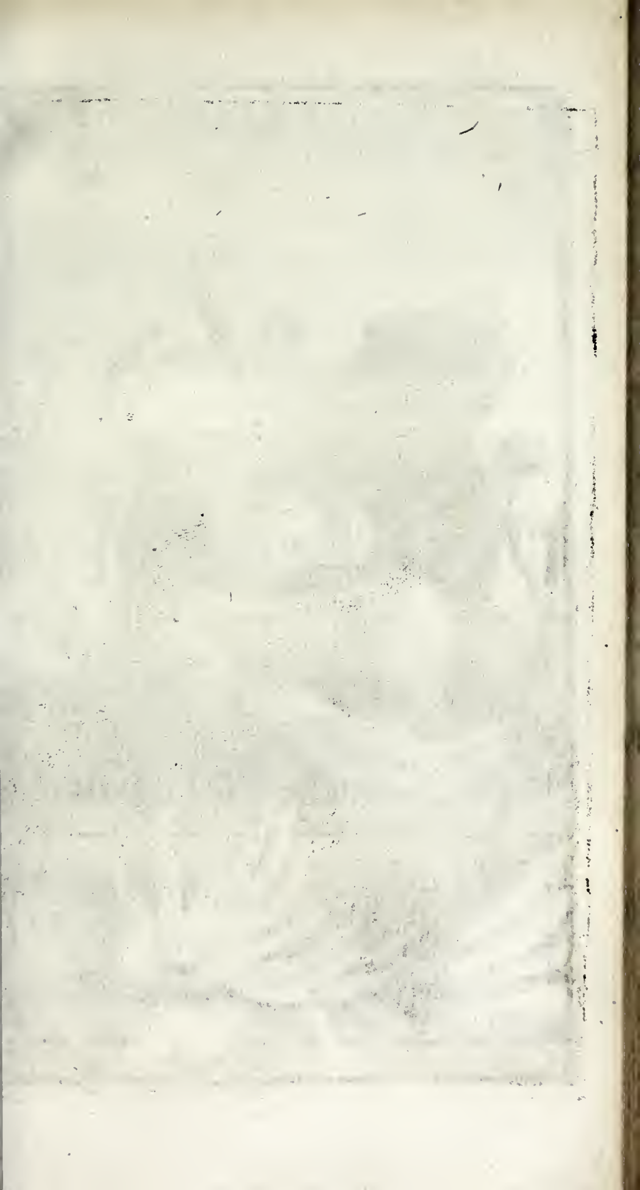
vent

vent si bien faire, que de tirer & unir à eux les Esprits sousterrains: mais qu'au contraire, estant une fois fixes, & incorporez, jamais plus ils ne s'élevent en haut; tellement que Proserpine augmente par leur moyen, & son Empire & son monde. Pour le regard du Rameau d'or, je diray que c'est icy que nous ne pouvons plus soustenir l'effort des Philosophes Chymiques, qui se promettent de réformer entierement les corps naturels, & de les tirer, par maniere de dire, de leur Enfer. Quoy qu'il en soit, il est certain que la Chymie ne peut avoir un fondement de Theorie. I'apprehende fort encore, qu'en matiere de pratique, elle n'ait aucunes arres asseurées.

Ie la laisse donc à part, pour venir à ce dernier point de nostre Fable. Nous avons une connoissance certaine tirée de plusieurs figures

des Anciens, qu'ils n'ont pas tenu pour une chose du tout impossible, de pouvoir en quelque partie renouveller & reformer les Corps naturels ; bien que neantmoins telle chose leur ait toûjours semblé cachée, & hors de la voye ordinaire. A quoy se rapporte possible cette Feinte, que ce Rameau d'or se trouvoit dans une épaisse forest, entre une infinité d'autres arbres. Ils ont feint qu'il étoit d'or, pour montrer la longue durée de ce Metal, le representant comme anté, à cause que c'est de l'Art seulement qu'il faut esperer un tel effet, & non pas d'aucune medecine, ny d'aucun moyen non plus qui soit naturel & simple.







DISCOURS XIX.

Des Rebellions.

LEs Poëtes ont feint, que la Deesse Iunon fâchée de ce que Iupiter avoit de soy-même enfanté Pallas, pria les Dieux qu'il luy fût permis de pouvoir engendrer toute seule, sans la joüissance de son mary. Ils disent là dessus, qu'elle fit si bien par ses importunes prieres, que sa demande luy fut enfin accordée : De maniere qu'ayant ébranlé la terre, de ce mouvement violent nâquit aussitôt Tiphon, Monstre grand & horrible, qui fut donné à un Serpent, comme à une nourrice, qui eust soin de l'élever en son enfance. Mais à quelque temps de là, devenu grand & robuste, il fit la guer-

re au Pere des Dieux. En ce combat, Iupiter trébucha ſous la force de ce Geant, qui l'ayant chargé ſur ſes épaules, le tranſporta en un païs obſcur & fort éloigné, où il le laiſſa tout impuiſſant, & mutilé de ſes membres, aprés luy avoir coupé les principaux nerfs des pieds & des mains, qu'il emporta quant & ſoy. Peu aprés il arriva que Mercure déroba ſes nerfs au Geant, & les rendit à Iupiter, qui s'en étant renforcé, aſſaillit derechef Typhon : La premiere atteinte qu'il luy donna, fut d'un coup de Foudre, qui luy fit répandre quantité de ſang, d'où nâquit la venimeuſe engeance des Serpens qui ſont ſur la terre. Typhon cependant voulut mettre ſon ſalut en la fuite : mais il fut contraint de ſe laiſſer tomber, affoibly du coup qu'il avoit receu ; à quoy Iupiter ayant pris garde, il le precipita ſoudainement au pied du

mont Ætna, & ainſi il l'écraſa deſſous le faix de cette Montagne.

Cette Fable a été inventée, pour être comme un Simbole de la Fortune des Roys, & des Rebellions qu'on voit ordinairement advenir dans les monarchies. Car les Rois ſont, par maniere de dire, mariez avec leurs Royaumes, comme Iupiter avec Iunon. Mais il advient la pluſpart du temps, que l'habitude qu'ils ont à regner, eſt la choſe du monde qui les travaille davantage, & qui les reduit plutôt à la Tyrannie. De maniere que ſans ſe ſoucier de ſe tenir à l'avis de leurs Etats, ils ne veulent engendrer que d'eux-mêmes: C'eſt à dire, que leur intention eſt, de gouverner toutes choſes comme il leur plaît, & de ne ſuivre point d'autre Loy que leur propre volonté. Cependant, tel procedé inſuportable à un Peuple, fait qu'il tâche encore de ſon côté de créer

un Chef, & de l'aggrandir. Or comme ces menées naiſſent ordinairement des ſecrettes intelligences de la Nobleſſe, & des plus Grands du Royaume; aprés qu'on les a bien diſſimulées, l'on tâche de faire ſoulever le peuple, d'où procede une certaine tumeur aux affaires, denotée par l'enfance de Tiphon. Les choſes reduites en tel état ſe fomentent encore plus par la malice du Vulgaire, qui eſt un Serpent grandement dommageable aux Rois. Ces nouveaux troubles ayant pris tant ſoit peu d'haleine & de force, ils aboutiſſent enfin à une manifeſte Rebellion: Et dautant que les maux qui en reviennent aux Roix & aux Peuples ſont infinis, elle nous eſt repreſentée ſous l'horrible figure du monſtre Tiphon. On luy donne cent têtes, pour les diverſes entrepriſes, & les executions qu'elle fait. Ses bouches qui vomiſſent

le

le feu, nous figurent les embrasemens; & les Serpens dont elle est environnée, representent les maladies contagieuses qui l'accompagnent par tout, principalement dans les sieges des Villes Ses mains de fer signifient les assassinats & les meurtres : Ses griffes plus ravissantes que celles de l'Aigle, les extorsions & les voleries. En un mot, tout son corps semé de plumes est un Hierogliphe des apprehensions, & des nouvelles que les Courriers apportent à tout moment. Ces Rebellions sont quelques fois si puissantes, & se fortifient de telle sorte, que les Rois, comme transportez ailleurs par leurs sujets mutinez, sont contrains de quitter leurs Trônes, & leurs meilleures villes, pour se retirer en des lieux obscurs, mesmes aux confins de leur Royaume; comme ils ont perdu leurs principaux nerfs, qui sont l'argent & la

Majeſté. Mais aprés que leur Prudence a bien combatu les diſgraces de la fortune, ils recouvrent enfin ces nefs, par l'induſtrie & par la Vertu de Mercure; c'eſt à dire, que devenus affables & reconciliez avec les volontez & les courages de leurs ſujets, ils regagnent ſouvent par leur moyen, une prompte aſſiſtance d'argent, & en eux-meſmes une nouvelle vigueur de leur propre authorité. Toutefois ceux qui ſçavent joindre la ruſe à la Prudence, ſe gardent fort bien de tenter derechef la Fortune, & de reprendre les armes; ce qui n'empéche pas pourtant qu'ils ne ſoient toûjours attentifs à conſiderer s'il n'y a point moyen de ruïner les factions des Rebelles, par quelque action illuſtre & memorable.

Que ſi leur deſſein reüſſit, ces Mutinez devenus foibles à l'inſtant, & tous effrayez, ſe tournent d'a-

bord aux menaces & aux inſolences, qui ne ſont que ſifflemens de Serpens. Mais enfin, comme ils voyent leurs affaires au deſeſpoir, ils mettent toute leur aſſurance en la fuite, ſi bien qu'ils commencent à ſe laiſſer choir : Et c'eſt alors que les Rois ont beau moyen de leur mettre en queüe vne bonne Armée, & de les pourſuivre en toute aſſeurance, pour les accabler, comme avec le mont Ætna, par les forces de leurs Royaumes.







DISCOURS XX.

Du Zele indiſcret.

LES grands faits d'armes de Diomede rendoient ſa gloire fleuriſſante de toutes parts ; la Deeſſe Pallas, qui l'aimoit extremement, & qui le connoiſſoit aſſez prompt, luy dit un jour qu'il frappât hardiment ſur Venus, s'il la rencontroit dans la mélée. Diomede executa le commandement de la Deeſſe, & bleſſa Venus au bras droit ; Acte qui luy reüſſit ſans châtiment durant quelque temps. Ainſi aprés s'eſtre bien mis en honneur par ſes illuſtres faits-d'armes, il s'en retourna en ſon pays, où aprés avoir éprouvé pluſieurs fâcheuſes diſgraces, il fut

contraint de s'enfuir en Italie à la mercy d'un peuple étranger. A son arrivée, la bonne Fortune le favorisant plus qu'auparavant, luy donna pour hoste le Roy Daunus, qui l'honnora de plusieurs dons, outre que des Statuës luy furent dressées en divers lieux du païs. Mais il arriva depuis, que ce peuple, vers lequel Diomede s'étoit retiré, se sentant affligé de plusieurs grands fleaux, le Roy Daunus se mit dans l'esprit, que la cause en procedoit, de ce qu'il avoit donné entrée dans son païs à un homme Impie, mal voulu des Dieux, & qui avoit eu l'asseurance d'assaillir à force d'armes une Deesse, qu'on ne pouvoit toucher, sans commettre une grande Impieté. Ayant donc à delivrer son païs d'un si méchant hostes, & sçachant d'ailleurs qu'il valoit mieux violer le droit de l'Hospitalité, que le respect qui se doit à la Religion, il fit tran-

cher la teſte à Diomede ; & voulut de plus, que ſes Statuës fuſſent demolies, afin qu'à l'avenir il n'en reſtât aucune memoire. Il y avoit ſi peu d'aſſeurance à ſoupirer pour un ſi étrange accident, que ſes compagnons meſmes s'abandonnans aux gemiſſemens & aux larmes, à cauſe de la mort de leur Chef, furent changez en certains oyſeaux de l'eſpece des Cygnes, qui chantent à l'heure de leur mort, je ne ſçay quoy de melodieux & de funeſte.

Le ſujet de cette fiction n'eſt pas commun : Car toutes les autres Fables ne diſent point qu'aucun Heros, reſervé un ſeul Diomede, ait jamais eſté ſi hardy, que d'attaquer une Divinité, les armes à la main. Cette Fable nous repreſente l'image & la Fortune d'un homme violent, qui n'a point d'autre but en ſes actions, que de vouloir par la ſeule force, pour-

ſuivre, & exterminer quelque ſorte de culte divin, ou de Religion, quoy que vaine & legere. Or bien que les entrepriſes de ſang, faites pour la Religion, fuſſent inconnuës aux Payens (eſtant veritable que les Dieux des Gentils n'étoient nullement jaloux de leur culte, ce qui eſt le propre attribut du vray Dieu) il ſemble neantmoins qu'en ces premiers Siecles, la Sageſſe eſtoit ſi grande & ſi ample, que par le moyen des meditations & des ſimulacres, ils comprenoient ce qu'ils ne pouvoient ſçavoir par Experience. Ie dis donc, que ceux qui par des effects de ſang & de feu, ou bien par l'aigreur des ſupplices, tâchent d'arracher, & d'abolir quelque Secte, ou quelque Religion, bien que vaine, gaſtée, corrompuë & infame (dequoy Venus eſt un Hieroglyphe) & qui ſe travaillent à la corriger & à la convaincre par

les armes, plûtôt que par la force de la Raison, de la Doctrine, & de la Sainteté de vie, ou par le poids des exemples & de l'Authorité, sont possible incitez à cela par la Deesse Pallas ; c'est à dire par une certaine Prudence violente, & par un jugement trop severe. L'efficace, ou la vigueur de ces choses, les fait entrer si avant dans la consideration de telles tromperies, & des abus qui s'ensuivent de semblables fautes, qu'émeus ensemble d'un bon zele, & d'une haine qu'ils ont conceuë contre les faussetez, ils s'acquierent fortuitement, & pour quelque temps, une grande gloire. De là vient que le menu peuple, à qui les choses moderées ne peuvent estre agreables, estimant tous les autres hommes froids & timides, à comparaison de ceux-cy, publie leurs merites par tout, & les considere comme insignes deffenseurs de la

Religion & de la Verité. Et toutesfois cette eſpece de bon-heur & de gloire parvient rarement au bout de ſa courſe. D'où il arrive que ſi par la mort elle n'évite bientoſt la revolution des choſes, comme toute autre violence, ſa proſperité ſe perd ſur la fin. Mais s'il advient auſſi que les affaires changent de face, ou que la Secte abaiſſée & perſecutée, vienne à s'élever, & à prendre de nouvelles forces; c'eſt alors que les hommes voyent leur zele indiſcret entierement condamné, leur imprudence abbatuë, leur nom rendu odieux, & tous les honneurs qui leur étoient auparavant deferez, changez en autant d'opprobres & d'infamies. L'accident tragique de Diomede, tué par ſon hoſte meſme, nous apprend, que les troubles ſuſcitez pour la Religion, allument entre les plus proches parens, une infinité de tra-

hiſons & de guerres ſecrettes. Les deffenſes faites de pleurer ſa mort, ſur peine de punition, ſervent à montrer, que les hommes ont une inclination naturelle à la pitié, que les ennemis des méchancetez ne laiſſent pas d'eſtre touchez de la miſere de ceux qui les ont commiſes; & qu'ainſi il faut bien qu'un mal ait atteint à ſon extremité, quand on ne donne point de lieux aux larmes. Cela ſe voit ordinairement en matiere de Religion, & d'Impieté. Car en cette cauſe, ſi les hommes ſemblent avoir de la compaſſion pour autruy, ils ſont remarquez incontinent, & tenus pour ſuſpects. Au contraire, les gemiſſemens & les pleurs de ceux d'une Secte, n'éclatent jamais ſi fort qu'au dernier moment de leur vie. En cela ſemblables au chant de ces Oyſeaux plaintifs, en la forme deſquels les Compagnons de Diomede furent changez. Cet-

te partie de l'Allegorie est encore fort remarquable, en ce que ceux qu'on fait mourir pour le sujet de la vraye Religion, ont accoûtumé, comme les Cygnes, de fléchir d'une merveilleuse façon les courages les moins sensibles à la pitié, & de vivre dans la memoire des hommes, sans pouvoir jamais en estre effacez.





DISCOURS XXI.

De la Matiere, & de ses conditions.

LEs Poëtes disent que le Vieillard Prothée servit de Berger à Neptune, & fut appellé trois fois tres-grand, pour la merveilleuse connoissance qu'il avoit de l'Advenir; car il ne sçavoit pas seulement le Futur, mais encore le Passé & le present: De maniere qu'outre sa grande intelligence en l'Art de deviner, il étoit comme Ambassadeur & Interprete de plusieurs secrets, & de toute l'Antiquité. Son ordinaire sejour étoit dans une grande Caverne, où il avoit accoûtumé de compter sur le midi ses troupeaux de Balenes, & de s'endormir là dessus. Ceux

qui ſe vouloient ſervir de luy en quelque choſe, n'en pouvoient venir à bout autrement, qu'en le liant étroitement par les bras.

Pour ſe délivrer de ſes Chaînes, il ſe metamorphoſoit en feu, en riviere, ou en beſte ſauvage, juſques à ce qu'il eut repris ſa premiere forme.

Le ſens de cette fiction Poëtique ſemble toucher les ſecrets de la Nature, & les conditions de la Matiere. Sous la perſonne de Prothée eſt compriſe cette meſme Matiere, qui eſt la choſe la plus ancienne apres Dieu. Elle fait ſa demeure en la concavité du Ciel, comme dans une Caverne, & ſert le Dieu Neptune, pource qu'il n'eſt point d'action, ny point de diſtribution de la Nature, qui ne s'exerce principalement dans les choſes liquides. Par les troupeaux de Prothée ſont figurées les ordinaires Eſpeces des Animaux, des

Plantes, & des Metaux; où la Matiere s'épand, & se conserve de telle sorte, qu'ayant une fois achevé de former ses Especes, & fait ce qui est de son devoir, l'on diroit par apres qu'elle dort & se repose, sans faire le moindre effort de s'apprêter à la procreation d'aucune autre Espece.

Cela nous est representé par le compte que fait Prothée de ses troupeaux, devant que dormir: A quoy il ne s'amuse ny au matin, ny au soir, mais en plein midy, pource que la generation & la corruption des choses ne se font jamais qu'en leur saison legitime, & lors que la Matiere étant preparée, & disposée comme il faut, se produisent les Especes des choses. Or ce temps doit tenir un milieu entre les premiers principes, & leur derniere vieillesse, tel qu'il fut en la premiere creation de châque Espece, comme la sainte Es-

criture nous l'apprend : Car par la vertu de cette parole de Dieu *Producat*, la Matiere obeït aussitost au commandement de son Createur, sans suivre ses circulations ordinaires ; si bien que tout à coup il se mit à reduire en acte ses œuvres, & fit l'Espece.

La Fable de Prothée, libre & délié avec son Bestail, étend jusques icy sa Narration, & nous montre que l'universelle generalité des choses, avec sa fabrique, & sa tissure ordinaire, est la face de la Matiere, qui n'étant ny liée, ny resserrée, se peut mettre au rang des choses appellées des Latins *Materiatæ*. Toutesfois s'il advient qu'un Esprit, qui excelle en la connoissance des secrets de la Nature, la travaille & la violente en quelque façon ; comme si c'estoit avec dessein de la reduire à neant (ce qui ne peut advenir que par la toute-puissance de

Dieu) c'eſt alors que ſe trouvant à cette extremité, elle ſe transforme & ſe change diverſement, prenant pluſieurs reſſemblances des choſes du tout admirables, juſques à ce qu'enfin ayant fait ſon tour, elle ſe void ſur le point de retourner en ſon premier état, ſi la violence fatale va continuant. Alors le moyen de lier étroitement la Matiere ſera plus aiſé, ſi on l'eſtreint par les bras, c'eſt à dire par les extremitez. Pour le regard de ce que la Fable adjoûte, que Prothée fut un excellent Devin, par qui furent connus trois divers temps, qui ſont le paſſé, le preſent, & l'advenir; cela ſe rapporte fort bien à la matiere. Car pour avoir une parfaite connoiſſance de ſes proprietez, & de ſon progrez, il faut de neceſſité comprendre enſemble le principal acte des choſes qui ont eſté déja faites, qui ſe font, & qui ſe fe-

ront, bien que cette connoiſſance ne s'étende point ſur châque partie en ſon particulier.







DISCOURS XXII.

Des Accords, ou des Traitez des Princes.

TOUTES les Fables sont pleines de cét unique serment, dont les Dieux celestes avoient accoûtumé de s'obliger, quand ils vouloient qu'aucun lieu ne leur restast à la repentance. Par ce serment ils n'invoquoient ny la majesté du Ciel, ny aucun attribut divin, mais bien le seul Styx, qu'ils feignoient être un certain fleuve d'Enfer, qui serpentant par la Cour de *Dis*, y rouloit ses noires ondes, & tournoyoit en divers endroits. C'estoit la seule formalité qu'ils observoient en ju-

rant , hors laquelle nul autre ferment ne leur sembloit inviolable ny ferme. Que si quelqu'un y contrevenoit , il encouroit aussitost le nom & la peine de parjure, que les puissances celestes redoutoient par dessus toute autre chose ; outre que durant quelques années , il étoit banny des festins & des assemblées des Dieux.

Cette Fable a je ne sçay quel rapport avec les accords , & les traitez que les Princes font d'ordinaire ; où la Verité fait voir souvent, que les conventions confirmées par quelque serment , ne sont pas toujours bien gardées ; de maniere qu'on peut dire que tels sermens se pratiquent plutost par une certaine ostentation d'honneur , de reputation , & de compliment , que pour un témoignage de Foy , d'asseurance & de veritable effet. Que si mesme on y adjoûte les liens de la parenté, comme

comme de certains ſermens de la Nature, cela n'oſte rien pourtant, ny à l'Ambition, ny à l'intereſt particulier, ny à la licence de commander, à qui l'avantage demeure toujours. Ce qui eſt d'autant plus facile, qu'il eſt bien-aiſé aux Princes de couvrir enſemble leur convoitiſe, & d'authoriſer le peu de ſincerité de leur Foy par divers pretextes, & par belles apparences; comme n'ayant à rendre compte à perſonne qui leur puiſſe ſervir d'Arbitre. Par ce moyen il ne leur reſte qu'un propre & ſeul fondement de bonne Foy, laquelle ne conſiſte point en aucune Deïté celeſte, mais bien une preſente Neceſſité, qui eſt aux Grands une puiſſante Deeſſe. Elle nous eſt fort bien repreſentée par le Styx, fleuve fatal, & qu'on ne peut repaſſer. Ce fut le Dieu qu'invoqua l'Athenien Iphicrates, en la concluſion de la Paix qu'il fit avec les

Lacedemoniens. Or dautant que luy ſeul profera tout ouvertement ce que pluſieurs autres s'imaginoient en leur ame, ſans l'oſer dire, il ne ſera pas hors de propos de rapporter icy ſes propres paroles. Ce grand homme voyant que les Lacedemoniens ne faiſoient qu'inventer & propoſer une infinité de ruſes, de Loix & de divers liens, pour lier & arrêter des Articles de Paix, ſe mit à parler ainſi : *L'on ne peut, ô Lacedemoniens, trouver qu'un ſeul lien parmy vous, ny établir qu'une ſeule aſſeurance; que nous tiendrons pour inviolable, ſi vous demeurez d'accord de nous avoir remis entre les mains des choſes qui vous ayent oſté le pouvoir d'offenſer autruy, quand meſme vous en auriez toute la volonté qu'on ſcauroit avoir.* Cela montre aſſez, que s'il n'y a plus de lieu à l'offence, ou ſi des accords & des articles rompus s'enſuit un peril évident de per-

dre l'Etat, ou d'amoindrir enſemble le revenu du Public, l'on peut bien enfin eſtimer telles conventions inviolables & ſaintes, ou pour mieux dire, comme confirmées avec un ſerment ſolemnel, preté ſur le fleuve Styx. L'on ne laiſſe pas cependant d'eſtre dans une perpetuelle apprehenſion de ſe voir banny pour un temps du banquet des Dieux; par où les Anciens nous ont voulu ſignifier les prerogatives & les raiſons d'un Etat, enſemble l'abondance & le bon-heur qui peuvent l'accompagner.







DISCOURS XXIII.

Qu'il n'est point de Grandeur sans déplaisir.

NEMESIS, selon la Fable, fut une Deesse reverée d'un chacun, & redoutable à ceux qui estoient le plus en Fortune. Les Poëtes la font fille de l'Ocean & de la Nuit, & nous la representent ainsi. Elle avoit des ailes au dos, sur la teste une Couronne, en sa main droite un javelot de hestre, & en la gauche un vase, dans lequel estoient enclos certains Ethiopiens. Elle étoit montée sur un Cerf, animal d'extréme vitesse à la course.

Le sujet de cette feinte semble estre tel. Par le nom de Nemesis, la Vengeance est signifiée assez clai-

rement. Car la principale charge de cette Deeſſe, comme de quelque Tribun du Peuple étoit de ſe gliſſer dans la conſtante & perpetuelle felicité des plus fortunez, d'y apporter de l'empéchement, de tenir en arreſt les inſolences, & d'en faire de meſme des proſperitez, quelques innocentes & moderées qu'elles fuſſent; comme n'eſtant permis d'admettre au banquet des Dieux aucun de la race des hommes, ſi ce n'étoit pour luy faire affront.

C. Pline parlant des diſgraces & des miſeres d'Auguſte Ceſar (Prince d'ailleurs grandement heureux, qui avoit de la Nature une certaine induſtrie de ſçavoir gouverner la Fortune, & de la poſſeder entierement, ſi bien qu'il fut impoſſible de remarquer jamais en ſon eſprit la moindre apparence d'Orgueil, d'inconſtance, & de baſſeſſe de courage, veu qu'il ſe

montroit quelquefois resolu de mourir volontairement) qu'en même temps je ne me figure qu'il failloit que cette Deesse fût bien puissante, pour tirer une telle Victime sur son Autel. Elle estoit fille de l'Ocean & de la Nuit, c'est à dire de la revolution des choses, & du jugement divin, obscur, & secret. Telle revolution, ou plutost cette Vicissitude, nous est fort proprement figurée par l'Ocean, à cause de son perpetuel flux & reflux; & quant à la Nuit, c'est un Symbole de la Providence Divine.

Nemesis est representée avec des ailes, à cause des soudaines revolutions des accidens humains, qui arrivent pour l'ordinaire, lors qu'on y pense le moins. Aussi le souvenir que nous avons des affaires du passé, nous fait voir qu'il est presque toujours avenu que les grands hommes, & les plus avisez, ont trouvé leur perte dans les dangers

qu'ils ont mépriſez. M. Ciceorn ayant eu avis de la part de Decius Brutus, de la mauvaiſe volonté qu'Octavius Ceſar avoit pour luy, & de ſon courage ulceré, ne luy fit point d'autre réponſe que celle-cy : *Vrayement, mon cher Brutus, je vous aime d'autant plus que mon devoir m'y oblige, ayant pris la peine de me donner avis de toutes ces bagatelles, qui ne meritent pas qu'on en parle*. Par l'enſeigne de Souveraineté que Nemeſis a ſur la teſte, eſt ſignifié l'envieux & le mauvais naturel du Commun, qui a cette coûtume de ſe réjoüir, & de couronner Nemeſis, quand il void tomber du haut de la roüe les plus avancez en Fortune. Elle porte en ſa main droite une lance, ou un Iavelot, pour en traverſer ceux que bon luy ſemble. Quant aux autres, qu'elle ne veut pas tout à fait abattre ſous le joug des miſeres & des diſgraces, elle leur met

devant les yeux la bouteille ou la fiole qu'elle ſoutient de ſa main gauche, où ſe découvre un ſpectacle malencontreux & hideux à voir. Car les Grands du monde, ou ceux qui ſont élevés au plus haut comble des felicitez de la terre, ſe repreſentent ſans ceſſe la mort, les maladies, les diſgraces, les trahiſons, qui leur ſont dreſſées par les artifices des leurs. Bref les embuſches des ennemis, les revolutions des affaires, & autres tels accidens, qui ſemblent autant de Mores dans cette fiole; objet effroyable à la veu des regardans.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que la Fable adjoûte ſur la fin, que Nemeſis eſt aſſiſe ſur un Cerf: Car bien que cét animal ſoit plein de vivacité, il peut arriver neantmoins que l'homme mourant en la fleur de ſon aage, previenne & évite les coups de Nemeſis; comme au contraire, il faut neceſſairement qu'il

luy ſoit ſujet, s'il devient puiſſant, & avancé dans une grande Fortune.







DISCOURS XXIV.

Du combat de l'Art avec la Nature.

ATALANTE estant fort prompte à la courſe, fit un defi à Hypomene, pour éprouver lequel des deux courroit plus vîte, & gagneroit la victoire. Les conditions de ce combat furent, qu'en cas qu'Hypomene vainquiſt, il auroit pour femme Atalante ; & qu'au contraire s'il demeuroit vaincu, il le payeroit aux deſpens de ſa vie. On pouvoit juger en faveur d'Atalante ayant remporté le prix ſur pluſieurs qu'elle avoit devancé par ſa courſe. Ce qui fut cauſe qu'Hypomene ayant recours à la tromperie & à l'artifice, fit proviſion de trois pommes d'or, qu'il porta avec luy : étans en-

trez dans la lice, Atalante ne manqua point à devancer Hypomene ; qui se voyant laissé en arriere, recourut à son artifice, & jetta en mesme temps l'une des trois pommes d'or à la veuë d'Atalante ; ce qu'il ne fit pas en pleine lice, mais à l'écart, pour l'amuser davantage, & pour la mieux détourner de sa route. Ainsi la convoitise commune aux femmes, & la beauté de cet or roulant, la tenta si bien, qu'au lieu de courre tout droit, elle tourna ses pas vers la Pomme, afin de la prendre : Cependant Hypomene eut loisir de s'avancer un peu, & de laisser Atalante derriere soy. Mais par le moyen de sa naturelle vîtesse, elle ne tarda guere à reparer le dommage du temps perdu ; & mesme elle gagna le devant à Hypomene ; qui l'ayant amusée avec ses pommes d'or, jusques à la troisiéme fois, fit en

ſorte qu'enfin il demeura victorieux, non pas tant par les effets de ſon courage, que par ceux de ſon propre artifice.

Cette feinte nous ſemble propoſer une Allegorie bien remarquable, du contraſte de l'Art avec la nature. Car il eſt certain que l'Art ſignifié par Atalante, ſe rend par ſa propre force beaucoup plus prompt & plus habile que la Nature, s'il ne trouve point d'empeſchement ny d'obſtacle, & qu'ainſi par la grande vîteſſe de ſon cours, il atteint le premier au but. L'experience nous apprend cecy tous les jours; comme il ſe void par le fruit de l'arbre, qui ſe trouve bien meilleur enté, que celuy qui prend ſon accroiſſement par le moyen du noyau que l'on plante. J'âjoûte à cecy, qu'en la generation des pierres, la terre fangeuſe de ſoy, ne s'endurcit pas ſitoſt qu'elle fait, quand on

y cuit des carreaux de brique. Que s'il eſt queſtion de venir aux choſes morales, l'on peut remarquer qu'un allegement de douleur, & la conſolation qui s'enſuit apres quelque perte qu'on a faite, ſe donnent tous deux une entrée dans l'ame par la longueur du temps, comme par un bienfait de la Nature ; au lieu que la Philoſophie, qui ſemble eſtre le vray Art de bien vivre, n'uſe point de delay, & nous preſente auſſi-toſt le temps propre à la conſolation. Je ſçay neanmoins qu'il eſt vray, que par le moyen des pommes d'or, cette force & ces privileges de l'Art ſont retardez, au grand dommage des choſes humaines. Car parmy les Sciences & les Arts, il ne s'en eſt jamais trouvé aucun qui ait conſtamment continué juſques à la fin, ſa vraye & legitime courſe, pour y attteindre comme à ſon but. Au contraire,

traire, c'eſt l'ordinaire des Arts commencez, d'abreger leur cours, & de le quitter, pour ſe tourner du coſté du gain, & vers leur propre commodité, à l'imitation d'Atalante.

Sa courſe elle retarde, & prend les pommes d'or.

Ce n'eſt donc pas merveille, s'il n'eſt point permis à l'Art de ſurpaſſer la Nature, ny de la ruiner, quand il l'auroit vaincuë, à cauſe des conditions & des loix de ce deffi. Mais il y a dequoy s'étonner du contraire, à ſçavoir de ce que l'Art demeure ſous le pouvoir de la Nature, en luy obeïſſant, comme fait la femme à ſon mary.





DISCOURS XXV.

De l'Atome, ou des Principes du mouvement.

LES choses que les Poëtes disent de l'Amour, ou de Cupidon, ne peuvent pas estre toutes appropriées à une certaine personne : Et toutesfois si elles sont differentes, c'est de telle sorte, que bien qu'on rejette la confusion des personnes, l'on ne laisse pas toutesfois d'en retenir la ressemblance. Ils disent qu'Amour est le plus ancien de tous les Dieux, & par consequent de toute autre chose, reservé le Chaos, avec lequel ils le font contemporain, quoy que les Anciens ne l'ayent jamais honoré de titres

divins. L'on ne luy donne ny pere ny mere, si ce n'est que quelques-uns le font enfant de la nuit. Mais ce fut luy-mesme, qui du Chaos engendra les Dieux, & toutes les autres choses du monde. Les proprietez qu'on luy attribuë sont quatre, à sçavoir d'étre toujours Enfant, Aveugle, Nud, & Archer. Ils mettent encore un autre Amour, qui est fils de Venus, & le plus jeune de tous les Dieux. A celuy-là se donnent pareillement les proprietez du plus ancien Amour, cy-devant dites, & qui luy sont convenables en quelque façon.

La Fable penetre entierement dans la premiere naissance de la Nature. Cét Amour semble être l'appetit, ou l'aiguillon de la premiere matiere; ou pour le mieux appliquer, le mouvement naturel de l'Atome. Car luy-mesme est cette force ancienne & unique,

qui forme de tout la matiere. Elle n'a ny pere ny mere, comme ne dépendant d'aucune cauſe : (or la cauſe eſt pere de l'effet) mais bien de cette ſeule force dont nous venons de parler. L'on ne peut donner aucune cauſe de la nature, ſi nous en exceptons Dieu, qui eſt avant toute choſe : & ainſi il n'eſt ny cauſe efficiente ny autre qui ſoit plus connuë à la nature : tellement qu'elle n'eſt ny genre ny Forme. Quoy qu'il en ſoit, elle eſt poſitive, & ne peut être expliquée. Et quand bien il y auroit moyen de ſçavoir ſon progrez, l'on n'y pourroit jamais parvenir par ſa cauſe : cette force étant apres Dieu la cauſe des cauſes, & elle meſme ſans cauſe. Or dautant que les hommes ſont hors d'eſperance de pouvoir comprendre un ſi haut ſecret, quelque recherche qu'ils en faſſent, c'eſt avec beaucoup de raiſon qu'on

feint qu'il eſt de ceci comme du voile obſcur de la nuit. A raiſon dequoy le ſaint Prophete dit, *que Dieu a fait toutes choſes belles en leur ſaiſon, & qu'il a laiſſé le monde aux diſputes des humains : mais de telle ſorte, qu'ils ne pourront jamais trouver les œuvres qu'il a produites, depuis le commencement juſques à la fin.* Et à vray dire, la Loy de nature reduite en ſommaire, ou, ſi vous voulez, la vertu de ce Cupidon imprimée par la main de Dieu ſur les échantillons des choſes (de la repetition & multiplication deſquelles ſe forme toute diverſité) afin de les joindre enſemble, peut bien toucher legerement les penſées des hommes, & non pas s'y ſoumettre.

La ſcience des Grecs à découvrir les Principes des choſes materielles, paroît plus ſubtile & plus exacte que toute autre Philoſophie. Mais quant il eſt queſtion de

mettre en évidence les Principes des mouvemens, c'eſt alors qu'on la trouve fort laſche & rampante. Cela ſe remarque en particulier dans le ſujet dont nous diſcourons à preſent, où elle ne void gueres clair, & en parle encore avec moins de perfection. Car l'opinion des Peripateticiens, traitans de l'aiguillon de la Matiere par la privation, n'a que de vaines paroles; Et publie ſeulement la choſe, au lieu de la faire voir par demonſtration. Ceux qui rapportent cecy à Dieu, ne parlent pas mal; mais ils y montent en ſautant, pluſtoſt que par échelons. Car il ne faut pas douter qu'il n'y ait une ſeule Loy établie par la bouche de Dieu, & qui agit avec la Nature. C'eſt d'elle-meſme dont nous avons parlé cy-devant, & qui eſt contenuë en ces paroles, *Les œuvres que Dieu a faites, depuis le commencement juſqu'à la fin.* Democrite conſiderant cette

Philoſophie de plus haut que les autres, aprés avoir fait ſon Atome de telle grandeur qu'il ſe le figuroit, ne luy attribuë qu'un ſeul Cupidon, ny qu'un mouvement, y en adjoûtant un autre par forme de comparaiſon. Car il eſt d'opinion, que toutes choſes courent proprement vers le centre du monde; & que ce qui contient en ſoy plus de Matiere, s'en allant au meſme centre avec plus de viteſſe, frappe ce qui en a le moins, & le chaſſe en haut vers ſon contraire. Mais cette penſée me ſemble encore trop reſſerrée, & recherchée avec moins de prevoyance qu'il n'en faudroit, veu qu'il eſt impoſſible que la circulation des choſes celeſtes, ou leur étenduë, & leur rétreſſiſſement, puiſſent s'accommoder à ce principe. Quant à l'opinion d'Epicure, touchant l'accidentaire agitation des Atomes, elle aboutit à des bagatelles, & à une

une pure ignorance des choſes; ce qui nous eſt figuré par ce Cupidon envelopé des tenebres de la nuit. Conſiderons maintenant les quatre proprietez qu'on luy donne.

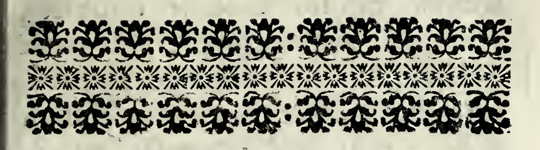
C'eſt fort à propos qu'on le feint toujours enfant, pource que les choſes compoſées, ſont d'ordinaire plus grandes, & plus ſujettes à l'aage : mais pour le regard de leurs premieres ſemences, ou de leurs Atomes, ils ne ſortent jamais d'enfance. A cecy ſe raporte fort bien, que l'Amour eſt nud, pour montrer qu'il n'eſt rien de compoſé, qui ne ſoit comme couvert d'un maſque, & déguiſé, ſi on le conſidere de prés. Auſſi pour en parler proprement, ces premiers échantillons des choſes, ſont tous nuds & découverts. De l'aveuglement de Cupidon l'on en tire une Allegorie fort judicieuſe, à ſçavoir que ce Cupidon, quelque puiſſant qu'il ſoit, n'eſt pas

beaucoup prevoyant, puis qu'il marche à tâtons, comme les aveugles. Cecy nous doit faire admirer d'autant plus la ſageſſe Divine, que des choſes qui ont le moins de prevoyance, & qui ſont comme aveugles, il en tire cet ordre & cette beauté par une certaine Loy fatale. La premiere proprieté de Cupidon eſt d'eſtre archer, c'eſt à dire, que cette vertu eſt telle, qu'elle opere de loin, comme la fleche décochée de la main d'un puiſſant Archer. Car preſuppoſant l'Atome & le Vuide, il faut de neceſſité que la vertu de l'Atome opere de loin. Si cela n'étoit, aucun mouvement ne s'en pourroit enſuivre, à cauſe de l'oppoſition du meſme Atome : au contraire, toutes choſes demeureroient aſſoupies & immobiles.

Touchant le dernier Cupidon, c'eſt avec beaucoup de raiſon qu'il eſt tenu pour le plus jeune de tous

les Dieux, n'ayant pû se mettre en vigueur qu'apres que toutes les Especes furent ordonnées. Or bien qu'en cette description, l'Allegorie semble faire joug, & se transporter à ce qui touche les coutumes, elle ne laisse pas pour cela d'avoir je ne sçay quelle conformité avec l'ancien Amour : car à le prendre en general, Venus éveille & provoque l'affection de de procréer, que son fils Cupidon applique à l'Individu. La disposition generale vient donc de Venus, & la plus exacte sympathie de Cupidon. Ainsi celle-là dépend des occasions les plus proches, & celle-cy naist des Principes les plus hauts, & qui ont une certaine Fatalité ; comme de cét ancien Cupidon, duquel toute sympathie derive.





DISCOURS XXVII.

Que la Curiosité est toujours nuisible.

LA Curiosité des hommes à rechercher avec passion les choses secrettes, peut estre tenuë en arrest par la consideration de ces deux exemples anciens, l'un d'Acteon, & l'autre de Penthée. Acteon ayant fortuitement veu toute nuë la chasseresse Diane, fut transformé en Cerf, & devoré par ses propres chiens. Quant à Penthée, pource qu'il osa monter sur un arbre, en intention de regarder les Sacrifices de Bacchus, qui se faisoient en secret ; il devint si hors de soy-mesme, & si transporté, qu'il luy sembloit que

toutes choses étoient doubles ; tellement qu'il croyoit voir deux Soleils, & deux villes de Thebes; ce qui le faisoit courir tantost d'un costé, tantost de l'autre, & rebrousser chemin au lieu d'avancer ; n'ayant de cette façon aucun repos, quelque part qu'il se tournast.

La premiere de ces Fables se rapporte aux secrets des Princes ; & l'autre à ceux de Dieu. Car il est hors de doute, que les sujets qui n'étans admis aux secrets de leurs Souverains, cherchent à les découvrir, contre la volonté de leurs maistres, se rendent à la fin odieux : ce qui est cause que s'asseurans d'être mal-traitez, comme ils voyent qu'on cherche de toutes parts les occasions de leur nuire, ils vivent en Cerfs, c'est à dire pleins de soupçons & d'inquietudes. Aussi la plûpart du temps il arrive qu'ils sont accu-

ſez, & ruinez par leurs propres domeſtiques, qui les declarent aux Princes, pour ſe mettre bien auprés d'eux : car où l'offence du Prince eſt manifeſte, en tel cas les ſerviteurs ſont autant de traiſtres: Et ainſi les Curieux ſont ſujets à finir comme le pauvre Actéon.

Quant à la diſgrace de Panthée, elle fut differente : car les hommes qui ſont ſi mal-aviſez, de ne ſe ſouvenir pas que la nature les a fait naître mortels ; ſe promettent d'atteindre juſques aux Myſteres Divins, par les hauts degrez de la nature, & de la Philoſophie, comme s'ils étoient montez ſur un arbre. Ce qui eſt cauſe que pour punition de leur trop grande curioſité, l'Inconſtance & l'Incertitude ne les abandonnent jamais. La grande difference qui ſe trouve entre la lumiere de la nature, & celle d'enhaut, fait qu'ils ne peuvent diſ-

cerner les choses, & qu'il leur semble voir deux Soleils. D'ailleurs, comme les actions de la vie, & l'élection de la volonté, dépendent de l'entendement, il s'ensuit encore qu'ils ne chancelent pas moins en la volonté même qu'en l'opinion; comme changeans de sentiment à tout coup. De cette façon ils semblent voir deux Villes de Thebes: par où nous sont figurées les bornes des actions: pource que Penthée avoit à Thebes son lieu de retraite. De là vient en fin, que ceux-cy ne sçavent où aller, & que leur dessein n'ayant point de but, ils se trouvent comme agitez de vagues, & travaillez en particulier de soudaines saillies de leur esprit, qui les ébranlent par tout, & leur donnent de perpetuelles inquietudes.







DISCOURS XXVIII.

De l'utilité des Arts Mechaniques.

Les Anciens sous la personne de Dedale, homme grandement ingenieux, mais tout à fait execrable, nous ont voulu ébaucher la pratique & l'industrie mechanique, ensemble les artifices illicites, & employez à quelque usage mauvais de soy. Dedale étoit banny loing de son pays, pour avoir mis à mort un de ses compagnons émulateur de son Art ; & toutesfois dans cét exil, il ne laissoit pas d'être le bienvenu chez les Princes, & recherché par les habitans des villes où

il ſe trouvoit. Auſſi avoit-il fait pluſieurs excellens ouvrages, tant à l'honneur des Dieux, que pour l'embelliſſement des Villes & des places publiques ; qui neanmoins ne le mirent pas tant en eſtime, que ſes artifices illicites. Ce fut luy qui donna l'invention à Paſiphaé, d'aſſouvir ſa brutale ardeur avec un Taureau ; tellement que de la méchante induſtrie de celuy-cy, & de ſon méchant eſprit, s'enſuivit l'infame & malheureuſe naiſſance du Minotaure, à qui la jeune nobleſſe ſervoit de curée & de proye. Luy meſme ajoûtant mal ſur mal, inventa pour la ſeureté de ce Monſtre, ce fameux Labirinthe, qui fut appellé Dedadale, du nom de ſon Autheur ; ouvrage autant ſignalé par ſon artifice, qu'il eſtoit pernicieux pour ſa fin, & pour ſon uſage. Or pour ſe rendre enſemble celebre en l'invention qu'il donnoit de

faire du mal, & sçavant aux moyens d'y apporter du remede, il fut encore inventeur de l'ingenieux moyen de se tirer avec un fil des sinueux détours de ce Labyrinthe. La Fable adjoûte, que Minos étoit si grand ennemy de Delade, qu'il le poursuivoit sans cesse, avec un soin acccompagné d'un étrange severité; mais que Dedale trouvoit toûjours l'invention de s'échapper de ses embuches. Bref ce fut luy qui apprit l'art de voler à son fils Icare, qui par un deffaut d'experience, joint à un excez de vanité, se laissa tomber dans l'eau, où il se noya.

Il semble que l'explication de cette Fable soit telle. Par sa premiere entrée nous est découverte l'envie qui se trouve ordinairement entre les plus excellens Ouvriers, sur qui l'emulation a tant de force & d'empire, qu'elle semble ne mourir jamais parmy eux. A cela

ſuccede la conſideration de peine, de laquelle Dedale fut chaſtié, lors que ſans prevoyance, & contre les maximes d'Etat, on ſe contenta de l'envoyer en exil. En quoy on n'eut pas ſeulement l'eſprit de s'aviſer, qu'en quelque part que les bons Ouvriers ſe trouvent, ils ſont toûjours les biens venus chez tous les peuples, ſi bien que l'exil ne peut ſervir de ſupplice à celuy qui excelle en ſon Art. Il eſt fort difficile que les autres conditions, & les differentes manieres de vivre fleuriſſent hors de leur païs : mais quant à celle d'un bon Ouvrier, le plus grand accroiſſement qu'elle prenne, eſt entre les Etrangers : Car en ce qui touche la Mechanique, c'eſt une coutume dans les eſprits des hommes, de priſer plus les Ouvriers qui viennent de loing, que ceux de leur propre païs. Paſſons maintenant au grand profit qui provient de l'u-

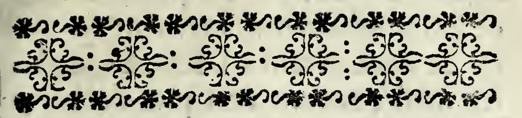
ſage des Arts mechaniques, qui nous eſt declaré par la ſuite de cette Fable. Il eſt hors de doute que la vie humaine eſt grandement redevable à ces Arts, puiſque d'eux-mêmes, comme d'un riche threſor, ont été tirées beaucoup de de choſes utiles à l'ornement de la Religion, à la magnificence des Villes, & à tout ce qui appartient au culte de la vie des hommes. Et toutesfois de cette meſme ſource rejaliſſent les inſtrumens de la Paillardiſe, & de la Mort même. Car laiſſant à part le métier de ceux qui ſervent à Venus, nous ſçavons aſſez que l'invention des poiſons, enſemble les machines de guerre, & ſemblables peſtes, dont l'uſage ne doit s'attribuer qu'à la Mechanique, ſurpaſſent en cruauté le fabuleux Minotaure, au grand prejudice de tous les hommes.

Je trouve l'Allegorie excellente du Labirinthe, ſous laquelle

nous est ébauchée l'universelle nature de la Mechanique. Les choses les plus ingenieuses & les plus accomplies, peuvent étre estimées autant de labirinthes, soit pour leurs divers détours, soit pour la ressemblance qui paroît entr'elles; tellement que s'il est question de les discerner, & de les regir, il faut que ce soit avec le seul fil de l'Experience, plûtôt que par la force du jugement. A quoy ne se rapporte pas mal, que le même Ouvrier, qui fut inventeur des obliques détours de ce Labyrinthe, trouva moyen de s'en tirer avec un fil; pource que l'usage des Arts Mechaniques est comme ambigu, attendu qu'ils sont aussi-tôt nuisibles que profitables, & que toute leur force semble se resoudre d'elle même. D'ailleurs les artifices illicites sont la plusspart du temps poursuivis par le Roy Minos, c'est à dire par les Loix, qui les condamnent,

damnent, & qui en deffendent l'usage aux peuples. Ce qui n'empêche pas toutesfois, que pour être ainsi deffendus, ils n'ayent leur rendez-vous & leur retraite par tout. Tacite le remarqua fort bien, lors qu'en une chose assez conforme à celle-cy, parlant des Mathematiciens, & des faiseurs d'Horoscope; *C'est une maniere d'hommes*, dit-il, *ausquels on enjoindra bien de vuider nostre Ville, & qui neantmoins y seront toujours retenus.* Or nous voyons pour l'ordinaire, que les Autheurs des Arts illicites & curieux, de quelque condition qu'ils puissent estre, se perdent de reputation avec le temps, s'ils trouvent le moindre obstacle à l'effet de ce qu'ils promettent; & que pareils à Icare, ils tombent en bas, à cause de la trop grande montre qu'ils font d'eux mêmes.





DISCOURS XXIX.

Des Princes en general, & des qualitez qui les rendent considerables.

CEs deux Miroirs posez sur un tertre, avec un Sceptre au milieu, representent la condition des grands Princes. Et comme il est veritable que les choses hautes paroissent plus que les basses : & qu'on n'a inventé les miroirs, qu'afin d'y remarquer les deffauts & les taches du visage. Ainsi il est certain que le Prince qui se doit entendre par le Sceptre, étant élevé par dessus les autres hommes, est aussi exposé à leurs yeux plus que toute autre personne. Car bien que les actions de sa vie ne

ſe manifeſtent pas toujours, ſi eſt-ce qu'il faut neceſſairement qu'elles ſe découvrent à Dieu, à qui elles ne ſe peuvent non plus cacher, qu'une haute tour ne peut ſe dérober à la veuë. Il ne faut donc pas douter, que le Prince ne ſerve de miroir à ſes ſujets toutes les fois qu'il les inſtruit par ſon exemple, ne faiſant rien qui ne ſoit digne de l'authorité qu'il a ſur eux, & du haut titre de Souverain. Mais dautant que pour parvenir à ce degré de perfection, pluſieurs qualitez éminentes luy ſont neceſſaires; j'en rapporteray icy les principales, apres quantité d'excellens hommes, de qui je les ay tirées. C'eſt leur commun ſentiment, qu'un bon Prince doit être zelé aux choſes qui touchent la Religion; honneſte en ſa maniere de vivre, genereux en ſes actions, conſtant en ſes déportemens, exact en l'obſervation des Loix, offi-

cieux envers ſon Peuple, diſcret en matiere de gouverner, & équitable en ſes jugemens.

Or pour faire voir combien il eſt neceſſaire au Prince d'avoir un Religieux reſpect envers les choſes divines, je me ſerviray de ces belles paroles de Pline, lequel au livre qu'il adreſſe à l'Empereur Trajan: *Le Prince*, dit-il, *bien que Chef de la Republique, doit obeïr à Dieu, & à ceux qui ſont ſes Miniſtres en terre.* A quoy ſe trouve conforme ce beau trait de loüange que Poſſidonius donne aux Romains, lors que pour mettre en credit le zele qui les portoit au ſervice de leurs Dieux, il dit, *Qu'ils étoient vrayement incomparables en leur Religion, & que la choſe du monde qu'ils priſoient le plus, c'étoit de rendre la Iuſtice à un chacun.* A ce même propos le Legiſlateur Solon diſoit ordinairement, que Minerve étoit ſon tutelaire Genie, en l'admini-

ſtration de la République ; tout tout ainſi que Piſiſtratus la reconnoiſſoit pour l'unique Deeſſe qui preſidoit à ſes actions militaires. Euſebe de Ceſarée rapporte les grandes loüanges qu'Appollon donna à Lycurgue, à cauſe de ſon culte envers les Dieux. Didimus en ſes livres de la Narration Pindarique attribuë à Meliſſée Roy de Crete, la gloire de s'être montré toujours fort zelé à la Religion. Et Plutarque en la vie de Sylla, raporte qu'en temps de guerre ce Chef portoit dans ſon ſein l'image d'Apollon, & l'invoquoit devotement au plus fort de la mélée. Tite-Live remarque que Luc-Albin, homme Conſulaire, commanda une fois à ſa femme & à ſes enfans d'aller à pied au devant des Vierges Veſtales, & de les accompagner, tandis qu'elles ſeroient dans leur Chariot. Ce qui fait encore, que le divin Arioſte loüe la

devotion & le zele de l'Empereur Charles par dessus toutes ses autres Vertus.

La continence suit apres la Religion, comme tout à fait digne d'un Prince. C'est pourquoy Vegece en son second livre de l'Art militaire, loüe grandement Alexandre, de ce qu'une Dame extrémement belle, luy étant un jour presentée, pour en faire à son plaisir, il ne voulut pas seulement la regarder, & la renvoya sans la toucher, aprés luy avoir fait de grands presents. Valere le Grand rehausse la gloire de Scipion l'Afriquain, par le recit memorable qu'il fait de ce genereux Guerrier, qui aprés avoir vaincu ses ennemis, se voulut encore vaincre soy-mesme, lors qu'il chassa une fois deux mille femmes publiques de l'Armée Romaine. Annibal de Cartage ne se montra pas moins retenu, quand la licence de la Victoire luy fai-

ſant tomber entre les mains un nombre infiny de jeunes femmes d'une excellente beauté, ſa continence l'empécha d'en abuſer. Saint Auguſtin au premier livre de la Cité de Dieu, dit que Claudius Marcellus Conſul Romain, avant qu'aſſieger la Ville de Syracuſe, fit par un Edit de tres-expreſſes deffences à tous ſoldats, & autres ſuivans la guerre, d'attenter à la pudicité des femmes, & leur commanda de les maintenir contre la violence de ceux qui les voudroient offenſer.

Mais ce que le Prince doit affectionner ſur toutes choſes, c'eſt d'eſtre veritable en ſes promeſſes, & de ne fauſſer jamais ſa foy. François Patrice parlant du Royaume, rapporte l'exemple d'Iſocrate; qui ne recommande rien tant à ſon Prince, que d'honnorer la Verité; diſant qu'il faut plus adjoûter de creance à la ſeule parole d'un

Roy,

Roy, qu'à tous les fermés que sçauroit faire un particulier. Atilius Regulus sceut fort bien observer cecy, lors qu'il aima mieux s'abandonner au supplice, & tomber pour la seconde fois entre les mains des Carthaginois, que violer la foy qu'il leur avoit donnée touchant son retour. Cette même consideration eut tant de pouvoir sur Alexandre le Grand, que Parmenion son Favori, luy voulant conseiller un jour de commettre un acte entierement indigne de la foy qu'un Prince est obligé de garder aux siens : *Ie le ferois*, luy répondit-il, *si j'estois Parmenion : mais je ne le puis, estant Alexandre.*

Que si le Prince se veut acquerir un honneur qui dure toujours en la memoire de la Posterité, il faut qu'en toutes ses actions il se montre intrepide aux disgraces de la fortune. La grandeur du courage de

Fabius reſtera immortelle dans les écrits de Tite-Live. Ce grand Chef ayant perdu cinq cens de ſes hommes, en un combat contre les Carthaginois, & receu luy-meſme un coup mortel, ne laiſſa pas toutesfois de ſe jetter ſur Annibal, auquel il arracha le Diadême avant que mourir. A cét acte de valeur fut pareil celuy de Luc. Poſth. Albinus, lequel étant abbatu d'un coup, & laiſſé pour mort en un aſſaut contre les Samnites; comme il eut repris courage la nuit d'aprés, il ſe releva, & du meſme bras qu'il avoit trempé dans le ſang de ſes ennemis, il ramaſſa leurs Boucliers, & en erigea un Trophée avec cette inſcription: C'EST CE QUE LES ROMAINS VICTORIEUX DES SAMNITES VOÜENT AU GRAND JUPITER, EN LA PUISSANCE DUQUEL SONT LES TROPHEES. Ciceron en ſon livre de

la Vieilleſſe, loüe grandement Maſſiniſſe Roy des Numides, de ce qu'en ſa maniere de vivre, tout vieil qu'il étoit, il témoignoit une Conſtance que les injures du Temps, ny les adverſitez, ne pouvoient aucunement ébranler.

Pour ce qui regarde l'obſervation des Loix, il eſt certain qu'il faudra deferer beaucoup d'honneur au Prince qui maintiendra les Ordonnances qu'il aura faites Car ſelon ſaint Auguſtin, au livre. 5. de la Cité de Dieu, la principale cauſe de la proſperité des Romains, & de l'établiſſement de leur Empire, proceda de leur bonne intelligence, & du commun zele qu'ils eurent à faire garder leurs Edits en temps de guerre & de paix; ce qui fut un Miracle à eux-meſme en particulier, & un eſtonnement aux Etrangers. Nous avons dans Valere le Grand, ce bel exemple de Torquatus, le-

quel voyant que ſon propre Fils avoit aſſailly l'ennemy contre ſon commandement, aima mieux le faire mourir, que permettre qu'on reprochât aux Romains une action de deſobeïſſance. Le Grand Roy François diſoit fort à propos, *Qu'un Roy devoit commander à ſes ſujets, & les Loix à luy.* Conformément à cecy Athenée remarque fort judicieuſement; Que les Roys des Lacedemoniens ſe ſoûmettoient tres-volontiers au Magiſtrat, qu'ils appelloient *Ephore*, pour montrer par là en quelle eſtime ils avoient les Loix du Royaume

Apres l'obſervation des Loix, neceſſaire au Prince, je fais ſuivre le ſoin qu'il doit avoir des honneſtes gens, ſoit qu'ils faſſent profeſſion des Armes, ou des Lettres, la connoiſſance deſquelles ne luy peut eſtre que grandement profitable: comme dit fort bien

Vegence, en son premier livre de la Milice, *Il est bon que le Prince n'ignore rien, s'il est possible, puis que son sçavoir peut estre utile à tous ses sujets en general.* C'est pourquoy Platon appelloit heureuse la Republique, où les Philosophes regnoient, & où les Roys philosophoient. Pour ce mesme sujet Salomon ne demandoit autre chose à Dieu que la Sapience, pour bien gouverner son peuple. Jules Capitolin voulant loüer l'Empereur Gordian, dit qu'il se montra beaucoup plus soigneux d'acquerir de la Science que des Thresors : Et qu'en sa Bibliotheque il fit un amas de soixante-deux mille Volumes. Or parce que la Generosité est proprement la Vertu des Princes, à cause qu'ils ont plus de moyen de l'exercer que tout le reste des hommes ; il est bien juste que les hommes doctes qui les assistent de leurs soins & de leurs

ſages avis, en reſſentent des effets particuliers. C'eſt ainſi qu'en uſa l'Empereur Antonin, qui ne ſe contentant pas d'élever aux premieres charges ceux que leur ſçavoir en rendoit dignes, les combloit ordinairement de recompenſes & de bien-faits. Baptiſte Egnatius rapporte à ce propos que l'Empereur Sigiſmond ayant accoûtumé de blâmer les Princes d'Allemagne, à cauſe du peu d'inclination qu'ils avoient aux Lettres. Quelques Seigneurs de ſa Cour ſe licentierent un jour de luy dire, qu'il ſe portoit avec trop d'ardeur pour des hommes de peu (mais qui tenoient rang entre les plus Vertueux) il leur fit cette belle réponſe : *Ie n'aime que ceux qui me ſemblent relevez par deſſus les autres, en eminence de Doctrine, & en merite de vie ; qui ſont les deux conditions à l'égal deſquelles je meſure la Vertu.* Auſſi eſt-il vray, que la

chose du monde la plus capable d'acquerir à un Prince les volontez des ses sujets, c'est de ne point rebuter les Vertueux, & de leur être secourable au besoin. Cette maniere de vivre, également officieuse & civile, mit en si bonne estime l'Empereur Titus, que pour l'avoir pratiquée avec soin, il fut surnommé *l'Amour & les Delices de l'Vnivers*. Xenophon parlant de Cyrus, dit que ce puissant Roy faisoit gloire de dire, que les plus grands thresors qu'il eut, c'étoient les amis qu'il faisoit tous les jours, en les obligeant par presens, & par bons offices. Aussi les appelloit-il d'ordinaire *ses oreilles & ses yeux*, parce qu'ils luy rapportoient fidellement tout ce qu'ils oyoient, & qu'ils voyoient faire.

Mais un des principaux soins qu'un Souverain doit avoir, c'est d'administrer la Justice, & de se

rendre invincible à toutes les considerations qui luy peuvent faire pancher la balance. Qu'il se souvienne de ces belles paroles de Macrobe, en son premier livre du songe de Scipion : qu'il est impossible qu'un Etat, non pas même une petite Famille, se maintienne autrement que par l'Equité. Saint Cyprien nous le confirme, quand il dit, *Que la Iustice est la tranquilité du Public, la conservation de la Patrie, l'entretien des Communautez, & l'universelle réjouissance des hommes.* C'est pour cela que les meilleurs Autheurs ne cessent de la loüer, afin d'inviter les Princes à l'embrasser, pour la défense de leurs sujets. Ciceron au troisiéme de ses Offices, la nomme, *Le fondement de la vraye gloire ;* Platon en sa Republique, *un souverain bien donné du Ciel aux Mortels.* Aristote au 5. de son Ethique, *Vn parfait abregé de*

toutes les autres Vertus ; Athenée au Banquet des Sages, *un œil de fin or;* Et l'Empereur Justinian, *l'unique defense du Gouvernement Politique, en temps de Paix & de Guerre.*

J'ajoûte pour conclusion à tout ce que je viens de dire, qu'il est hors de doute que ces excellentes vertus, necessaires à l'embellissement de l'ame d'un Prince, redoublent encore plus fort leur éclat, si elles se rencontrent dans un beau corps. Voila pourquoy les Indiens faisoient élection d'un Roy, de celuy d'entre dix qui leur sembloit étre plus beau, & qui avoit meilleure mine que les autres, comme le remarque Strabon au quinziéme livre de sa Cosmographie. Les Ethiopiens en faisoient de mesme, selon Bion, & donnoient le Sceptre à celuy des leurs, en qui la Valeur & la Majesté se trouvoient jointes ensemble. Ce qui fait aussi qu'à tout

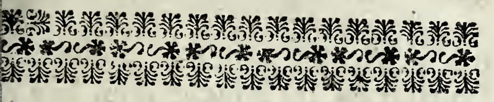
propos l'ingenieux Homere loüe la grace d'Agamemnon, Prince des Grecs ; Plutarque, la beauté d'Alcibiades, & Virgile celle de de Nisus, d'Eurialus, d'Enée, & de Turnus. Que Maxime de Tyr, Philosophe Platonicien, dit que tout ce qui est beau, est precieux; & que Proclus Lycien tâche de prouver, que les choses laides ont ordinairement de la sympathie avec le vice. Mais quoy que ce dire de Paccatus se trouve souvent veritable, que la beauté (qui dans les Sacrifices de la Deesse Eleusine passoit pour une chose divine) donne de l'accroissement à la Vertu ; j'oseray bien dire neanmoins, & n'en déplaise à tous ces Autheurs, que cette regle n'est pas toujours si generale, qu'elle ne souffre des exceptions, veu qu'au temps des Anciens, & au nostre mesme, on a veu plusieurs grands hommes, lesquels bien que

dépourveus de l'air, des proportions, & des traits requis à la perfection d'un beau corps, n'ont pas laissé pour cela d'avoir l'Ame bonne, & le jeu meilleur que la mine. Et à vray dire, ce ne sont pas les apparences, mais les effets, qui recommandent un Prince, lequel j'estime accomply, lors qu'estant doüé des Vertus que nous venons d'alleguer, il a l'esprit de les mettre en pratique, & le cœur en si bon lieu, qu'il sçait veritablement, comme le Lyon.

Pardonner aux Vaincus, & domter les Rebelles.







DISCOURS XXX.

De la force de l'Art, en la nourriture du Prince.

BIEN que les plus grands hommes demeurent d'accord, que la Nature eſt merveilleuſe en la procreation des Animaux & des Plantes; ſi eſt-ce qu'il faut qu'ils m'avoüent, qu'il eſt prouvé par des exemples & par des raiſons fort manifeſtes. Que ſi l'Art ne change pas tout à fait la Nature, il eſt capable à tout le moins d'en corriger ſouvent les deffauts. En effet, ne voyons nous pas les Lyons, les Pantheres, les Ours, les Sangliers, & tels autres animaux, quelques farouches qu'ils ſoient, s'apprivoiſer par coûtume, & ſe dépoüiller, s'il faut ainſi dire, de ce qu'ils

ont de ſauvage ? Ne voyons-nous pas les Arbres porter de meilleurs fruits, ſi on les arrache d'un lieu, pour les planter en un autre plus fertile ? Et ne voyons-nous pas encore lapluſpart des grains tenir de la qualité du terroir où ils ſont ſemez ? Que ſi la Nature fait ces merveilles en ſemblables choſes, peut-on mettre en doute, que par le moyen de l'Art il ne ſoit poſſible de rendre les hommes plus accomplis qu'ils ne ſont, d'adoucir meſme ce qu'ils ont de rude dans leur humeur, ſi on prend le ſoin de bonne heure de les inſtruire en la vertu, de les élever dans la converſation des honneſtes gens, & de les accoûtumer inſenſiblement à ne faire que de bonnes actions ? Ce ſont aſſeurément les ſeuls moyens qui peuvent, comme dit le Poëte.

Polir les mœurs, rendre les hommes ſages.

Apprivoiser leurs naturels sauvages,
Marquer en eux les vrais traits de Bonté,
Et de leurs cœurs bannir la Cruauté.

Or s'il est ainsi, comme le remarque Pline dans son excellent Panegyrique, que de la felicité du bon Prince dépende celle de son Etat. Il importe extremement, que pour le rendre tel qu'il doit estre, on l'instruise en son bas aage en toutes les vertus & en tous les Arts, qu'on juge à peu pres être necessaires, & dignes de luy. Car il est certain que lors qu'on aura travaillé avec soin à conduire, & à former ses mœurs, il sera difficile que son Gouvernement ne soit bon, & que tous ses Peuples n'en profitent. Cette maxime est si veritable, que les personnes de naissance Royale l'ont de tout temps observée, établissant là dessus, comme sur un fondement inébranlable, la plus haute Fortune de leurs Successeurs. Témoin

Philippe de Macedoine, qui ne se réjoüit pas tant de la naissance de son fils Alexandre, que du bonheur que ce luy seroit d'avoir pour Precepteur Aristote. Témoin encore la vertueuse Mamée Mere d'Alexandre Severe, de l'éducation duquel elle se montra si fort soigneuse, que durant tout le temps qu'il fut en minorité, aprés avoir été proclamé Empereur Romain, elle ne voulut jamais souffrir prés de sa personne, que des hommes d'une grande Vertu, de peur que la pureté de ses mœurs ne fût corrõpuë par la conversation des méchans. Cette grande Princesse faisant voir, combien il est veritable, que les Rois ne doivent pas tant craindre leurs Ennemis que leurs propres Vices. Aussi est-il certain qu'ils peuvent par la force des armes se deffaire des premiers. Mais quant aux derniers, qui sont les vices, ils se donnent un Empire

pire abſolu ſur ceux qu'ils poſſe^s dent une fois ; & ne ruinent pa ſeulement les Villes & les Provinces entieres , mais les Princes meſme , à qui elles appartiennent. Où il eſt à remarquer , que les Courages illuſtres & genereux , qui ſe veulent porter avec ardeur à la vertu, n'y peuvent mieux parvenir que par la connoiſſance des Arts dignes d'eux , & par l'exercice des choſes honneſtès.

Que les grands Rois prennent donc le ſoin ſur toutes choſes , de ne point faire élever dans les delices , & dans l'oiſiveté de la vie , ceux qui doivent heriter de leurs Couronnes & de leurs Sceptres : mais plûtôt de les accoûtumer aux choſes penibles, & à la fatigue des armes. Ie rapporteray à ce propos un exemple bien remarquable de Sigiſmond I. Roy de Pologne , qui ne racontoit jamais de quelle façon luy & ſes freres avoient été

nourris, qu'il ne ravit d'étonnement ceux qui l'écoutoient. *Le Roy nostre Pere*, disoit-il, *nous donna pour Precepteur un habile homme appellé Longin. En hyver nous étions vestus de peaux d'agneau, & ne portions qu'aux jours de feste des fourrures de renard. Nous ne mangions ordinairement que des viandes assez communes, & ne beuvions point de vin. On nous avoit si bien accoustumé à coucher sur la dure, que nous reposions par tout sans incommodité. Les personnes vicieuses n'avoient aucun accez prés de nous; Et quelque rude que fust la saison, nous ne laissions pas pour cela de faire nos exercices, & de nous endurcir insensiblement à la fatigue, &c.* Voila comme vivoient ces grands Princes. En cela bien éloignez de la molesse de la plusspart des hommes d'aujourd'huy. Car il ne s'en trouve que trop qui n'estant que mediocrement riches, & fort peu considerables pour leur naissance, ne laissent

pas toutesfois de vouloir paroître par deſſus leur condition, & de croupir lâchement, ou dans les delices, ou dans la faineantiſe, comme ſi de l'Oiſiveté ſeule ils en faiſoient leur ſouverain bien.

Ils nous eſt donc enſeigné par cét Embléme, qu'encore que la Nature puiſſe beaucoup en toutes ſortes de choſes, ſi eſt-ce que la plûpart du temps elle ne peut ſe paſſer du ſecours de l'Art. Mais les hommes ſur tout, & particulierement les Princes, en ont beſoin en leurs plus tendres années. Cela ſe repreſente par la figure hieroglyphique du Cheval que vous voyez icy, qui ſelon Pierius, eſt un ſimbole d'Empire, & de grandeur de courage, bien qu'au dire du Poëte Lyrique.

Il tienne ſa vigueur & ſa fougue de race,

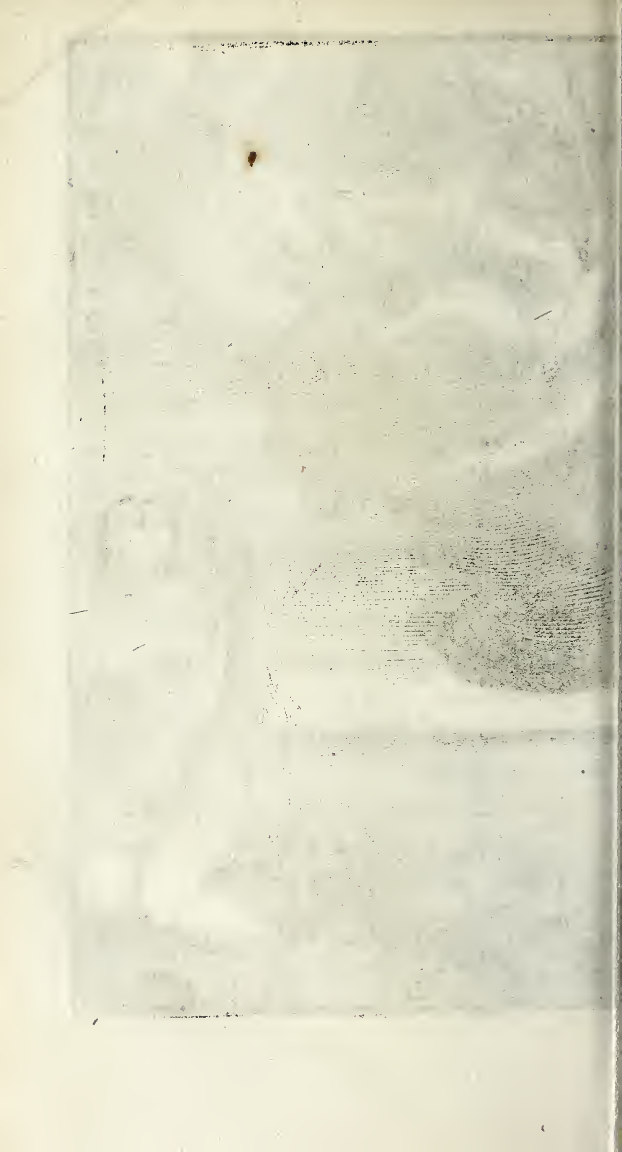
Il eſt pourtant vray, que ſi cette genereuſe qualité de Nature, que

le meſme Poëte appelle Vertu, n'eſt ſecondée par l'Art, & ſi on ne dreſſe de bonne heure au manege ce noble Animal, pour s'en ſervir par galanterie, ou dans les occaſions de la guerre; & ſur tout ſi on ne le fait travailler, on luy verra perdre peu à peu cette Generoſité qui luy étoit naturelle. Auſſi faut-il avoüer avec Horace,

Que l'Art à la Nature eſt une vive amorce,
Et que par le travail noſtre Corps ſe renforce.









DISCOURS XXXI.

Que la voye du milieu est la plus seure.

LA mediocrité, ou la voye du milieu, est grandement loüable en ce qui touche les choses Morales : Et à l'égard des Intellectuelles, elle est moins estimée, mais plus profitable. Que si elle se rend suspecte en quelque façon, ce n'est qu'en matiere d'affaires Politiques ; de maniere que l'homme s'en doit servir avec jugement. Touchant les choses Morales, la Mediocrité nous est figurée par le chemin prescrit à Icare ; & pour le regard des Intellectuelles, par le détroit qui se trouve entre Scylla, & Carybde, écueils rendus fameux par les dangers qui

s'y rencontrent. Icare eut commandement de ſon pere, qu'ayant à traverſer la mer par ſon vol, il tint un milieu entre le haut & le bas, de peur que ſes ailes de cire ne ſe fondiſſent, s'il approchoit trop prés du Soleil. Mais ce Temeraire emporté d'une fougue de jeuneſſe, voulut s'élever trop haut, & ainſi il ſe precipita dans la mer.

Cette Fable, aſſez facile à expliquer, nous apprend que la voye de la Vertu s'ouvre droitement entre le défaut & l'Excez. L'on ne doit pas s'étonner, ſi la ruine d'Icare nâquit de l'Excez, dautant que ce vice eſt commun aux jeunes gens, comme le défaut l'eſt aux Vieillards. A raiſon dequoy, de ces deux extremitez, ou de ces deux voyes vicieuſes, Icare devoit choiſir celle qui l'étoit le moins; car le defaut eſt eſtimé toujours pire que l'excez, veu que ce dernier a je ne ſçay quoy de grand

grand, qui s'avoisine du Ciel, & une certaine ressemblance avec le vol de l'Oyseau ; au lieu que cét autre se traine par terre à la façon des Reptiles. Aussi Heraclite dit fort bien, *Que de la lumiere seiche l'ame en est fort bonne*. Car si l'une s'abreuve de l'humeur de la terre, elle degenere entierement ; bien que d'un autre costé la Mediocrité y soit requise, afin que cette secheresse rendre la lumiere plus subtile, sans que l'Embrasement s'en ensuive.

Or dautant que la connoissance de ces choses est assez commune, je passe au Détroit de Scylle, & à celuy de Carybde, où il est besoin d'estre expert Navigateur ; car si les vaisseaux choquent fortuitement Scylle, ils se brisent contre les écueils, & sont engloutis par les Bancs de sable, s'ils costoyent de trop prés Carybde. La principale force de cette Fable, que nous

toucherons ſuccintement, bien qu'elle attire avec ſoy une longue contemplation, conſiſte à ſçavoir, qu'en quelque doctrine que ce ſoit, en matiere de preceptes & de maximes, il faut toujours tenir un milieu entre les diſtinctions & les Golphes des choſes univerſelles : la raiſon eſt, dautant que ces deux Bancs ſont fort ſujets à expoſer au naufrage les eſprits trop hazardeux, & ceux qui s'engagent auſſi trop avant dans les ſubtilitez des Arts dont ils font profeſſion.







DISCOURS XXXII.

Que la Sageſſe humaine eſt folie devant Dieu.

PAR ce Monſtre difforme, qui n'eſt ny tout à fait ſerpent, ny tout à fait homme, & dont on ne ſcauroit dire le nom au vray, ſe doivent entendre ces perſonnes brutales & mal-aviſées, qui ſans conſiderer que Dieu leur a donné une ame raiſonnable, & qui tire ſon origine du Ciel, ſe ſoüillent villainement des ordures de la terre, où elles rampent, & ſe veautrent à la maniere des beſtes. Auſſi de la façon que ce Monſtre eſt icy repreſenté, il eſt à moitié reptile en la partie d'embas. Ce qui ſignifie, que tels Epicuriens n'ont pour but que leur Brutalité, &

qu'ils ne conſiderent jamais la fin pour laquelle l'homme eſt fait capable de raiſon. Car ils en abuſent miſerablement, ou du moins ils en terniſſent l'éclat par une ignorance volontaire, & qui n'eſt pas moins pernicieuſe qu'elle eſt ridicule. Ainſi en uſoient autrefois ces trop auſteres Partiſans de la Philoſophie des Anciens, leſquels ſous un ſpecieux pretexte d'en obſerver ponctuellement les regles & les preceptes, n'attachoient leurs affections qu'aux vanitez d'icy bas, & vouloient cependant qu'on ſe perſuadât qu'ils n'appliquoeint leur étude qu'à la contemplation des choſes celeſtes. Dequoy les blâme à bon droit ſaint Auguſtin, en ſes livres de la Cité de Dieu; & pareillement Euſebe, Lactance, & pluſieurs autres Docteurs, qui n'appellent leur vaine Philoſophie, qu'une Sageſſe maſquée.

Or ce n'eſt pas ſans ſujet, que par la monſtrueuſe figure qui ſert de corps à cette Embléme, quelques-uns veulent que ſoit repreſenté Cecrops, ancien Roy d'Athenes. Car au rapport d'Euſebe & d'Herodote, ce fut luy qui rendit toute la Grece Idolatre, ce fut luy qui le premier de tous invoqua Iupiter, qui mit en uſage les Images des faux Dieux, & qui leur fit bâtir des Autels, où il leur ſacrifia. Et dautant que luy-meſme encore, comme le remarque Pauſanias, établit une Regle certaine au Mariage, qui juſqu'alors n'en avoit eu aucune dans Athenes entre l'homme & la femme : ce fut à raiſon de cela que les Atheniens dirent de luy, qu'il avoit deux formes differentes. Par où l'on peut bien juger, que la Sageſſe du monde, à qui les Politiques de ce temps-là donnoient pour voile la Superſtition, n'étoit qu'une pure Folie.

Car on ne ſçauroit mettre en doute qu'elle n'eut entierement degeneré de la vraye Inſtitution de ces anciens Peres, qui avoient receu les Loix divines du Patriarche Noé, & des plus gens de bien de ſes Deſcendans. Cela eſtant, je ne penſe pas qu'il faille appeller hommes ces Libertins & ces Débauchez, qui ne ſuivoient que la volupté, & qui ſe faiſoient un Dieu de leur ventre. Que ſi l'on me dit qu'ils avoient pourtant le raiſonnement fort bon, & meſme une grande politeſſe, à laquelle étoit jointe une profonde doctrine; Ie répondray à cela, que toutes ces qualitez étoient peu conſiderables en eux, puis que la principale leur manquoit, à ſçavoir la Religion, qui fait le ſouverain bien de l'homme, & qui le diſtingue d'avec les Beſtes. Qui peut douter qu'il ne doive eſtre mis à bon droit au nombre des Creatures irraiſonnables,

si il ne veut pas connoistre son Createur, dont il est la ressemblance & la vive Image? Qui peut douter, dis-je, que son vain sçavoir ne le confonde, & qu'il ne se perde dans la recherche des choses du monde, s'il ne reconnoist celuy qui en est l'Autheur? Concluons donc avec Lactance, que la Religion & la vraye Sagesse sont inseparables, qu'un mesme lien les joint toutes deux ensemble, & qu'en elles seules est compris le vray devoir de l'homme de bien. Car comme la Religion sans la Sagesse se doit appeller Superstition; ainsi la Sagesse sans la Religion, n'est proprement que Folie; Ce qui nous est enseigné par ces paroles du Prophete: *Ie perdray la Sagesse des Sages du monde, & reprouveray la Prudence de ceux qui se disent Prudens.*



DISCOURS XXXIII.

Que les Hommes prudens parlent peu.

DE tout temps, les grans hommes n'ont pas été grands parleurs ; & dans les choses les plus difficiles, ils ont eu l'esprit subtil & penetrant. Aussi est-il vray que ce qui fait discerner un Sot d'avec un honneste homme, c'est que l'un parle toujours, & l'autre rarement ; joint que celuy-cy paroît clair-voyant dans les affaires les plus obscures : au lieu que celuy-là n'y void rien, ou du moins qu'il semble avoir les yeux de l'Ame toujours couverts de nuages. De cecy nous est un vray Symbole le Chat-huan, ou le Hibou, Oiseau consacré à Minerve, Deesse

tutelaire des Atheniens, qui dans les occasions de la guerre tiroient de son vol un certain Augure de la Victoire. Iustin, en attribuë la cause au valeureux Hieron, qui n'estant qu'un jeune Garçon, comme il faisoit ses premieres Armes, fut tout étonné de voir qu'un Charhuan & un Aigle volerent autour de luy, & se percherent en mesme temps, l'un sur sa Picque, & l'autre sur son Ecu. Par où les Devins jugerent, que ce Guerrier reussiroit en ses entreprises, & qu'il seroit homme de conseil & d'execution; jusques-là mesme, que par ses memorables faits d'armes, il parviendroit un jour à la Royauté.

Mais à quoy sont bonnes ces choses, dira quelqu'un, & que peut signifier cét Embléme? Il nous apprend, luy répondray-je, qu'une ville bien policée se maintient par la prudence, & par

le Conseil, plustost que par de vaines paroles. Il en faut dire de mesme de tous les Magistrats en general, sur la Vigilance desquels on se repose du bien d'un Etat. A raison dequoy Demosthene, & les autres excellens Orateurs de son temps, avoient tous une aversion naturelle contre ces Harangueurs qui flattoient le peuple, & dont les discours artificieux étoient plustost des amorces au Vice, que des attraits à la Vertu. Les plus gens de bien d'entre les Philosophes les haïssoient encore plus fort, & leur témoignoient autant de mauvaise volonté, qu'ils en avoient d'ordinaire pour les Sophistes. Que s'il ne tenoit maintenant qu'à prouver par les exemples, qu'une serieuse Prudence vaut toujours mieux qu'une flatteuse Cajolerie, j'alleguerois celuy du grand Fabius; qui sans s'arréter à tous les contes qu'An-

nibal faiſoit de luy , ny à la vanité dont il ſe picquoit , en le menaçant par une ardeur de courage, ou pluſtoſt par une fougue de jeuneſſe , rompit par ſa patience tous ſes efforts , & repara par ſes delays les grands dommages que la Republique Romaine avoit receus de ce ſuperbe Ennemy. Mais au lieu de produire icy quantité d'evenemens ſemblables , je me contenteray du ſeul exemple d'Etonicus. Cét excellent Chef des Lacedemoniens , ayant ſceu que les ſoldats qu'il avoit à Chio , étoit ſur le point de ſe mutiner , & que preſſez de la faim , ils avoient fait une ſecrette Conjuration contre ceux de l'Iſle , aprés avoir conclu entr'eux de porter chacun en main une cane , afin de ſe reconnoître ; s'aviſa judicieuſement , que pour les mettre à la raiſon, il valoit mieux recourir aux voyes de la Prudence, que les attaquer à force ouverte. Ayant donc choiſi quinze de ſes

meilleurs hommes, il marcha par la Ville avec eux, qui suivant l'ordre qu'ils en avoient, mirent à mort tout ce qu'ils rencontrerent de Soldats qui avoient des cannes. Alors tous les autres qui étoient de la partie, jugeant par là qu'on les avoit découverts, poserent bien vîte de si funestes enseignes, & se deporterent de leur mauvais dessein. Cependant Etonicus ayant fait assembler les Insulaires, ne leur dît rien de ce qui s'étoit passé, pour ne leur donner de l'apprehension, ou de l'ombrage, & fit distribuer aux soldats dats une assez bonne somme d'argent, afin qu'à l'avenir ils ne fissent une autre Conjuration. Ce General par sa prudence arréta cette Conspiration par la mort de quelques particuliers; au lieu que s'il y eût procedé autrement, la violence eût attiré sans doute la perte universelle des habitans de cette Isle.





DISCOURS XXXVI.

De l'Abstinence : & qu'il ne faut jamais croire de leger.

CEux qui s'étudient à devenir honnestes gens, sont avertis icy de deux choses ; la premiere, d'aimer la Sobrieté ; & la seconde, de ne point croire de leger. L'une nous est figurée par le Pouliot, herbe qui est un symbole d'Abstinence ; l'autre par une main ouverte, avec un œil au milieu. Ce qui signifie, qu'il faut avoir l'esprit clair-voyant, & comme l'on dit, toucher au doit ce qu'on nous rapporte, avant qu'y ajoûter foy. C'est le conseil que nous donne le Sage Epicharme, Phi-

osophe Sicilien, quand il s'écrie dans Ciceron ; qu'il ne faut jamais être si credule, qu'on en soit trompé ; & qu'il y a certaines deffiances qu'on peut appeller justes, comme étant les nerfs de la Sagesse.

Quant à la Sobrieté, qui nous est figurée par le Pouliot, ce seroit avoir peu de connoissance de ce qu'elle vaut, que d'ignorer les legitimes loüanges que les plus celebres Autheurs de l'Antiquité luy donnent. Ciceron l'appelle la source de toutes les autres vertus: Platon, la fidelle garde du corps, & l'ame de la santé : & Xenocrates, la mortelle ennemie des vices, qui n'ont jamais de retraite aux lieux où elle se trouve. Aussi ne peut-on pas mettre en doute, qu'elle n'ait toujours été grandement cherie de tous ces hommes extraordinaires, que les Anciens ont honorez du titre de Sages. Témoin

Socrate, à qui l'on attribuë la gloire de s'être échappé par son Abstinence de cette peste universelle, qui en peu de temps ravagea tout le païs d'Athenes. Témoin le divin Philosophe, chez qui le grand Capitaine Timothée ayant soupé sobrement, & le rencontrant le lendemain en pleine ruë; *Mon cher Platon*, luy dit-il, *je t'avoüe que tu me fis hier si bonne chere, que je ne desire pas que desormais tu me traites autrement. Car je suis bien asseuré, que ceux qui mangent au soir à ton logis, ne s'en trouvent jamais mal le lendemain.*

Témoin Pythagore, qui avoit pour l'ordinaire ces belles paroles à la bouche: que le ventre plein rendoit l'esprit vuide, parce qu'il embarrassoit si fort la Raison, qu'il en étouffoit toutes les puissances. Et témoin encore le même Platon, que je viens de citer, qui dans une Epitre qu'il écrit aux pa-

rens de Dion, reproche aux Siciliens leur brutale Gourmandise, & les prodigieux excez qui se faisoient dans leur Isle. Mais cette illustre vertu de sobrieté n'étoit pas si particuliere aux Grecs qui ne mangeoient qu'une fois le jour, qu'elle ne trouvât encore parmy les anciens Romains quantité d'autres qui en faisoient de même. Valere le Grand dit là-dessus, que la boüillie leur étoit plus ordinaire que le pain; que le vin ne leur pouvoit nuire, de la façon qu'ils le trempoient; & qu'en quelque temps que ce fût, ils s'étudioient à maintenir leur santé par leur regime de vivre. A quoy l'on peut ajoûter, que l'Abstinence ne mettoit pas seulement en estime les Philosophes de ce temps-là, mais encore les Senateurs, les Consuls, les Generaux d'Armée, & les Empereurs; comme il se remarque de Fabrice, de Curius, de Co-

runcanius, de Caton, de Jules Cesar, & de leurs ſemblables.

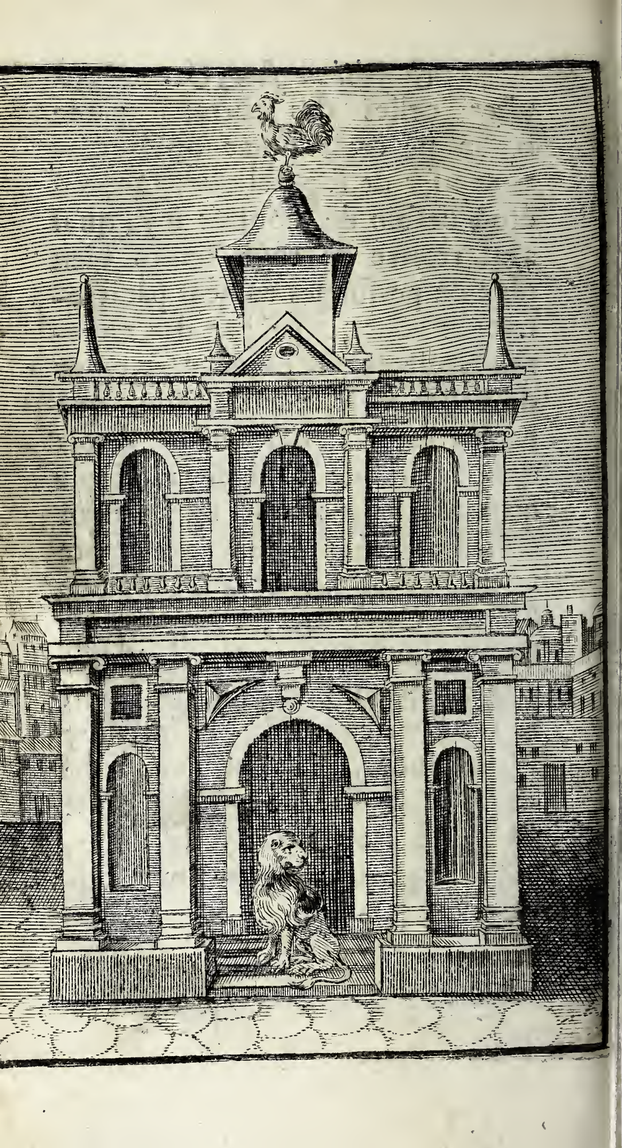
Pour ce qui regarde la creance des choſes, ou il y faut proceder meurement, ou ne s'y pas arréter. Car il eſt certain qu'en telles matieres, les plus credules ſont ordinairement les premiers trompez. Comme au contraire, il eſt difficile de ſurprendre ceux qui ſe tiennent ſur leurs gardes, & qui veulent toujours étre éclaircis de l'état des choſes, avant que ſe les perſuader. L'œil & la main qui ſervent à noſtre Emblême, nous figure aſſez cette verité, à laquelle doivent avoir égard plus que tous les autres, ceux qui travaillent pour le public; & ſe ſouvenir de ce bon mot de Pytagore, qu'il ne faut pas toucher dans la main de toute ſortes de gens. Car la plupart des hommes du monde ſont artificieux à ce point, que leurs paroles, leurs yeux & leur mine

mentent ſouvent, ſans qu'on y prenne garde, tant ils ont d'adreſſe à ſe déguiſer du maſque d'hypocriſie. L'on rapporte à ce propos, qu'Apollonius ſe voyant un jour preſſé par un Roy de Babylone, de luy dire librement comme il pourroit eſtre paiſible dans ſes Etats : *Seigneur*, luy répondit-il, *cela vous ſera facile, ſi vous n'ajoutez foy qu'à peu de perſonnes.* En effet, je ne penſe pas qu'il y ait rien ſi nuiſible à la grandeur des Roys, que la creance qu'ils donnent ſouvent aux faux rapports que les flatteurs ſe licentient de leur faire. A quoy ſe rapporte la maxime de Platon, qui veut dans ſa Republique, que les hommes de conſequence, & qui ſont dans les grands employs, ne s'arrétent jamais aux extravagances ny aux contes que fait le Vulgaire, & pareillement ce dire de Plaute, *Qu'il faut tenir pour impertinent ce-*

luy qui croit plutoſt ce qu'on luy dit que ce qu'il voit, puis qu'un témoin oculaire vaut plus que dix, qui ne parlent que par ouy-dire. Ce qui fait auſſi qu'entre tant de perſonnages qu'on introduit dans les Comedies, Ciceron n'en trouve point de plus ridicule, que celuy d'un Vieillard ſans prevoyance, & qui tient pour veritables toutes les fourberies dont on l'entretient. Pour cette meſme raiſon les Anciens donnoient plutoſt des loüanges, qu'ils ne blâmoient ceux qui ſont d'humeur à ne croire les choſes qu'avec peine; & nous conſeilloient pourtant, de n'être pas du tout incredules, mais de nous défier des perſonnes que nous jugeons apparamment nous devoir étre ſuſpectes. Demoſthene appelle cette Défiance un ſalutaire preſervatif contre les maux de la vie, & l'eſtime tres-profitable aux hommes, quand ils en ſçavent

user. Aussi fut-ce par son moyen qu'Ulysse, qui dans Homere est nommé le plus Sage de son temps, s'échappa heureusement de tous les perils où il se vid exposé dans les pays étrangers. Ce qui ne luy fût pas arrivé sans doute, s'il n'eût sceu l'art de les prevenir, en ne communiquant ses secrets ny ses desseins à personne. Mais je trouve que le Poëte Hesiode encherit encore par dessus, lors que raportant un exemple de deux freres, il est d'avis que l'un se défie si fort de l'autre, qu'il ne traite d'aucune affaire avec luy, quand ce seroit mesme par maniere de jeu, sans y appeller auparavant des témoins : & à vray dire, quelques dangereux que puissent être des ennemis, il faut advoüer que de faux amis sont encore plus à craindre. L'on se donne garde des embûches des uns, à cause qu'on s'en défie ; mais il est fort difficile d'éviter

viter celles des autres parce qu'on ne croit point qu'ils doivent uſer de ſupercherie. Que s'il étoit beſoin de montrer icy, qu'il s'eſt trouvé de tout temps bien plus de perſonnes ruinées par d'infidelles amis, que par des ennemis declarez ; & pareillement plus de Villes priſes par trahiſon, que par la force des armes ; je dirois que le perfide Calippe ſe ſervit artificieuſement du ſacré nom d'Hoſpitalité, pour mettre à mort le pauvre Dion. Et qu'Antipater fils de Caſſandre, ayant invité Demetrius à ſouper, rendit ſa fin tragique par un effort violent qu'il fit ſur luy, contre la foy qu'il luy avoit donnée. Mais dautant que ce diſcours me ſemble aſſez long, il eſt plus à propos que je le finiſſe, pour expliquer l'Emblême ſuivant.



DISCOURS XXXV.

Du ſoin & de la Vigilance.

PLUSIEURS grandes qualitez ſont requiſes à tous ceux generalement qui ont de la preéminence ſur les autres, & qui ſont obligez à leur commune conſervation par le devoir de leurs charges. Mais je trouve pour moy, qu'un vray Prelat, à qui Dieu a donné la conduite des Ames, doit faire toute ſorte d'efforts, pour s'acquiter d'une Commiſſion de cette importance. Deux choſes luy ſont neceſſaires à cet effet. La premiere, d'être ſi zelé au ſalut de ceux qui dépendent de luy, qu'à force de les éclairer par ſon exemple, il leur ſerve de fidelle guide dans le chemin de la Foy.

Et la ſeconde, de faire en ſorte, s'il eſt poſſible, que pas un d'eux ne ſe jette hors des bornes de la vraye & ſalutaire Doctrine. Or ce n'eſt pas aſſez que pour parvenir à cette fin qu'il s'eſt propoſé, il uſe de Vigilance : Il faut encore qu'il y apporte de ſon coſté un ſoin infatigable, & qu'ajoutant au ſçavoir l'integrité de la vie, il combate les Libertins, & fortifie dans les bons ſentimens de la Religion, ceux qui s'y portent d'eux-mêmes. Cela nous eſt icy repreſenté par deux Symboles bien remarquables, qui ſont tirez de deux Animaux aſſez connus, à ſçavoir du Coq, & du Lyon ; la figure deſquels eſt miſe ordinairement ſur les Clochers, & devant les principales portes des Egliſes. Par l'un les anciens Peres nous ont voulu ſignifier la Vigilance des Prelats ; & par l'autre, le ſoin qu'ils doivent avoir de ceux qui ſont ſous leur charge.

Saint Gregoire dit fort bien qu'il faut que la perſonne qu'on a choiſie, pour éclairer les actions du peuple, les conſidere d'enhaut, & que les ſiennes ſoient éminentes, afin d'étre profitables. Quelques autres par la figure Hieroglyphique du Coq entendent les Saints Docteurs; parce qu'à l'imitation de cét Oyſeau, qui chante de nuit, ils annoncent dans les tenebres de cette vie, le jour de noſtre ſalut, & la lumiere de la Gloire future.

Pour le regard du Lyon, Orus & Pierius demeurent d'accord, que la plûpart des Peuples du Levant, & particulierement des Egyptiens en leurs Figures myſtiques, avoient accoutumé de le peindre, lors qu'ils vouloient donner à entendre le ſoin que les Princes doivent avoir de leurs ſujets. Car c'eſt le propre de ce noble Animal, d'ouvrir les yeux

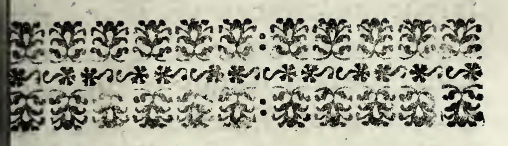
quand il dort, & de les fermer quand il veille : que pour sa merveilleuse vigilance, il n'est pas moins à estimer que le Coq, qui en a toujours esté un particulier Symbole. C'estoit pour cela, dit Plutarque, que les Anciens le consacroient à Apollon ; & qu'ils le sacrifioient à la Nuit.

Mais dautant que dans tous les livres des Peres, il est difficile de trouver un endroit plus expres que le suivant, qui est de saint Ambroise, ny qui soit plus du sujet de cét Emblême, il ne me semble pas hors de propos de le rapporter icy, de la façon que je l'ay traduit. *Le chant du Coq*, dit-il *n'est pas seulement agreable la nuit, mais encore utile : car cet Oyseau comme un Hoste fidelle, réveille ceux qui dorment, sert d'horloge aux hommes d'affaires, & encourage les Voyageurs, qu'il advertit que le jour s'approche. Quand il chante, le Voleur se donne*

l'alarme, & s'enfuit, l'Etoille du jour paroit, & illumine le Ciel : le Pilote épouvanté se rasseure dans la tempeste : le Sçavant se remet à l'étude, & le Devot à la priere. De plus, par son chant le Prince des Apostres se ressouvint de sa faute, & s'en repentit. En un mot, c'est par son chant que la santé revient aux malades, & l'espoir à ceux qui n'en ont point : que l'ardeur de la fievre s'esteint peu à peu, que la douleur des blesseures se diminuë, & que les Ames égarées sont remises dans le chemin de la Foy ; comme par luy-mesme encore Iesus-Christ corrige les Pecheurs, & les releve de leur cheute.







DISCOURS XXXVI.

De la Prudence requiſe en la conduite de la Vie.

LEs hommes de toute ſorte de conditions, & particulierement ceux qui s'adonnent à l'étude des bonnes lettres, peuvent beaucoup profiter de cet Emblême, dont le ſujet eſt tiré de trois differens preceptes que Pythagore nous donne. Par le premier il nous avertit, de ne ſortir jamais hors des bornes que nous nous ſommes preſcrites, ou, ſi vous voulez, de la Profeſſion que nous avons embraſſée. De quoy ne ſe ſoucient gueres la plûpart du temps ces jeunes hommes, qui dans les Univerſitez où l'on en-

feigne les sciencenes pensent à rien moins qu'à l'étude. Car bien que dans l'opinion de tout le monde ils passent pour Echoliers, c'est un nom pourtant duquel ils ne semblent pas tant se picquer, que de celuy d'Esprits forts, & de Gladiateurs, ou pour mieux dire de Fanfarons. C'est de ceux-cy dont Seneque dit, se servant des termes d'un vieil Jurisconsulte; *Que leur vie s'écoule insensiblement, ou à mal faire, ou à ne rien faire.* Le second conseil de nostre Philosophe, est de prendre soigneusement garde à ce que nous faisons, afin que les bonnes actions nous donnent autant de sujet de nous réjoüir, que les mauvaises nous en doivent donner de nous attrister. Car ce n'est pas une petite recompense aux Vertueux, que le contentement qu'ils reçoivent de se satisfaire eux mêmes dans les choses honnestes.

Le troisiéme, eſt de ne laiſſer rien à faire quand on le peut. Et c'eſt en cela principalement que pechent pour l'ordinaire la pluſpart des jeunes gens, qui frequentent les Echoles.

De ce que je viens de dire il s'enſuit neceſſairement, que pour ne tomber dans les plus dangereuſes fautes de la vie, il n'eſt queſtion que de mettre en pratique ces trois preceptes de Pythagore ; d'où, ſi je ne me trompe, Seneque a tiré ces paroles, qui ſe liſent dans ſon troiſiéme livre, de la colere. Et dautant qu'elles ſont trop belles, pour eſtre obmiſes, je les ay ainſi traduites. *Il faut faire en ſorte*, dit-il, *de regler les ſens, afin que l'aſſiette en ſoit ferme. Vous les trouverez aſſez patiens de leur nature ſi l'ame ne les débauche. C'eſt pourquoy, pour empécher que cela n'arrive, il luy faut tous les jours rendre conte. Sextus en uſoit ainſi, &*

ne ſe couchoit jamais, qu'il ne ſe fiſt auparavant à ſoy-meſme de pareilles demandes. De quel mal t'es-tu guery aujourd'huy? A quel Vice as-tu reſiſté? Es-tu plus homme de bien que tu n'eſtois hier? Si nous faiſons comme luy, ne doutons point que la colere ne rende les armes, ou du moins qu'elle ne perde beaucoup de ſa fougue, quand elle ſçaura qu'il luy faudra venir tous les jours devant un Iuge. Cela étant, y peut-il avoir rien de ſi beau, que de s'accoutumer à voir comme on a paſſé la journée? O qu'aprés cela on dort d'un bon ſomme! Qu'on a de tranquillité! & que noſtre Ame eſt ſatisfaite des loüanges que nous luy donnons, ou qu'elle eſt mortifiée des remontrances qu'on luy fait, qui ſont à ſes mœurs une ſecrette Cenſure, &c. A ce bel endroit de Seneque ne s'accommode pas mal cét autre paſſage d'Apulée, où parlant des Gymnoſophiſtes. *Tout à meſme temps*, dit-il, *que l'on a mis*

le couvert, avant qu'on ait ſervy ſur table; tous les jeunes hommes qui viennent là pour ſouper, ſont interrogez par leur Precepteur, quelles bonnes actions ils ont faites ce iour là. A quoy l'un reſpond, qu'il a reconcilié deux perſonnes qui étoient mal enſemble; l'autre, qu'il a rendu un bon office à ſon amy, ou témoigné par ſon obeyſſance ce qu'il devoit à ſes plus proches, & ainſi du reſte. Que ſi de hazard il ſe trouve quelqu'un parmy eux qui n'ait rien fait de loüable, il eſt auſſi-toſt renvoyé, ſans qu'on luy donne à manger.

Ces authoritez ſuffiſent à mon avis, pour montrer combien eſt grande la ſatisfaction de la conſcience de l'homme; quand aprés l'avoir examinée, il n'y trouve rien qui luy reproche d'avoir paſſé le jour inutilement, & negligé les preceptes de Pythagore, en pechant contre les regles de la Prudence. Les Gruës, qui en ſont le Symbole,

& qui ſont auſſi la principale partie de cét Emblême, ne manquent jamais de ce coſté-là. Car, à ce qu'en diſent les meilleurs Autheurs, elles ont accoûtumé, quand elles prennent l'eſſor, de porter chacune un caillou, afin de connoître par ſa cheute, ſi elles volent au deſſus de la mer, ou de la terre: & ſi elles doivent s'arrêter, ou paſſer outre. Or bien que cette raiſon ſoit aſſez bonne, il eſt pourtant vray que Maxime de Tyr en donne une meilleure: Car il dit que ce qu'elles portent un caillou à chaque pied, eſt pour s'en ſervir comme de contre-poids, durant la plus forte violence du vent. Auſſi comme leur prudence n'étoit pas inconnuë au ſage Deucalion, il en uſa bien à point au temps du Deluge: & ſelon Pauſanias, il prit pour un advertiſſement de ſe ſauver à la nage, par l'étrange bruit qu'elles faiſoient en volant. Elles

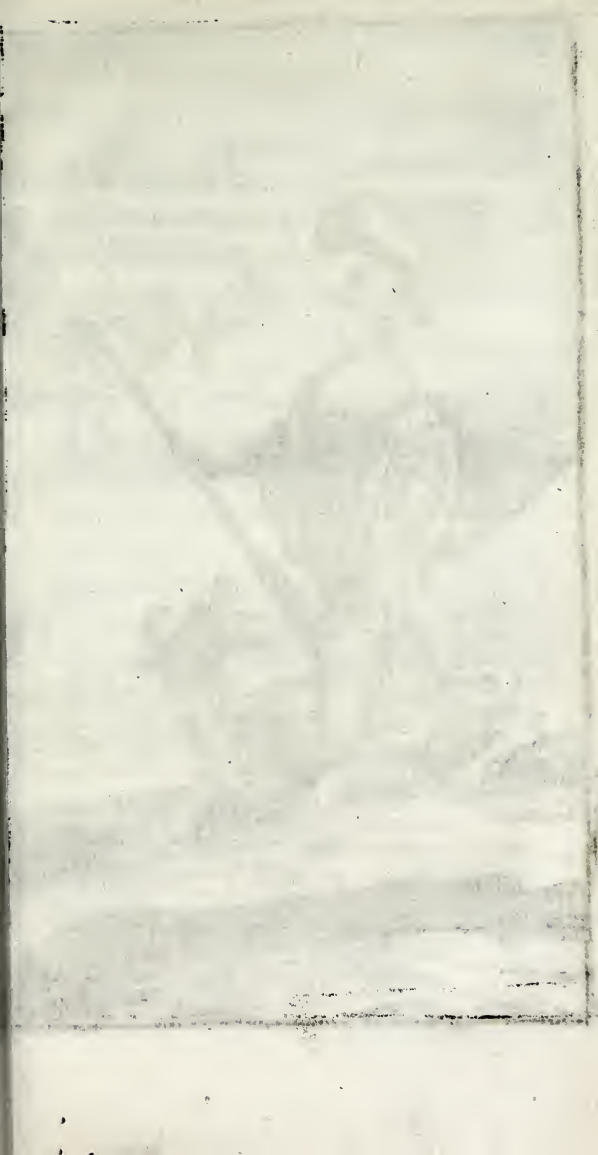
ſcavent bien pourtant ſe taire au besoin, & quand par un inſtinct naturel, elles connoiſſent que leur vie dépend du ſilence : Car lors que les chaleurs trop violentes les chaſſent du Levant en Occident, & qu'il leur faut paſſer le Mont Taurus, où il y a quantité d'Aigles, l'apprehenſion qu'elles ont d'en eſtre déchirées, fait que pour s'empêcher de crier, elles ſe fourent dans le bec de petits cailloux, qu'elles ne rejettent qu'aprés avoir paſſé la Montaigne, ce qu'elles font avec une incroyable viteſſe, que le grand Virgile exprime ainſi :

. . . . . . telles qu'on voit les Gruës,
Lors qu'elles-meſmes font des nuës dans les nuës,
Se donner le ſignal, & ſe perdre dans l'air,
Où s'eſlance leur vol, plus viſte qu'un éclair.

Il ne faut doncpas qu'en la conduite de leur vie, les hommes mé-

prisent de se regler par l'exemple de ces Oiseaux. Mais sur tout qu'ils les imitent, quand il le faut, en la moderation de la langue, au bout de laquelle, comme disoit Aristote à Callisthenes, ils portent souvent l'arrest de leur mort, ou de leur vie. Que si les Animaux irraisonnables sçavent si bien prevoir ce qui leur doit estre ou profitable, ou nuisible, concluons par là, que les Creatures qui ne doivent agir que par la Raison, sont grandement à blasmer, si elles se laissent vaincre par les Bestes, en matiere de discerner le bien d'avec le mal.







DISCOURS XXXVII.

Qu'il faut avoir ſoin de la Pudicité des Filles.

BIEN que tous les Amans ſe faſſent accroire qu'Amour eſt trop ingenieux & trop fin, pour ne point tromper la vigilance de ceux qui l'éclairent. Et que celuy de nos Satyriques qui raille de meilleure grace, croye avoir dit un bon mot, diſant, que ſi quelqu'un vouloit entreprendre de garder une femme amoureuſe, pour s'oppoſer à la violence de ſa paſſion.

Il luy faudroit avoir plus d'yeux, & plus aigus,
Que Lincé l'Argonaute, ou le jaloux Argus.

Ie me perſuade pourtant; que

la Pudeur, qui eſt naturelle à ce beau Sexe, l'empêche ſouvent de ſe laiſſer aller dans un chemin ſi gliſſant, & qu'on en peut meſme détourner les occaſions par les ſoins qu'on y apporte. Ils nous ſont repreſentez dans cét Emblême par une Pallas armée, de l'inventions de Phidias, à ce que diſent quelque Autheurs. Cét excellent Ouvrier luy mit aux pieds un Dragon (à qui les Poëtes ingenieux ont donné en garde le jardin des Heſperides) pour nous apprendre par là, combien doivent eſtre ſoigneux de la Pudicité de leurs Filles, ceux qui deſirent que leur maiſon ſe maintienne dans l'honneur, & ne ſe ſoüille d'aucune tache.

Qu'ils ſe ſouviennent pour cét effet de l'exemple de Publius Mæmus, qui fit punir à toute rigueur un de ſes Affranchis, (bien que d'ailleurs il l'eût en conſideration par deſſus les autres) pour s'eſtre

licentié de baiser sa fille, qui étoit en aage d'estre mariée. Par où il voulut qu'elle apprist, qu'à moins que de rendre sa Chasteté suspecte, elle devoit éviter l'approche des hommes.

Cette maniere de vivre usitée parmy les Romains, étoit si recommandable aux anciens Grecs, qu'ils ne permettoient jamais que leurs Filles, non plus que leurs femmes, allassent seules par la ville; comme le témoigne Homere en la personne de Penelope, tant ils apprehendoient que leur solitude n'attirât les compagnies, & ne leur fut un sujet de se débaucher. Nous lisons à ce propos que Q. Antistius repudia sa femme, pour l'avoir surprise en pleine ruë, parlant en secret à un Affranchi. Et que Sempronius Sophus en fit autant de la sienne, pour la hardiesse qu'elle avoit prise d'aller voir les jeux publics, sans luy endemander congé.

Ce n'eſt donc pas ſans ſujet ; que les Meres particulierement ſont averties de garder les jeunes Filles, par la myſterieuſe Image de Pallas, Deeſſe de la Virginité. Vous la voyez repreſentée icy en jeune Fille, pour montrer combien elle cherit une ſi belle Vertu. Les armes qu'elle porte, nous montrent que le Sage eſt invincible à tous les traits de la fortune ; Qu'en quelque temps que ce ſoit, il ſe fortifie contre les Paſſions, & que ſa Vertu n'a beſoin que de ſon propre ſecours. Son Heaume eſt le Symbole du Iugement, dont le ſiege eſt au Cerveau : Et ſa Lance en eſt un autre de la force de ſes paroles, dont elle perce les cœurs, comme d'autant de traits & de pointes. Quant à ſon Ecu, qui eſt de criſtal, il marque la connoiſſance de l'homme prudent, par le moyen de laquelle il ſe void ſoy-meſme auſſi clai-

rement, que s'il regardoit dans un Miroir les choſes exterieures. Que ſi la teſte de la Gorgone eſt poſée au milieu du Bouclier, c'eſt pour montrer que le Sage a le cœur ſi ferme, & ſi aſſeuré, que ſes Ennemis en ſont épouvantez, toutes les fois qu'ils l'approchent. Ce qui ſignifie encore, que Pallas ne craint rien, & que c'eſt elle pluſtoſt, qui remplit d'apprehenſion & de terreur les perſonnes de mauvaiſe vie. Adjoûtons à cecy, que ſon habillement eſt de trois couleurs mélées enſemble, à ſçavoir d'argent, d'or, & de pourpre, parce que la Sageſſe eſt toûjours pure, qu'elle ne ſe laiſſe point voir à toute ſorte de gens, & que ceux qui la regardent de trop prés, ſont bien ſouvent ébloüis de ſa clarté, comme de celle d'un éclair. I'obmets qu'on la feint ſortie du Cerveau de Iupiter, pour nous apprendre qu'eſtant la Reine de la Sageſſe,

qui l'eſt auſſi des autres Vertus, il étoit bien raiſonnable que ſa naiſſance eut je ne ſcay quoy d'extraordinaire, & qu'elle nâquit armée. Par où il nous eſt enſeigné, que ce qu'il y a de plus fort en l'homme, eſt dans la teſte, où la Raiſon a ſon Empire. On luy conſacroit au reſte des Dragons & des Cheveches, à cauſe de la grande reſſemblance qu'il y a de ſes yeux à ceux de ſes Animaux. Car elle ne les a pas moins ſubtils, ny moins agiſſans, que le Dragon, de qui les Naturaliſtes diſent, qu'il ne ſe laſſe jamais de veiller. Elle tout de meſme, eſt infatigable en la contemplation des choſes de la Nature, & demeure perpetuellement Vierge, dautant que la force de la Sageſſe ſubſiſte toujours, & qu'elle ne peut eſtre ſoüillée d'aucune tache.



DISCOURS XXXVIII.

Du Riche Ignorant.

COMME tout le Monde n'a pas le don d'eſtre Riche ; tout le Monde auſſi n'a pas le don d'être Scavant. Ce ſont deux choſes differentes, & qui neantmoins ne ſont pas incompatibles dans un meſme ſujet. Car nous voyons par épreuve quantité d'honneſtes gens, en qui les biens de l'Eſprit & de la Fortune s'accordent enſemble, & qui dans leur Abondance ne ſortent point hors des bornes de la Moderation, ny de la vraye Philoſophie. Ce n'eſt donc pas mon deſſein de parler d'eux en ce diſcours, non plus que de ces autres Riches, qui pour n'avoir point

étudié, ne laiſſent pas pourtant d'avoir le ſens bon, & la ſcience du Monde. Ie ne comprends dans cét Embleſme, que ces Riches Ignorans, que Diogene appelle des Moutons couverts d'une toiſon d'or; & Socrate, des Chevaux chargez d'argent. On peut dire de ces hommes brutaux ſelon l'ancien Proverbe que *les Richeſſes ſont le bagage de la Vertu.* En effet, ſi celles qu'ils poſſedent par excez, ne leur oſtent pas l'eſprit (qu'ils ne peuvent perdre, puis que naturellement ils n'en ont point) du moins il eſt bien certain, qu'elles leur donnent de tres-grandes habitudes dans le Vice; Ce qui n'arrive ſans doute que de leur inſuffiſance, qui leur faiſant negliger les connoiſſances du vray bien, ne les attache qu'au mal. De cette meſme ſource procede leur haine contre les perſonnes de merite. Et de cette haine le peu d'eſtime qu'ils ont

accoûtumé d'en faire. Car tous ceux qui ne daignent s'accommoder à la foible portée de leur Eſprit, paſſent pour impertinens chez eux. Et tant plus les perſonnes ſont habilles, tant plus ils ont d'averſion pour elles. Qui leur parle de Science, leur ſemble parler d'un Monſtre. Ils appellent Pedanterie tout ce qu'ils n'entendent pas. Ils conſiderent les Philoſophes comme des Gueux, les Poëtes comme des Fous, & les Orateurs comme des Babillards, & des conteurs de ſornetes. Au contraire, ils ne trouvent point de plus honneſtes gens à leur mode, que ceux qui pour leur eſtre agreables, font vanité de ne rien ſcavoir. Et qui pareils aux Hapelourdes, ne brillent que d'un faux éclat, encore eſt-il emprunté. Que ſi quelque choſe pouvoit rendre ſupportables ces Veaux-d'or, ce ſeroit poſſible leur Ignorance. Mais ce que j'y trouve

de pire, c'eſt qu'une extreme malice y eſt jointe, & que tous malhabiles qu'ils ſont, ils veulent faire les ſuffiſans & les imperieux chez autruy. Cependant ils n'ont pas l'eſprit de commander dans leur maiſon, où ils n'ont ny œconomie ny conduite, où ils ſe laiſſent mener comme des Enfans, par le caprice d'une femme ; & meſmes leurs propres valets connoiſſans leur foibleſſe, les tiennent dans la contrainte, ſans que ces Maladviſez oſent s'en plaindre, tant ils apprehendent de les fâcher. Dequoy je m'aſſeure qu'ils ne ſeroient pas en peine, s'ils avoient été moins ſtupides, & plus retenus à ne leur communiquer point leurs ſecrets, ny à ſe repoſer ſur eux de leurs principales affaires.

Voila pour le premier point de cét Emblême. Ie paſſe au ſecond, auquel a donné lieu la Fable de Phryxus, qui pour ne tomber dans

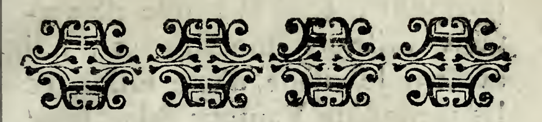
ſes pieges que ſa Maraſtre luy avoit tendus, s'enfuit avec ſa ſœur Hellé, & fendit les vagues de la mer ſur ce precieux Mouton dont la Toiſon étoit d'or. Or comme il n'y a point de doute que ce recit ne ſoit fabuleux; il ſe peut faire auſſi que quelque vray ſemblance ait donné lieu à cette Fable, que les Ecrits des Poëtes, & meſmes des Hiſtoriens, ont authoriſée. Mais laiſſant à part ce qu'en ont dit entre les autres, Ovide & Iuſtin, je rapporteray icy l'explication qu'en donnent quelques Autheurs. Ils diſent donc que cette Toiſon, ou cette Peau de fin or, n'étoit autre choſe qu'un certain Livre en velin, où ſe voyoit par écrit le grand Oeuvre des Philoſophes Chymiques, c'eſt à dire la Science de faire de l'or. Ils adjoûtent à cela, que l'avis en eſtant venu à Diocletian, il envoya des hommes exprés en Egypte, où ils

se saisirent de tout ce qu'ils y trouverent de livres de cette nature ; que l'Empereur fit bruler, de peur que les Egyptiens ayant ce secret, n'eussent aussi de trop grandes richesses, & qu'ils ne s'en servissent un jour pour faire la guerre aux Romains. En suitte de quoy l'usage de ces Livres, en cas qu'il s'en trouvast encore, fut deffendu par Edit public, comme pernicieux, & dommageable à la Republique. Quelques autres neantmoins sont d'opinion differente, & soutiennent que par cette Toison se doit entendre une prodigieuse quantité d'or que les Princes de Colchos avoient successivement amassée. La meilleure raison qu'ils en donnent, est qu'au païs de Colchos, pour estre proche du Mont Caucase, il y a de ce métail en abondance. Ce qui nous est confirmé par Strabon, qui dit que le Caucase a plusieurs belles fontaines, & de grands

ruiſſeaux où il ſe trouve du ſablon d'or. Et d'autant qu'il eſt imperceptible aux yeux, pour eſtre extremement brillant & menu; il adjoûte que pour le ramaſſer, ceux du païs ont accoûtumé de plonger dans l'eau une peau de Brebis, afin que ce ſable s'y attache, & qu'aprés cela ils en faſſent la ſeparation. D'où peut bien la Fable, dont nous parlons, eſtre tirée, eſtant certain que ces peaux dorées ont une entiere conformité avec la Toiſon, qui ſert de ſujet à cét Embleſme.







DISCOURS XXXIX.

Que les gens de bien ne doivent point craindre la violence des Riches.

CET Emblesme a pour fondement la Fable des Harpyes, qu'il est necessaire de sçavoir, avant qu'en donner l'explication. Les Mythologistes en parlent diversement avec les Poëtes, entre lesquels Hesidiode n'en met que deux. Mais l'opinion la plus commune est, qu'elles étoient trois, à sçavoir Aëllo, Ocypetes, & Celœno. C'est ainsi que les appelle Virgile. La description qu'il en fait, frappe d'abord l'imagination, & luy represente je ne scay quoy

d'étrange, ſous la forme de certains Oiſeaux monſtrueux, qui avoient le viſage d'une Fille, & les pieds d'un Vautour. Mais pour penetrer plus avant dans le fonds de cette Fable, il faut ſcavoir que Phinée ayant pris pour femme Cleopatre, fille de Borée & d'Orithie, fut ſi malaviſé, que d'en épouſer encore une autre, qu'on nommoit Idée, fille de Dardanus, par les perſuaſions de laquelle il creva les yeux aux Enfans qu'il avoit eus de Cleopatre : ce qui fut cauſe, que pour le chaſtier de ſon crime, les Dieux l'aveuglerent luymeſme, & que pour le tourmenter encore plus forr, ils envoyerent contre luy les Harpies, qui l'empéchoient de manger, par les continuelles ordures qu'elles faiſoient ſur les viandes qu'on luy ſervoit. Mais à quelque temps de là, le bonheur voulut que Zetes & Calaïs faiſans le voyage de Colchos avec les

autres Arge-Nochers, s'en allerent loger chez luy, qui les receut honorablement, & les pria de le délivrer de la perſecution de ces funeſtes Oiſeaux; ce qu'ils luy promirent auſſi-toſt, & chaſſerent les Harpies juſques dans les Iſles Plotines.

Que ſi maintenant, comme c'eſt noſtre ordinaire, nous voulons chercher l'Allegorie de cette Fable, il ne nous ſera pas difficile de la trouver. On les appelle *Harpies*, ou *larroneſſes*, parce que rien ne leur échappe, & qu'elles portent leurs mains crochuës ſur toute ſorte de choſes. Auſſi eſt-ce pour la meſme raiſon qu'on les feint Vierges, dautant qu'il n'eſt point de rapine qui porte du fruit, & qui ne devienne ſterile. Elles ſont trois de nombre, pour monſtrer qu'on a premierement de la convoitiſe pour le bien d'autruy, qu'en ſuitte de cela on le vole, &

que ſinalement on le cache. Il y en a qui diſent que par ces Harpies ſe doivent entendre les plus violentes Paſſions de l'Ame, & d'autres qui diſent qu'elles nous marquent particulierement trois vices bien dangereux, qui ſont l'Avarice, l'Envie, & l'Orgueil. Quoy qu'il en ſoit, il eſt tres-certain que les Poëtes n'ont pas feint ſans une grande raiſon, que Jupiter envoya les Harpies contre Phinée, pour le punir de ſon crime; afin de nous advertir par là, que la tempeſte, la ſterilité, la Famine, & les autres maux, ne viennent pas de la terre, mais plûtoſt du Ciel, qui nous en afflige, pour chaſtier nos méchancetez.

Ce ſont les orages & les fleaux que doivent apprehender tous les hommes en general, & particulierement les riches, qui perſecutent les pauvres. La plûpart d'entr'eux nous ſont fort bien repre-

ſentez par les Harpies de cét Embleme : car à leur imitation ils ſe ſervent des charmes de leur viſage, pour attirer ceux qu'ils veulent perdre, elles ont des ailes & des mains dont elles volent doublement. O que les gens de bien ont de peine à s'échaper des ſerres de ces Oiſeaux affamez & inſatiables ! Il n'eſt pas à croire combien de pieges ils dreſſent à l'integrité de leur vie , ny combien ils font joüer de reſſorts, pour attraper ce peu de commoditez qu'ils ont , & les heritages que leurs Predeceſſeurs leur peuvent avoir laiſſez. Pour s'en ſaiſir finement , ils les attirent d'abord par douces paroles , par quantité de belles promeſſes , & par des offres continuelles. Ils leur repreſentent en ſuitte leur grand credit, les amis qu'ils ont , les bons offices qu'ils leur peuvent rendre. Et tout cela ſe conclud par d'in-

violables proteſtations de ſervice. Que s'ils voyent que tous ces artifices ſoient inutiles à leur deſſein, qui n'eſt autre que de ruiner entierement ceux qu'ils amadoüent ainſi ; ils ſe declarent alors contre eux, & les perſecutent ouvertement. Alors, dis-je, ils leur ſuſcitent de jeunes Mutins, qui leur font des querelles, des Chicaneurs qui les embarraſſent dans des Procez, des Calomniateurs qui les accuſent, & de faux témoins qui leur impoſent des choſes dont ils n'ont jamais eu la moindre penſée. Mais ils ont beau faire, tous leurs efforts ne peuvent rien à la fin : car la Conſtance & la Probité de ceux qu'ils attaquent, ont la meſme force de les preſerver de tels Perſecuteurs, qu'eurent autresfois Calaïs & Zetes, de délivrer le miſerable Phinée de la violence des harpies, qu'ils exterminerent.

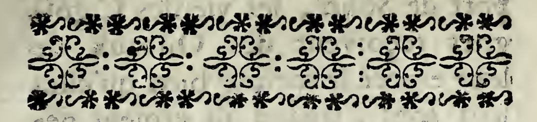
Auſſi eſt il veritable, que le juſte Ciel ne laiſſe jamais dépourveus de ſecours ceux que leur Innocence en rend dignes. Elle triomphe des artifices des Méchans ; & l'homme de bien peut dire ſans ſe tromper, qu'il eſt toujours à couvert de tous les coups que la malice luy porte.

Sa Conſcience ſeule le rend plus fort que n'étoit Ajax, quand il tenoit ſon Bouclier, & luy ſert, comme dit le Poëte, d'une muraille d'airain : de maniere qu'il peut ſe vanter avec Bias, de porter toujours en ſoy-meſme dequoy reſiſter à ceux qui le perſecutent. Que ſi de hazard ſa bonne cauſe ſuccombe ſous l'Injuſtice, outre la ſatisfaction qui luy revient de n'avoir pas merité ce mauvais traitement, il eſt aſſeuré que l'injure qu'on luy fait ne doit point demeurer impunie : car il en a toujours mal pris à ceux qui ont

opprimé les Innocens , & violé la Justice : comme à Archias, de s'être soüillé du sang d'Archilochus; au Roy Attalus d'avoir fait tuer sans icause ceux qui en qualité d'Allez , croyoient vivre en confidence avec luy ; & à Cecilius Metellus , d'avoir sans raison triomphé des Peuples de Dalmatie.







DISCOURS XL.

Du Devoir des Enfans envers leurs Peres.

TOus ceux que la Nature a fait naître Raiſonnables, & dans l'Ame deſquels elle a tracé le moindre trait de reconnoiſſance, ſont obligez d'en donner des preuves continuelles à ceux qui les ont mis au monde, & auſquels ils doivent l'être apres Dieu. S'ils font autrement, qu'ils ne s'étonnent pas ſi les Elemens ſe revoltent contr'eux ; ſi toutes les choſes d'icy bas leur reprochent leur ingratitude, & ſi les beſtes même leur apprennent les devoirs de Pieté, dont ils s'acquittent ſi mal à leur grande honte. Car au rap-

port de Solin, les vieilles Cigoignes reçoivent des Oiseaux de leur espece le mesme bien qu'elles leur font, quand ils étoient petits. Aussi est-il vray qu'en leurs lettres Hieroglyphiques les Egyptiens voulant representer un Enfant qui avoit soin de son Pere, representoient ordinairement une Cigoigne, comme celuy de tous les Animaux le moins ingrat, & qui a le plus de tendresse. Car de la mesme facon qu'elle a esté nourrie de ses pere & mere en son bas aage, elle les nourrit & les soigne quand ils sont vieux. Alors pour leur rendre le semblable, elle leur fait un nid, pour y estre mollement; elle leur porte à manger, & leur tire doucement les plumes superfluës, afin qu'il leur en revienne d'autres meilleures, à la faveur desquelles ils puissent chercher dequoy vivre. Que s'il est vray, comme plusieurs Autheurs

nous l'enſeignent, qu'il y ait tant de bon naturel en ces Oiſeaux, Ne devons-nous pas rougir de honte de nous laiſſer vaincre par eux, en matiere de reconnoiſſance & de Pieté ? Il eſt ſans doute bien raiſonnable, que nous rendions à la nature ce que nous avons receu d'elle, & que nous conſervions avec ſoin la vie de ceux à qui nous ſommes redevables de la noſtre. Avec ce que le devoir nous y oblige, il faut que nous y ſoyons encore portez par une autre conſideration, qui eſt que nos Enfans s'en revancheront vn jour, quand nous ſerons vieux, & que la foibleſſe de noſtre aage nous déniera le ſecours qu'il nous faudra mendier des autres. Mais il n'eſt pas beſoin, ce me ſemble, que nous uſions de tant de paroles, pour prouver une verité qui eſt plus claire que le jour; n'y ayant perſonne qui ne ſçache bien, qu'a-

pres les trois premiers points qui regardent le culte Divin, la chose du monde qui nous eſt la plus recommandée, c'eſt d'honnorer ceux qui nous ont donné naiſſance, & d'être ſoigneux de leur obeïr. C'eſt Dieu même qui eſt Autheur de cette Loy, & qui pour en faire voir l'importance, a promis pour ſalaire à ceux qui l'obſerveroient, une longue vie en ce monde, & en l'autre les felicitez eternelles. Auſſi ce devoir d'Obeïſſance & d'Honneur eſt tellement juſte, que les moins religieux d'entre les Payens l'ont reconnu. D'où vient qu'Heſiode en la deſcription qu'il fait du ſiecle de fer & d'Impieté, ne trouve rien de ſi execrable parmy les hommes de ce temps-là, que l'ingratitude des Enfans envers leurs plus proches. Car alors, dit-il, ils leur feront tous les maux imaginables, & les abandonneront en leur vieilleſſe.

lesse, sans leur donner aucune assistance. Sur quoy il conclut que Jupiter les frappera d'un éclat de foudre, & qu'on perdra cette engeance d'hommes pernicieux & maudits.

C'est le sentiment d'un Payen contre ces Enfans dénaturez, qui n'ayant rien que ce soit d'humain, ne meritent pas d'être appellez hommes. Mais Cassiodore les deteste encore plus fort. *Où est*, dit-il, *cette force de la Nature, qui par une mutuelle union d'amour nous destine à revivre en nostre Posterité? Les bestes sont suivies de leurs petits, qu'elles nourrissent. Les rejettons s'attachent aux branches, & les branches à l'Arbre qui les produit. Les rameaux de la Vigne ne degenerent point du Sep qui les porte. Et toutesfois il se trouve des Enfans qui ne tiennent en rien de la vertu de leurs Peres: mais ce qu'il y a de pire en eux, c'est qu'ils oublient entierement les bien-faits qu'ils*

en ont receus ; le moindre desquels seroit capable d'obliger à les reconnoistre les plus Barbares de tous les hommes. Chose étrange ! on prend le soin de les élever : on ne travaille que pour eux ; on leur amasse du bien : Et ces Ingrats les possedent sans en sçavoir aucun gré à ceux qui les en ont pourveus liberalement. N'est ce pas une grande pitié, de ne recevoir aucune consolation de tels Enfans, que nous avons si fort cheris, & pour qui nous nous sommes tant de fois mis en danger de perdre nos vies. Ne devroient-ils pas rougir de honte, de voir que les Bestes mesmes les instruisent là dessus ; & que les Oiseaux, qui ne se tournent qu'à la mangeaille, ne laissent pas d'avoir toutesfois un naturel instinct à la Pieté. Témoin la Cigogne, qui voyant que ses Pere & Mere ne peuvent chercher à vivre à cause de la foiblesse de leur aage, s'en vont en queste pour eux, & les couvrent de leurs ailes, pour réchauffer leurs membres glacez ; se revenchant

ainſi du bien qu'ils luy ont fait, quand elle étoit dans le nid. C'eſt ce que dit Caſſiodore, touchant le devoir des Enfans envers les Peres, que les Juriſconſultes ont eſtimé ſi legitime, & ſi juſte, qu'ils ont étably des peines expreſſes contre ces Monſtres qui les violent.

Extrait du Privilege du Roy.

LE Roy par ſes Lettres Patentes données à Verſailles le 19. Septembre 1675. Signées CHESNARD, & ſcellées, a permis à J. Baptiſte Loyſon Marchand Libraire à Paris, de reimprimer & faire reimprimer *les Emblêmes du ſieur Baudoüin*, pendant le temps & eſpace de trente années conſecutives, à compter

du jour qu'elles seront achevées d'imprimer, & ce en consideration de la perte que ledit Loison a soufferte par l'incendie arrivé au College de Montaigu ; Faisant Sa Majesté deffences à tous Imprimeurs, Libraires & autres de contrefaire ny faire contrefaire *lesdits Emblêmes*, ny même d'en vendre de contrefaits, à peine de six cent livres d'amende, confiscation des exemplaires, & de tous dépens, dommages & interests, ainsi qu'il est plus au long contenu esdites Lettres.

Registré sur le Livre de la Communauté, Signé, D. THIERRY, Syndic.

Et ledit J. BAPTISTE LOYSON a cedé son droit du present Privilege à JEAN COCHART, Marchand Libraire à Paris, pour en joüir pendant le temps porté par iceluy, suivant la Convention faite entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, en vertu du present Privilege, le dixiéme Fevrier 1685.

